D.CABORET – P.DUMONTIER – P.GARRONE – R.LABARRIÈRE

CONTRE L'E.D.N.



CONTRIBUTION À UNE CRITIQUE DU SITUATIONNISME

PARIS 2001

« Pourtant, le faux désespoir de la critique non dialectique et le faux optimisme de la pure publicité du système sont identiques en tant que pensée soumise. »

G. Debord, *La Société du spectacle*

« Être dialecticien signifie avoir le vent de l'histoire dans les voiles. Les voiles sont les concepts. Mais il ne suffit pas de disposer de voiles. Ce qui est décisif, c'est l'art de savoir les mettre. »

W. Benjamin, *Paris capitale du XIXe siècle*

Il y a quelque chose de pourri au royaume du négatif. Tout ce qui se présente aujourd'hui comme critique radicale de la société entonne fièrement le refrain de la nécessaire critique des illusions idéologiques sécrétées par ce monde ; elle a seulement oublié de lutter contre l'idéologie en son sein, et la doctrine d'interprétation des faits existants qui lui permet de camoufler sa propre misère se nomme *maintenant* situationnisme.

Il ne s'agit pas uniquement de ce situationnisme ambiant qui nourrit l'époque : des salonneries médiatiques d'un Sollers aux élucubrations néo-heideggeriennes d'un Agamben[1], en passant par les vulgaires récupérations diverses et variées qui peuvent se faire de l'œuvre de Debord. Ici, le phénomène n'est pas nouveau : « situationnisme » n'y est effectivement qu'un « vocable privé de sens », conçu par de flagrants « anti-situationnistes ». On y reconnaît aisément la volonté de récupération, *pour le maintien de cette société,* de quelques idées découvertes et développées dans le cadre de l'Internationale Situationniste mais qui, séparées de la totalité révolutionnaire dans laquelle elles s'inscrivaient, perdent de leur signification réelle pour ne plus servir qu'à rendre quelques couleurs au décor suranné de ce monde.

Il nous a semblé qu'il fallait aller au-delà. En effet, il ne suffit pas de dénoncer ce qui apparaît de manière évidente aux yeux de tous, à savoir la stérilisation puis l'utilisation des idées situationnistes par l'idéologie dominante, de constater « l'amère victoire du situationnisme » ; encore faut-il montrer au grand jour la misère actuelle de ceux qui s'en réclament, explicitement ou implicitement, les fidèles continuateurs. Chez ces derniers, le situationnisme n'est plus un simple mot ou ensemble de mots servant à la parade spectaculaire, mais une idéologie bel et bien ancrée, résultat de la faillite historique du mouvement situationniste. Il ne faut pas cependant y reconnaître une quelconque *doxa* établie par l'I.S., mais bien ce qui s'est figé et pétrifié en dehors d'elle, à partir de son échec après 1968. Le situationnisme, comme idéologie de la nouvelle radicalité révolutionnaire, est la caricature de la théorie situationniste, la perte de ce qui s'était cherché dans le cadre de celle-ci, et le camouflage de cette perte. Il est l'une des illusions majeures de la critique sociale actuelle, en ce sens qu'il croit porter en lui la pureté radicale et l'accomplissement de l'intelligence théorique critique. Ainsi, il nous semble qu'il ne s'agit pas de faire le procès de l'I.S. ou de Debord, de chercher l'erreur originelle qui aurait perverti l'ensemble du projet (« Vous savez qu'une création n'est jamais pure », écrivait justement Debord en 1957[2]), mais de savoir ce qu'est *présentement* ce qui a voulu le continuer.

Au premier regard, on peut voir aujourd'hui toute l'influence diffuse du situationnisme dans un ensemble assez hétérogène de discours qui se veulent des critiques impitoyables du monde moderne, mais qui se placent toujours d'un point de vue qui a étrangement évacué toute perspective révolutionnaire, lui substituant plutôt celle d'une *fin du monde*. Ils se

[1] Encore que cette qualification reste limitée. Le filon Heidegger ne suffisant plus à la mode parisienne, la « philosophie qui vient » trifouille successivement dans les tiroirs de Benjamin, Foucault, Arendt et Deleuze.

[2] Debord, *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale* (1957).

séparent simplement entre eux sur les modalités de celle-ci et sur les programmes de survie dont ils croient pouvoir trouver le modèle accompli dans un quelconque passé mythifié. Ils se jettent tous alors à la figure l'âge d'or historique de leur choix en promouvant par-derrière, et parfois dans ses aspects les plus répugnants, le rétablissement d'un quelconque ordre moral. Les adeptes primitivistes du néo-rousseauiste vulgaire Zerzan borborygment ainsi avec enthousiasme sur les communautés paléolithiques, libres de toute aliénation et, vertu suprême, débarrassées de tout langage[3] ; ceux de Bounan, et son devenir-maladie du monde, se demandent s'il ne serait pas préférable de retrouver dans l'ascèse de l'alchimiste médiéval les bienfaits d'une médication mise à l'index[4] ; derrière une condamnation solitaire et désespérée du monde industriel, Kaczinsky, aujourd'hui emprisonné, replonge aux mythes américains de la « frontière », celle du pionnier solitaire avançant dans une nature « vierge » ; d'autres enfin, grisés par les vapeurs idéalistes d'une pensée confuse, marient jésuitisme et kabbale pour annoncer la venue prochaine de communautés métaphysiques. L'*Encyclopédie des nuisances* (*E.d.N.*), dont nous allons parler plus longuement, préfère quant à elle défendre la restauration librement acceptée des temps pré-industriels, prenant pour garantie d'une liberté indépassable les modèles urbains et ruraux du Paris des artisans révolutionnaires et des communaux villageois.

Hantés pareillement par une pensée de la mort, tous se présentent comme héritiers de l'Internationale situationniste, tous se pensent, sans l'avouer explicitement, l'avant-garde de la critique sociale, quand ils n'en sont jamais que le produit décomposé. Le mélange confus de propos critiques sur la vie moderne et d'ambitions strictement littéraires nourrit alors une rhétorique d'ensemble principalement destinée à édifier un public acquis d'avance. Il en ressort un ésotérisme nouveau, difficilement accessible en tout cas aux « non-initiés ». Nous ne parlons même pas des contradictions flagrantes qui peuvent apparaître d'une phrase à l'autre et qui rendent la lecture déconcertante. Il faut croire qu'il y a là des vertus qui nous rappellent fort d'autres opiums. Nous préférons néanmoins d'autres ivresses. Il n'en reste pas moins que cette confusion des genres, exigeant la subordination de la critique sociale révolutionnaire à de pauvres prétentions esthétiques[5], montre assez clairement qu'il ne s'agit pas plus de mettre la poésie au service de la révolution que la révolution au service de la poésie. Car, aujourd'hui, c'est au service d'intérêts éditoriaux que l'une et l'autre ont dû finalement se soumettre.

Il faut très certainement mettre en rapport ce résultat historique du mouvement situationniste avec le déroulement de l'époque qui a suivi la défaite de la révolution en 1968. C'est une époque de réaction totale qui s'est instaurée depuis et nous savons que, très souvent, partout où la réaction triomphe, elle le fait entre autres par le détournement ou la parodie d'une idéologie révolutionnaire. D'où la confusion régnante entre ce qui a été voulu, désiré et recherché dans un mouvement comme celui de Mai 68 et ce qui s'est réalisé depuis lors ; confusion entre l'idée révolutionnaire et l'idée fonctionnelle du changement dans l'ordre social du capitalisme. Avant cette époque, il faut pourtant reconnaître que le projet situationniste avait bel et bien contribué à l'ouverture d'une nouvelle brèche révolutionnaire en partant d'une critique radicale de la vie quotidienne et de l'idée centrale de construction de situations, propices à réinventer radicalement la vie. Il faut admettre néanmoins que cette idée qui contribua à la destruction de la conception bourgeoise classique de la vie et des mœurs a perdu aujourd'hui de sa charge subversive. Les divers épigones du situationnisme en ont conclu un repli défensif sur les positions doctrinales mêmes dont l'insuffisance se révèle : ils prônent simplement des petites constructions de situations personnelles. Le projet issu de la révolte artistique moderne, « changer la vie », en vient alors à s'amenuiser progressivement chez eux, toujours plus menacés par l'écoulement du temps, en un désir effréné de *survivre*. Nous pensons pour notre part que le projet originel de l'I.S. n'était pas si mauvais, qu'il n'était pas pour autant la théorie révolutionnaire parfaite enfin trouvée, pas plus qu'il ne peut constituer le seul héritage historique pour la possible réinvention du projet révolutionnaire. Ainsi, l'époque ne nous conduit ni à son abandon, ni à sa conservation, mais simplement à son approfondissement, l'idée centrale restant la même : une

[3] Lire, à ce propos, *John Zerzan et la confusion primitive,* Alain Condrieux.

[4] Dans un texte récent, *Sans valeur marchande*, suivi de Remarques sur l'écologie marchande, Allia, 2001, M. Bounan dresse sa propre critique de l'Encyclopédie des Nuisances et montre, avec parfois quelques arguments judicieux, « la complicité de cette prétendue contestation des nuisances avec l'organisation sociale qui les provoque », mais c'est pour évoquer plus loin sa profonde communauté d'esprit avec les pseudo-contestataires quand il s'agit de diagnostiquer l'effondrement inéluctable du monde actuel et l'apparition non moins inéluctable d'un « nouveau mode de conscience et de conduites sociales nées dans le désastre lui-même ». Si, récusant le modèle historique de l'E.d.N., il peut affirmer que « la vie sociale y aura un aspect bien différent de celle du XVIIIe siècle », c'est néanmoins pour se persuader qu'elle aura plutôt l'aspect de celle du Moyen Âge qu'il nous présente sous des lumières idylliques. Bounan, qui se vante d'avoir lu Debord, trouve tout de même « douteux » que l'on puisse voir resurgir un jour une Athènes ou une Florence, et préfère rappeler en bon curé que « la tradition chrétienne, par exemple, faisait de l'homme un "frère" et un "membre" du "fils de l'homme" ». De quelle prêche veut-il nous convaincre ? Là aussi est la question.

[5] La *théorie du Bloom* de Tiqqun, les mièvreries d'un Bélasch Kacem et celles de l'insipide Beidbegger, concentrent en vrac cette foudroyante connerie du littérateur qui n'ayant rien à dire dans son domaine, croit encore que les matières politiques et philosophiques combleront avantageusement le néant de sa production.

volonté de changement universel et la recherche indéfectible des possibilités de ce changement.

Si nous avons choisi de concentrer notre critique sur l'exemple particulier d'un groupe d'influence comme l'*E.d.N.*, ce n'est pas parce qu'il serait, à proprement parler, le plus déroutant ou le plus dérangeant. C'est tout bonnement que, par tout son modérantisme, il représente à notre sens le *juste milieu* du situationnisme contemporain. L'*E.d.N.* réalise ainsi le discours le plus susceptible de s'attirer les éléments égarés de la contestation « radicale » qui souffrent de ne plus trouver de maîtres à penser. Elle n'est pas le côté détestable de la société moderne, mais le complément parfaitement respectable de sa négation : elle va nier là où on lui dit de nier. Et dans ce rôle, elle ne se différencie de la « bonne conscience de gauche », non par un *style* de la négation, mais par une pose « radicale » que le spectacle veut bien lui concéder. Elle assume ainsi mieux qu'un Sollers le *détournement* des quelques velléités de révolte vers les impasses aménagées par l'ordre social dominant. Il faut donc que soit définie la situation réelle de l'*E.d.N.* dans son temps.

Enfin, comme nous entendons souvent, de la part de ses détracteurs affichés, que c'est seulement le goût de la pratique qui lui aurait fait défaut, nous voulions rectifier le propos en rappelant qu'il n'en aurait rien été si elle avait eu aussi le goût de la théorie. Il s'agit, pour notre part, de la carence centrale qui détermine toutes les autres. Quand on abandonne jusqu'à la rigueur de penser et de comprendre le monde de façon critique, pourquoi resterait-il une *volonté pratique* de l'abattre ? L'une ne va pas sans l'autre. D'autre part, ce ne sont pas quelques « trucs » purement rhétoriques qui peuvent faire office de concepts théoriques. L'*E.d.N.* s'imagine posée sur on ne sait quelle cime de la pensée critique pour avoir balancé allègrement tout le meilleur de la théorie révolutionnaire des deux derniers siècles et pour lui préférer une réflexion antiprogressiste et antitechnologique dont les fondements théoriques ont plus d'une affinité avec la pensée réactionnaire. Il n'y a cependant pas de théorie critique en dehors de la théorie révolutionnaire, et pas de théorie révolutionnaire donnée d'avance pour l'ensemble des temps. Il y a un mouvement théorico-pratique qui se lie à l'histoire et qui ne se reconnaît de vérité que dans ce mouvement même. Si nous dissertons donc longuement sur cette *idéologie française* que constitue l'*E.d.N.*, ce n'est pas pour offrir quelque recette théorique, *clefs en main*, qui lui serait préférable, mais pour rappeler que le premier propos de tout effort théorique conséquent est de dénoncer en premier lieu les supercheries idéologiques qui voudraient réduire la théorie à une simple *consommation d'idées.* Nous croyons surtout que d'utiles leçons peuvent être tirées de cette critique. Nous laissons libre à chacun l'usage qui ne manquera pas d'être découvert d'une telle réflexion.

L'E.d.N. et son temps

« La République parlementaire bourgeoise ayant été balayée en France sans résistance, les intellectuels révolutionnaires dénonçaient d'une seule voix l'effondrement des partis ouvriers, des syndicats, des idéologies de somnambules et des mythes de la gauche. Seul leur a paru indigne d'être signalé leur propre effondrement »

Internationale Situationniste n° 2

L'E.d.N. a toujours voulu se présenter implicitement, avec une espèce de fausse modestie, comme la digne et légitime héritière de la pensée situationniste, cette « pensée de l'*effondrement d'un monde* » comme Debord et Sanguinetti la qualifiait en 1972[6], et c'est également sous cette forme qu'elle a généralement été perçue, par ses adeptes comme par ses détracteurs. Elle aurait ainsi, dans les deux dernières décennies du siècle qui vient de s'achever, non seulement assuré la continuité de l'œuvre théorico-pratique commencée par l'Internationale Situationniste dans les années 1950 et 1960, mais aussi permis le dépassement de celle-ci, en la dégageant notamment de ses dernières illusions « modernistes ». Dans cette représentation, l'*E.d.N.* constituerait le devenir-vérité de l'I.S. Mais, dans la réalité historique, loin d'incarner cette « pensée de l'effondrement d'un monde » et son profond renouvellement, elle s'est plutôt révélée comme l'effondrement de celle-ci devant le monde.

Ainsi, malgré le vœu de reprendre le projet situationniste consistant à « réinventer la révolution », l'*E.d.N.* insistait-elle, dès ses débuts, sur la nécessité de prendre en considération les divers obstacles à une telle reprise. On assistait, selon elle, à un véritable « tournant historique » qui se caractérisait par le renforcement de l'aliénation sociale sous tous ses aspects, soutenu par la destruction systématique de « tout ce qui, dans la vie des individus, est susceptible de servir de base à une reprise de la critique pratique : langage, comportements, terrains urbains, mémoire, tout ce qui était comme une base arrière de la révolution dans la clandestinité du vécu quotidien[7] ». Il ne s'agissait plus de ce bouleversement incessant des structures sociales que le capitalisme engendre par son propre développement et qui, selon le célèbre mot de Marx, ouvrait « une époque de révolution sociale », mais plutôt d'une opération fondée sur un « programme explicite […] de produire un monde indétournable, interdisant pour l'éternité toute réappropriation révolutionnaire », que l'État se chargerait d'exécuter pour clore définitivement l'histoire des révolutions, si ce n'est l'histoire elle-même[8]. À partir d'une telle analyse de la situation historique, un

[6] « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps », *in La Véritable Scission dans l'Internationale.*

[7] « Histoire de dix ans », *Encyclopédie des Nuisances.*

[8] « Discours préliminaire », *E.d.N.*

fait central allait constamment obséder l'*E.d.N.* et déterminer l'orientation de son discours : l'inquiétude et le sentiment d'impuissance de ses contemporains, qui entravent les possibilités de la révolte[9]. Le visage triste, l'air renfrogné, les protagonistes de l'*E.d.N.*, chevaliers de la contestation sociale errant sur les terres gastes du monde moderne, se mirent alors en quête de la pensée critique disparue, ce Graal des temps nouveaux qui leur échappait tant : « Notre entreprise est sans doute extrêmement ambitieuse, mais la manière dont nous en avons exposé la nécessité historique aura, nous l'espérons, convaincu le lecteur que nous possédons les qualités requises pour la mener à bien. Nous sommes si peu présomptueux que nous ne prétendons pas être également intelligents sur tous les points où il nous faut nous réapproprier les connaissances monopolisées par ce mode de production, mais uniquement avoir le génie d'avancer ainsi en éclaireurs du mouvement social qui devra réaliser cette tâche dans la pratique. Il s'agit d'une entreprise de longue haleine, mais nous nous flattons d'en voir d'ici la fin du siècle l'importance reconnue par ses ennemis comme par ses partisans[10]. »

Hélas pour ces preux chevaliers, il n'y a désormais d'importance reconnue pour leur noble entreprise que celle d'avoir contribué au renoncement quasi général au « projet révolutionnaire qui hante l'histoire. » Faute de Graal, ils n'ont ramené qu'une vulgaire poudre de perlimpinpin. En 1993, Jaime Semprun, un des fondateurs de cette nouvelle confrérie de la Table ronde, *sérieux comme un pape,* peut ainsi affirmer : « Décidément, vous ne voulez pas comprendre qu'il est inutile d'abattre la société marchande : elle s'écroule sous nos yeux. Laissons-la s'effondrer, et faisons l'inventaire des outils qui seront nécessaires pour reconstruire le monde[11]. » Cette *petite morale* de boutiquier faisant désormais office de « théorie critique », l'exigence d'un mouvement révolutionnaire fait alors place aux lieux communs les plus creux que, seules, quelques poubelles de l'histoire pouvaient encore receler. Il ne s'agirait plus ainsi « d'avancer en éclaireurs du mouvement social » – ce qui avait déjà un caractère un peu boy-scout – mais de « commencer de se sauver tout seul[12] », « de cultiver son jardin[13] », de « se connaître soi-même[14] » ou encore d'inviter « chacun à prendre ses dispositions[15] ».

Voici donc une « théorie révolutionnaire » succombant elle-même sous le poids de l'impuissance et de l'inquiétude qu'elle prétendait combattre. Ce simple constat suffit déjà à dévoiler la nature de la *petite entreprise E.d.N.*, son caractère proprement « pro-situ », au sens donné à ce terme par Debord et Sanguinetti en 1972[16]. On pourrait de la sorte disserter longuement sur la confusion psychologique dont elle procède. Mais le plus important reste encore que l'*E.d.N.* apparaît comme un révélateur de la décomposition générale du mouvement révolutionnaire qui s'était ébauché autour de 1968 et dont les situationnistes furent parmi les principaux protagonistes.

***

Le mouvement situationniste n'est certes pas né avec Mai 68, mais son histoire y restera indissolublement liée. Toute l'activité de l'I.S., depuis ses origines, tendait à montrer que le monde moderne, malgré les divers revêtements spectaculaires d'une société d'abondance et de bonheur dans la consommation, tombait effectivement sous les coups de la critique révolutionnaire. Mai 68 vint non seulement confirmer cette critique, mais permit également aux situationnistes de se faire connaître plus largement[17]. De plus, de leur propre aveu, ils y reconnurent la révolution – du moins son expression naissante – qu'ils avaient toujours préconisée : « Le mouvement des occupations a été l'ébauche d'une révolution "situationniste", mais il n'en a été que l'ébauche, et en tant que pratique d'une révolution, et en tant que conscience situationniste de l'histoire. C'est à ce moment qu'une génération, internationalement, a commencé à être situationniste[18]. » Mais, dans ce jeu et cette conscience, cette génération ne fit guère que commencer, et, pour ceux qui voulurent

[9] « Quand nous pensons à ces dix années, à la forme qu'elles ont donnée à l'esprit du temps, à la trame qu'elles ont tissée, sur laquelle les figures de l'inconscience brodent leurs prévisibles entrelacs, nous pensons d'abord à l'impuissance, puis à l'inquiétude. Impuissance des individus dont la vie entière est plus que jamais soumise aux délirantes exigences du système de la production présente, et que leur pitoyable bavardage justificatif, comme leur faux cynisme ou leur affectation d'euphorie, ne font que rendre plus manifeste. Inquiétude qui s'empare d'eux quand ils voient, et ils le voient presque à chaque instant, que les compensations qu'ils ont cru trouver à leur renoncement sont, même en tant que très pauvres satisfactions matérielles, extrêmement précaires : car elles sont partout empoisonnées par la réalité du travail aliéné qui est à leur origine, et dont leur prolifération n'a fait qu'étaler la misère et la nocivité », « Histoire de dix ans »

[10] « Discours préliminaire ».

[11] J. Semprun, *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes.*

[12] *Remarques sur la paralysie de décembre 1995.*

[13] Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces.

[14] J.-M. Mandosio, *Après l'effondrement. Notes sur l'utopie néotechnologique*.

[15] *Au nom de la raison*, tract du 12 janvier 2001.

[16] Voir principalement les « Thèses sur l'Internationale situationniste et son temps ». Plus particulièrement, on peut retenir, dans le même texte, page 47 : « Les pro-situs érigent leur impatience et leur impuissance en critères de l'histoire et de la révolution ; et de la sorte ils ne voient presque rien progresser en dehors de leur serre bien close, où réellement rien ne change. En fin de compte, tous les pro-situs sont éblouis par le succès de l'I.S. qui, pour eux, est vraiment quelque chose de spectaculaire, et qu'ils envient aigrement. »

[17] Il faut évidemment relativiser cette assertion, en rappelant que l'influence situationniste sur les mouvements sociaux de l'époque restait très marginale. Il faut en revanche rappeler qu'elle était souvent présente dans les expressions les plus radicales des luttes d'alors, qui furent hélas trop rares.

[18] La Véritable Scission dans l'Internationale.

poursuivre l'œuvre ébauchée, il aurait peut-être fallu s'interroger sur les finalités de celle-ci. Le situationnisme qui se développa à partir de cette date se montra essentiellement comme un phénomène idéologique misérable. Que l'on dénomme celui-ci « situationniste », « pro-situationniste », « post-situationniste » ou autrement, peu importe ; il faut simplement noter qu'il se caractérise par un rapport de fascination à l'I.S. dont il veut s'inspirer pour édifier ses « projets ». Mais cette fascination même a toujours empêché les multiples groupes qui en étaient issus d'aller plus loin que la répétition parodique de cette organisation. Et leur recherche pour *acquérir une aura* semblable à celle de l'I.S. ne pouvait que s'avérer malheureuse. L'évolution historique du mouvement situationniste après 1968, à l'image de la dissolution de l'I.S. entre 1970 et 1972[19], a donc été celle de la décomposition. D'un côté, les principaux protagonistes (Debord, Vaneigem) firent désormais quasiment cavalier seul, développant chacun leur singularité sur la base d'une *œuvre personnelle* qui se voulait la suite logique du travail collectif de l'I.S. De l'autre, un certain nombre d'épigones tentèrent de prendre la relève, avec toujours le même insuccès dans l'entreprise. C'est, dans ces conditions, qu'une génération est finalement restée « pro-situationniste ».

C'est, bien entendu, sur ces bases que s'est formée l'*E.d.N.* en 1984 : l'échec flagrant du mouvement situationniste à la suite de la disparition de l'I.S. en 1972. Ce qui s'était annoncé comme la théorie révolutionnaire des temps modernes n'avait jamais saisi ni « les masses », ni « le prolétariat », tout au mieux quelques têtes. Avec l'*E.d.N.* apparaît alors la *première autocritique « pro-situ »*. À mots couverts, sont dénoncés les égarements et les erreurs du milieu « pro-situ », principalement cette conduite qui avait amené celui-ci à un véritable isolement politique et que l'*E.d.N.* qualifie d'activité encore essentiellement d'*avant-garde*, une activité de « puristes qui se retirent fièrement sous la tente de la totalité », méprisant les diverses luttes particulières et s'abstenant par conséquent d'y participer. Mais si l'*E.d.N.* a perçu ainsi quelques vérités sur la situation de ce qu'elle a préféré appeler un courant « radical », c'est *à l'intérieur même de cette situation désastreuse* qu'elle s'est placée ; elle s'est trouvée dès lors incapable de saisir les causes profondes d'un tel échec. Sa condamnation de la dégénérescence du mouvement dit « radical » est restée essentiellement centrée sur les défaillances psychologiques du « pro-situ ». Sa volonté première n'a pas été de rompre avec un aussi grotesque mouvement, mais de soigner celui-ci en lui restituant une tête pleine de *principe de réalité*. « La maladie infantile du situationnisme » a ainsi trouvé son léninisme et son freudisme. Dans la mission qu'elle s'est assignée, on peut ainsi reconnaître que l'*E.d.N.* a cherché à restaurer l'autorité de quelques totems, principalement celui de la pureté légendaire de la théorie situationniste. Sa raison d'être historique se trouve donc, pour l'essentiel, dans la *réaction idéologique*.

Cette réaction n'est pas arrivée par hasard. Ainsi, dans un de ses premiers textes, l'*E.d.N.* a-t-elle indiqué clairement ce qui avait précipité sa constitution : « En 1984, l'assassinat de Gérard Lebovici, éditeur de Georges Orwell, entre autres, et la campagne de délation lancée à l'occasion contre Guy Debord montrent que la liquidation de la critique sociale est à l'ordre du jour, et passe éventuellement par celle de ses rares partisans déclarés. » On n'a certes pas tué l'homme des éditions Champ Libre pour l'empêcher de publier le célèbre roman d'anticipation d'Orwell, mais il est clair qu'un tel meurtre pouvait se lire comme le signe de temps troubles et menaçants. La lecture de ce signe traduisait également qu'il n'y avait plus guère, dans ce qui restait du mouvement situationniste, que la figure de Debord pour représenter l'intelligence critique de celui-ci. Certes, de 1972 à 1984, Debord avait su se montrer assez discret (peu de nouveaux écrits), mais, à travers la réalisation d'un film comme *In girum imus nocte et consumimur igni* (1978), il montrait aussi qu'il ne s'était pas arrêté aux conclusions émises en 1972 lorsqu'il mit un terme à l'histoire de l'I.S. : « Il me faut d'abord repousser la plus fausse des légendes, selon laquelle je serais une sorte de théoricien des révolutions. Ils ont l'air de croire, à présent, les petits hommes, que j'ai pris les choses par la théorie, que je suis un constructeur de théorie, savante architecture qu'il n'y aurait plus qu'à aller habiter du moment qu'on en connaît l'adresse, et dont on pourrait même modifier un peu une ou deux bases, dix ans plus tard et en déplaçant trois feuilles de papier, pour atteindre à la perfection définitive de la théorie qui opérerait leur salut. » Il n'en reste pas moins que c'est autour de cette « plus fausse des légendes » que l'*E.d.N.* a trouvé son véritable ressort. Dans l'isolement et la détresse où se sont trouvés ceux qui ont formé cette fameuse Encyclopédie, la pensée de Debord est apparue comme une planche de salut, une théorie quasi parfaite qu'en 1984 il devient urgent de sauver, lorsque Debord devient la cible d'une campagne de presse calomnieuse, comme on le ferait d'une espèce animale en voie de disparition. Il s'agit alors, ni plus ni moins, d'une *profession de foi* en l'orientation debordienne de l'évolution des idées

[19] L'« autodissolution » de l'I.S. proclamée par Debord et Sanguinetti ne faisait que ratifier un processus interne de décomposition de l'I. S. qui avait peut être commencé dès avant 1968 mais qui ne devint manifeste qu'à partir de la crise organisationnelle de 1970-1971.

situationnistes. Debord, en contribuant à l'écriture de quelques articles de la revue *E.d.N.*, a peut-être cru momentanément trouver là quelques alliés dans son projet consistant à approfondir et actualiser ses réflexions, mais, y reconnaissant sans doute les « petits hommes », il est amené à prendre rapidement ses distances. « Ce groupe recherche avant tout le vieux public des pro-situs, leurs commensaux depuis toujours, en leur jouant une musique que ceux-ci affectionnent », devait-il déclarer dans une correspondance aujourd'hui connue[20]. Mais ce qu'il ne perçoit pas alors, c'est que ce ridicule regroupement n'est pas uniquement une résurgence du phénomène « pro-situ », mais annonce la transformation de celui-ci en un pro-debordisme qui va devenir l'idéologie courante des intellectuels « soixante-huitards » reconvertis en sceptiques mondains. Ainsi peut-il noter que « les discours de l'*E.d.N.*, qui n'envisagent en rien un nouveau départ de la révolution, […] ne sont que des critiques *abstraites* de la *restauration*, fort modernisée dans l'accumulation des procédés répressifs, mais nullement nouvelle en théorie, d'après 68 » et que « l'*E.d.N.* se veut – était effectivement jusqu'ici *propriétaire* de la sous-critique d'une telle époque de restauration. (Au sens politique du mot, il sont des *libéraux* indignés qui *font semblant* de découvrir des excès inattendus et inouïs.) » Cependant cette sous-critique trouvait son ciment dans sa propre légende personnelle, si bien que celle-ci a dû finalement contribuer à la *dogmatisation* de sa propre pensée, dont l'*E.d.N.* se montre un exemple flagrant.

« L'*E.d.N.* n'est rien d'autre qu'une entreprise *littéraire*[21]. » Comme les autres groupements qui ont voulu se placer dans la continuité de l'I.S – mais une continuité qui se présente au bout du compte comme la poursuite d'une idole par ses malheureux fans, après la fin du spectacle – l'*E.d.N.* est restée fascinée par l'expérience de celle-ci et plus particulièrement par *son style*, dans lequel elle a voulu percevoir « l'intelligence de l'expression formelle comme moyen d'action », persuadée apparemment que cette « supériorité […] sur toutes les sectes ultra-gauchistes » avait permis à elle seule de créer « l'*appel d'air* indispensable, là où dépérissaient en vase clos les idées de l'époque précédente ». Elle a voulu ainsi reprendre ce style, ne se doutant pas un seul instant qu'il pourrait lui aussi reproduire un nouveau vase clos pour les idées. Là où la compréhension du style s'avérait indispensable, puisqu'il paraît évident que la question du langage est déterminante pour la communication de toute théorie critique, l'*E.d.N.* a préféré *conserver* celui-ci comme s'il était définitivement trouvé.

[20] Lettre de Debord à Baudet et Martos, 9 sept. 1987, *Correspondances Martos Debord.*
[21] *Ibidem.*

Ce conservatisme de la forme ne fait cependant que traduire un problème plus profond : l'incapacité réelle à saisir l'essence même du projet de l'I.S. Le principal défaut de l'*E.d.N.*, comme de tous les dévots « pro-situs », réside dans cette nature dogmatique de leur lecture de l'I.S. ; ce qui importe chez eux, c'est le rapport *à la lettre*. Il s'agit presque ici d'un rapport mystique où la lecture et l'interprétation des textes sacrés amènent adéquatement à la conscience vraie du monde. Cela ne provient pas seulement de cette croyance naïve qu'il existe quelque part une formule magique, une parole vraie, capable de changer immédiatement le monde, les gens et la vie, croyance qui n'est pas sans rapport avec la place primordiale, pour ne pas dire centrale, que l'I.S. elle-même, dans la continuité du surréalisme, accordait à la formulation de mots d'ordre immédiatement efficaces. Cela vient aussi du fait que l'on réduit ici l'œuvre théorique à son résultat final, en s'interdisant de comprendre la saisie de son mouvement. La forme (les mots, les formules, le style général) prime alors sur le fond. Ainsi, à partir du point de vue *admiratif* qui la caractérise, l'*E.d.N.* saisit-elle moins, dans la théorie de l'I.S., le mouvement de la vie qui permit de l'élaborer que des sentences et des dogmes. Pour elle, la théorie est un donné intangible qu'il faut « défendre », « conserver », « en attendant le mouvement social qui devra réaliser cette tâche dans la pratique ». Elle parle sans doute très souvent d'« activité théorique », mais son *entreprise* relève bien plus du maintien dans la passivité de toutes les capacités critiques. Dès le départ, il ne s'est jamais agi, pour elle, de reprendre la réflexion, de remettre en cause, de s'interroger, mais de « sauver » et « conserver » l'héritage de l'I.S. En témoigne une lecture attentive de son texte fondateur, « Discours préliminaire ». Y sont reprises, jusque dans leur formulation, les principales idées du dernier texte de l'I.S., « Thèses sur l'I.S. et son temps[22] » : « C'est l'exigence de la vie qui est à présent devenue un programme révolutionnaire », était-il affirmé dans celui-ci, et c'est bel et bien un programme que l'*E.d.N.* croit lire dans cet ultime écrit de l'I.S., prenant, dans ce cas précis, une belle formule stylistique résumant un problème pour une vérité parfaitement énoncée et élucidée. Non seulement il n'est pas venu à l'esprit des « encyclopédistes » que ce « programme », datant de 1972, aurait peut-être mérité quelques correctifs en 1984, mais, surtout, il ne leur a pas paru absurde d'annoncer que « les révolutionnaires se trouvent dans cette situation nouvelle d'avoir à lutter pour défendre le présent, pour y conserver ouvertes toutes les autres possibilités de changement – à commencer bien sûr par cette

[22] Principalement les thèses 14, 15, 16, 17 et 18 qui évoquent l'autodestruction du système économique marchand et le problème croissant de la pollution généralisée de l'existence. Cf. *La Véritable Scission dans l'Internationale, op. cit.*

possibilité première que constituent les conditions minimales de survie de l'espèce… », ce qui reviendrait à dire que B. Bardot, Coluche, le commandant Cousteau ou N. Hulot deviennent, dans de telles conditions, de dangereux subversifs. On voit ici comment une mauvaise lecture, manquant de sens critique, peut conduire à un complet contresens : « l'exigence *de la vie* » dont parlait l'I.S., aussi vague soit ce concept de vie, devient pour l'*E.d.N.* une lutte pour « les conditions minimales de *survie* de l'espèce […] ». Identiquement, lorsque l'I.S. affirme que « la pollution et le prolétariat sont aujourd'hui les deux côtés concrets de la *critique de l'économie politique* », l'*E.d.N.*, toujours pleine de sens commun, comprend qu'il va falloir lutter, à côté de la question sociale, *pour la question écologique,* mais, comme elle ne semble pas portée à la critique de l'économie politique, elle préfère circonscrire cette lutte dans une condamnation morale de l'ordre techno-scientifique.

On pourrait ainsi multiplier les exemples de ce type d'interprétation qui montrent clairement qu'un fort attachement idéologique, derrière un camouflage phraséologique, cache tout bonnement une incompréhension de ce que peut signifier une élaboration théorique. Cependant, il est bien plus significatif de souligner que l'*E.d.N.* participe ici de ce mouvement plus général qui affecte l'histoire moderne : la déchéance et l'amenuisement du rôle des intellectuels révolutionnaires dans la société « spectaculaire », qui les conduisent finalement à cette « *répétition circulaire du blâme généralisé,* que certes l'époque mérite[23] », et dont le situationnisme leur offre de surcroît le style flamboyant.

Si le *poids mort* de l'I.S., puis de Debord, pesa – et pèse encore – sur les orientations idéologiques de l'*E.d.N.*, une différence fondamentale a cependant toujours séparé ces deux organisations. On la trouve explicitement énoncée à partir de 1992, dans un texte qui veut se donner pour une critique de l'I.S. : « […] le fait que ne se soient pas imposés des partisans des thèses de l'I.S capables de les développer et d'en faire une force pratique dans cette époque pourtant si favorable de l'après-68, ce fait oblige à rechercher l'obstacle au développement de la théorie situationniste à l'origine de cette théorie, dans la valorisation du changement permanent comme moteur passionnel de la subversion, l'idée de la richesse infinie d'une vie sans œuvre, et le discrédit conséquemment jeté sur le caractère *partiel* de toute réalisation positive[24]. » Outre que, dans cette assertion, on retrouve cette idéalisation quasi religieuse de la nature de la théorie – une théorie qui doit se montrer pure dès l'origine pour saisir ensuite (pour ne pas dire *se révéler à*) de pauvres partisans obligés d'en faire une force pratique – il faut reconnaître que, derrière l'emploi d'un jargon pseudo-philosophique, c'est tout simplement *le caractère révolutionnaire* de l'I.S qui est ici dénoncé. Par mauvaise foi ou par bêtise, l'*E.d.N.* tend ainsi à confondre ce caractère avec « l'innovation permanente imposée » par la modernisation de la société : « La critique situationniste a dès son origine été conçue pour imposer, dans une "course de vitesse" avec le pouvoir, un usage émancipateur des nouvelles techniques développées par celui-ci. » Cachez donc cette utopie que l'on ne saurait voir !

Or, si l'I.S. a bien voulu saisir un des enjeux de son temps comme « une course de vitesse entre les artistes libres et la police pour expérimenter et développer l'emploi de nouvelles techniques de conditionnement », il est tout de même aberrant de vouloir faire croire que « l'usage émancipateur des nouvelles techniques » qu'elle préconisait rejoignait celui que la société moderne entendait imposer. L'I.S., qui désignait l'automobile comme étant « principalement un jeu idiot, et accessoirement un moyen de transport », qui pensait « qu'il ne faut pas encourager le renouvellement artistique continu de la forme des frigidaires », ou encore qui voulait « rendre insupportable aux exploités la misère des scooters et des télévisions », ne peut guère être taxée, même en sous-entendu, de *moderniste.* Le « changement permanent » qu'elle valorisait, comme « l'idée de la richesse infinie d'une vie sans œuvre », ne s'est jamais fait entendre comme un sous-produit du renouvellement technologique incessant, de la répétition ennuyeuse des modes culturelles ou d'un quelconque avant-gardisme artistique plutôt suranné : « La construction des situations n'est pas directement dépendante de l'énergie atomique ; et même pas de l'automation ou de la révolution sociale, puisque des expériences peuvent être entreprises en l'absence de certaines conditions que l'avenir devra sans doute réaliser. » Il s'agissait bel et bien de mettre à jour ce mensonge du soi-disant progrès de la société moderne qui s'édifiait alors, de critiquer ce fétichisme des formes, des objets et des images qui le sous-tendait, et cela, non pas en s'apitoyant sur la décomposition culturelle qui accompagnait le mouvement de modernisation, mais en proposant un dépassement révolutionnaire que cette crise favorisait. « Nous ne voulons pas renouveler l'expression en elle-même, et surtout pas l'expression de la science : nous voulons passionner la vie quotidienne. » Entendons également que ce projet ne voulait pas contenter pour autant « les conservateurs d'un monde artistique qui se ferme[25] ».

[23] Lettre de Debord à Baudet et Martos, *op. cit.*
[24] « Abrégé », *E.d.N.* n° 15.

[25] Ici sont désignés « Péret et ses amis », c'est-à-dire ce qui restait du mouvement surréaliste et que l'I.S. critiquait pour n'être plus à la hauteur des tâches révolutionnaires qu'il s'était données « originellement ». Pour les diverses citations de l'I.S. que nous donnons, voir les n° 1 & 2 de la revue datant respectivement de juin et décembre 1958.

Si nous comprenons donc l'*E.d.N.*, l'erreur fondamentale de l'I.S, celle qui l'aurait empêché « à l'origine » de concevoir un projet capable de faire s'écrouler tous les murs de la Jéricho moderniste, serait de n'avoir jamais su jouer que de la trompette « progressiste ». D'une certaine façon, l'I.S, dans sa lutte contre le monde moderne, aurait été parfaitement *irréaliste :* non seulement elle se serait permise de parler d'un autre avenir possible, de proposer un idéal de vie fondé sur le jeu et les passions, proposition effectivement utopique en ce monde, mais son œuvre n'aurait été aussi que trop négative et préoccupée d'absolu. L'*E.d.N.* se targue, au contraire, de faire preuve du plus profond réalisme – et lequel en effet ! –, car il est bien entendu que, elle, elle ne rêve pas, tout juste si elle a le temps de dormir tant il lui faut travailler et regarder les réalités en face. Elle n'a pas le temps de jouer, encore moins de s'amuser à « passionner la vie quotidienne » ou à « vouloir changer le monde ». « Qui considère la vie de l'I.S. y trouve l'histoire de la révolution[26].», mais cette histoire, l'*E.d.N.* la trouve trop mauvaise à son goût. Si bien que derrière une phraséologie situationniste, son œuvre de « désabusement » n'a pas eu pour objet de reprendre le projet de « réinventer la révolution », mais bel et bien *de le liquider dans les consciences.* Sa « mission » n'a consisté en rien d'autre qu'à tirer les derniers rêveurs de révolution de leurs doux songes pour les mobiliser sous l'étendard de « l'instinct de conservation » et les amener à construire et entreprendre des *œuvres positives* pour la « civilisation », aussi partielles puissent-elles être. Son rôle historique aura donc été de permettre l'intégration du situationnisme dans un monde qui ne veut plus entendre parler ni d'actes gratuits, ni de caractères destructeurs ni d'une quelconque prétention à *transformer la totalité de la société.* Avec l'*E.d.N.*, les révolutionnaires doivent désormais faire preuve d'ambitions plus restreintes et plus constructives ; ce n'est donc pas un hasard si prolifèrent dans son sillage des *apprentis-compagnons et des néo-ruraux.*

***

Au-delà de la défaite du mouvement situationniste, il faut renvoyer l'existence de l'*E.d.N.* et sa volonté de rappel à l'ordre à une signification historique plus profonde : le spectre de 68 qui n'en finit pas de hanter le monde. Comme le remarquait judicieusement Debord : « *Si le mouvement de 68 avait réussi*, il n'y aurait pas eu de place pour l'*E.d.N.* (Terrible impression de menace rétrospective pour des "écrivains", qui là-dessus se sentent donc quelque peu *versaillais.*) Et si 68 était seulement un peu mieux connu par les jeunes rebelles, il n'y aurait pas non plus de place pour les discours de l'*E.d.N.*, qui n'envisagent *en rien* un nouveau départ de la révolution[27] […]. » C'est *sur les ruines du mouvement révolutionnaire de 1968* que l'*E.d.N.* a bâti son royaume et à partir de celles-ci *uniquement* qu'elle trouve argument pour justifier sa constitution : « Comme passent une époque et sa chance, la jonction possible entre le passé des luttes ouvrières (l'exemplaire ébauche des moyens autonomes de la révolution prolétarienne) et la nouvelle révolte née spontanément du sol de la société du spectacle (la critique du travail, de la marchandise et de toute la vie aliénée), cette jonction un moment approchée dans quelques-uns des pays développés cesse de pouvoir être envisagée et attendue comme un résultat inévitable du processus objectif des conditions dominantes : elle passe dans la mémoire et dans la conscience comme la tâche d'une nouvelle époque où la division mondiale du travail répressif met tout en œuvre pour forclore ce désir, cette possibilité. Quand la force d'unification pratique par, "le mouvement réel qui dissout les conditions existantes" disparaît de la vie sociale, alors réapparaît le besoin d'une théorie critique unifiée[28]. » Apparaît surtout la nécessité impérieuse de faire oublier que cette « théorie critique unifiée » de l'*E.d.N. vient juste d'arriver* et que le « besoin » de celle-ci ne vaut que pour ceux qui ont déjà renoncé aux perspectives de révolution que 68 avaient rendues présentes. Dans le moment historique où se forme le discours de l'*E.d.N.*, au beau milieu des années 80, il ne s'agit après tout de rien d'exceptionnel : il participe de ce mouvement général de réinterprétation dont la raison profonde se trouve dans le besoin idéologique, pour de nombreux « soixante-huitards » *repentis*, de *légitimer historiquement le retour à la normale.* Malgré les diverses formes particulières prises par ce mouvement de réécriture de l'histoire, on y décèle cependant un trait commun permettant de le caractériser : l'échec de la révolution de 1968 y est toujours traduit comme une fatalité historique qui annonce tout bonnement la fin de l'âge des révolutions[29]. Si la mémoire est ainsi constamment convoquée, c'est pour mieux enterrer l'histoire et faire accepter ce deuil. La formule d'un Cohn-Bendit : « Nous l'avons tant aimée la révolution ! » pourrait être la devise de ces fossoyeurs.

Pour l'*E.d.N.* également, évoquer la mémoire de 68 ne vaut que pour mieux insister sur la faillite de la politique révolutionnaire. On retrouve le même constat, aux vagues accents moralistes, sur la résignation qui s'est emparée de la majeure partie des « révolutionnaires », la même dénonciation de ces

[26] *La Véritable Scission dans l'Internationale, op. cit.*

[27] Lettre de Debord à Martos-Baudet, *op. cit.*

[28] « Histoire de dix ans »

[29] « 68, c'est la fin et le début de quelque chose. C'est la fin de « la révolution ». Nous nous débarrassons de l'idée du changement de la société par la violence, et toute cette mythologie. Et c'est le début d'une réflexion sur des questions occultées jusque-là ». H. Hamon, interview dans le *Journal du Dimanche* du 25 février 2001.

« ex-gauchistes rangés qui se sont inconditionnellement ralliés à l'objectivité du monde existant », la même rancune mal camouflée pour ces travailleurs que « les bureaucraties syndicales (avaient) pour l'essentiel réussi à isoler […] dans les usines ». Tout doit concourir à prouver que la chance d'une révolution sociale est définitivement passée et que « pour ceux qui, désertant les usines ou désertant la culture, se sont retrouvés dans ce moment de l'histoire universelle où la perspective de la révolution sociale est revenue au centre du monde pour donner la mesure de toute chose, pour ceux qui ont vu s'entrouvrir la porte du palais fermé du temps, et qui ne l'oublieront jamais, les dix années écoulées depuis que la révolution portugaise semblait annoncer l'extension à l'Europe entière de la subversion de 1968 n'auront été que *le prix inévitable* du conflit qu'ils avaient choisi, prix que payent aussi, et plus durement, ceux qui ne l'ont pas choisi[30]. » Autrement dit, que l'échec de la révolution était inéluctable, inscrit déjà dans l'illusoire refus général des valeurs dominantes, et que tout le monde en devait faire les frais !

Mais là où l'argumentation de l'*E.d.N.* devient plus fallacieuse, c'est lorsqu'elle identifie le sort du mouvement de 68 au seul mouvement situationniste. Ainsi fait-elle mine de ne voir de déterminante que la seule activité de l'I.S. dans les événements précurseurs, tandis que de nombreux autres faits, ceux qui ne rentrent pas dans la « légende dorée » situationniste, sont renvoyés à l'insignifiance ou vulgairement balayés, puisque relevant du « gauchisme ». De l'histoire des suites de 68, il n'y a guère que l'Italie, le Portugal, l'Espagne et la Pologne qui lui semblent dignes d'intérêt – et pour cause : ce furent les principaux théâtres d'action que des ex-situationnistes tentèrent d'investir, et que de futurs « encyclopédistes » des nuisances avaient observés avec attention. Du reste de l'agitation internationale, rien n'est dit. Cette réduction de l'histoire de 68 à la seule interprétation situationniste permet ensuite de *faire croire* que la défaite du mouvement révolutionnaire incombe aux seules erreurs de l'I.S. L'I.S. représentant le mouvement révolutionnaire, l'échec de celui-ci renvoyant à l'échec de celle-là, il faut chercher l'erreur dans l'idée même de révolution, telle que l'I.S. l'a soutenue. Fière de ce raisonnement sophistique, l'*E.d.N.* en arrive alors à montrer que si la révolution avait échoué, ce n'était pas seulement parce que les situationnistes s'étaient révélés de mauvais tacticiens, mais aussi parce que les désirs de l'époque, surtout après 68, n'allaient plus guère à la révolution, puisque la révolution ne pouvait être que situationniste et que les désirs de l'époque n'étaient plus situationnistes (*sic*) ! Reconnaissant toutefois à Debord quelques bonnes intuitions, notamment l'introduction du « concept » de « nuisances » – comme si celui-ci avait validé anachroniquement l'*E.d.N.* – le jugement « encyclopédiste » sur l'I.S. et son temps tend alors à renverser entièrement les significations historiques les plus évidentes. En affirmant, par exemple, que « les désirs de l'époque, confrontés à l'accélération du changement autoritaire de tout, ont commencé à se cristalliser autour de valeurs différentes et souvent contraires à celles qu'avait mises en avant le programme situationniste », que « ce qui aimantait désormais les aspirations du plus grand nombre, quand elles ne se soumettaient pas servilement aux impératifs de la modernisation, c'était la nécessité évidente et secrète de sauver de *l'innovation permanente imposée* la continuité de l'histoire humaine (sa mémoire, son langage) et tout d'abord les conditions élémentaires de la vie », ou encore qu'« à travers toutes sortes d'errements et de mystifications peu évitables progressait alors (en France à partir de la fin des années soixante, c'est-à-dire relativement tardivement) la conscience qu'ayant été franchi le point où l'innovation technologique pouvait être infléchie, réorientée dans un sens libérateur, il s'agissait *prioritairement* de faire obstacle à sa poursuite insensée. Et ce qui avait été l'*avance* de l'I.S. – sa tentative de formuler un programme passionnant pour le changement matériel des conditions de vie – se renversait alors en *retard* dans la capacité de donner à la résistance au prétendu progrès ses raisons historiques[31] » ; par toutes ces affirmations, on voudrait faire croire par conséquent que le mouvement issu de 68 s'inquiétait du « bouleversement de tout l'ancien monde bourgeois » et qu'il voulait crier « En arrière toute ! » On ne peut guère faire plus « versaillais » dans la lecture d'une époque : Mai 68 ne signifierait pas ce qu'il exprimait, c'est-à-dire un désir de transformation révolutionnaire de la société, mais exactement son contraire, le désir de « sauver […] la continuité de l'histoire humaine (sa mémoire, son langage) et tout d'abord les conditions élémentaires de la vie », histoire humaine et vie qui, dans les conditions d'alors, se trouvaient d'abord être celles de la vieille bourgeoisie en voie de décomposition. Cette plaisante erreur sent bien son milieu d'origine. Pour certains, Mai 68 annonçait l'individualisme contemporain, le néo-réformisme républicain, l'hédonisme de la consommation, « la nouvelle philosophie », etc. ; pour l'*E.d.N.*, cela n'annonce rien d'autre que son propre

[30] Voir « Histoire de dix ans ».

[31] Comme la critique de l'I.S., cette appréciation critique de 68 est devenue explicite en 1992, dans l'article « Abrégé ». En 1984-85, l'*E.d.N.*, en toute orthodoxie, parlait elle-même de ces conseils de travailleurs qu'elle trouve, en 1992, plutôt inintéressants et complètement dépassés ! Mais il n'y a pas, à proprement parler, « retournement de veste » de sa part, car elle affichait déjà, dès sa formation, un profond scepticisme quant à la valeur du projet révolutionnaire hérité.

désenchantement de l’humanité. Il fallait donc nécessairement que l’on en passe par les ruines. C.Q.F.D.

Que le mouvement social qui émergeait internationalement autour de 1968 ne s’apparentait pas au simple retour du vieux mouvement révolutionnaire prolétarien sur la scène historique, c’était une évidence qui n’échappait guère à la plupart de ses contemporains. Un mouvement révolutionnaire moderne se profilait, dont la principale caractéristique était la tentative de relier critique de la société et critique de la vie quotidienne. Au « transformer le monde » de Marx s’adjoint le « changer la vie » de Rimbaud. Tous les commentateurs du moment pouvaient l’observer : il s’agissait bien d’une « révolution dans la révolution » où l’imagination, le désir, la liberté sauvage et le rêve tenaient lieu de drapeaux. L’apparition ce qu’on appellerait bientôt « les nouveaux mouvements sociaux », axés sur une problématique qui n’excluait pas forcément la critique du mode de production capitaliste mais qui relevait d’une critique plus large des rapports sociaux (de l’écologisme au féminisme, en passant par l’antipsychiatrie, les régionalismes, etc.) témoigne de ce phénomène historique. Et si l’on pouvait constater un retour de la combativité ouvrière, particulièrement dans le développement des grèves sauvages et des occupations d’usines, celui-ci suivait plutôt ce mouvement d’ensemble qu’il ne lui donnait le *la.*

L’intuition de l’*E.d.N.* selon laquelle l’insatisfaction dans la société prenait alors de nouvelles formes[32] n’est donc pas dénuée de tout fondement. Elle oublie cependant de préciser que cette question préoccupait déjà de nombreux contestataires, de certains « gauchistes » à l’I.S. elle-même. Elle semble vouloir faire croire que « ceux qui se trouvaient sur les positions révolutionnaires les plus avancées » (l’I.S. ?, la future *E.d.N.* ?) auraient délaissé le terrain des luttes au profit de « gauchistes » qui auraient marqué de leur archaïsme, de leur ouvriérisme, les mouvements naissants, condamnés ainsi à reproduire les vieilles « erreurs » du mouvement ouvrier (entendre sans doute cette foi irrationnelle en la possibilité d’un monde meilleur). Outre le fait absurde que délaisser le terrain des luttes peut se conjuguer avec une position révolutionnaire avancée, il faut noter aussi que les différentes formes de gauchisme ou d’ouvriérisme ne concernaient effectivement que les *retardataires* qui ne tiraient aucune leçon des « événements » de mai-juin 1968, retardataires que les pouvoirs en place s’empressaient de présenter comme de dangereux « révolutionnaires avancés ». Aurait-il fallu concurrencer Sartre sur un autre tonneau ? En vérité, les médias de cette époque n’ont jamais tant parlé de l’agitation révolutionnaire, en la drapant d’habits gauchistes, que parce qu’elle prenait justement une autre forme. Dire que l’ouvriérisme, le gauchisme constituaient les limites du mouvement révolutionnaire, c’est prendre un peu trop au pied de la lettre le discours médiatique d’alors. Il ne faut plutôt reconnaître de mouvement révolutionnaire, à partir de 1968, que dans cette rupture avec l’ouvriérisme, non pas comprise comme un abandon d’intérêt pour les luttes ouvrières, mais comme un refus de placer celles-ci dans un rôle central. Les « révolutionnaires les plus avancés » ne pouvaient qu’avoir tiré des leçons de l’échec flagrant de la grève générale de 1968, qui leur avait montré l’incapacité de la classe ouvrière à briser seule ses propres chaînes et, par conséquent, à pouvoir remplir une quelconque mission historique. Les étudiants, malgré tout, s’étaient montrés bien plus offensifs dans la contestation de la société, et pas seulement en France. De plus, Mai 68 avait montré clairement que la critique révolutionnaire des rapports sociaux ne se limitait pas à la critique de l’économie politique, mais s’étendait aussi à celle de la culture, de l’art, des idéologies, des valeurs, etc. Ainsi, le véritable problème pour le mouvement révolutionnaire naissant résidait moins dans celui de l’ouvriérisme que dans l’apparition d’un nouveau dogmatisme fondé sur les idées du désir, du rêve, de l’imagination, de la liberté, de la vie… Et c’est bel et bien le piège dans lequel n’a pas manqué de tomber le nouveau mouvement révolutionnaire, danger qui se situait effectivement dans un processus d’idéologisation, où les valeurs défendues par celui-ci se figent en vérités absolues. La « récupération » des idées soixante-huitardes, principalement libertaires et hédonistes, ne vient pas d’ailleurs. On n’a pas fini de gloser sur cet aspect de la question. Un livre récent mais déjà oublié, d’un citoyenniste « éclairé », *Mai 68, l’héritage impossible* de Jean-Pierre Le Goff, s’attachait à montrer que le retournement progressif des idéaux et valeurs critiques de 68 en un nouveau conformisme soutenant le « néo-libéralisme » aurait été un chemin logique et que cela prouvait que « cet échec inévitable est celui-là même de l’idée révolutionnaire en sa prétention à faire table rase et à construire un homme et un monde totalement nouveaux ». On voit bien ici où l’idée de « récupération » peut mener quand on tend à identifier confusément ce que voulaient les acteurs sociaux sur le moment et ce qu’ils ont réellement obtenu. Il est vrai que pour Le Goff, partisan d’un « État qui incarne et maintienne l’unité du vivre-ensemble », d’une « société [qui] ne saurait se passer de hiérarchie et d’élites », il importe d’en finir coûte que coûte avec « le syndrome de la table rase » et la revendication utopique du « vivre autrement ». Malgré des objectifs

[32] « Pour prendre seulement un exemple, la perspective de “l’univers entier mis à sac pour les conseils de travailleurs” (*I.S.* n° 12) n’était plus vraiment de nature à susciter l’enthousiasme, si elle l’avait jamais été, alors que d’autres, sur ce point plus lucides, dénonçaient déjà la mise à sac effectivement en cours de l’univers par les maîtres de l’industrie ». « Abrégé » (*E.d.N.* n° 15).

différents, on remarquera que, sur ce point, le raisonnement « encyclopédiste » peut rejoindre le citoyennisme.

La question primordiale pour le mouvement révolutionnaire aux lendemains de 1968 n'était donc pas l'évacuation pure et simple de la question ouvrière, du marxisme, des vieilles théories prolétariennes de la révolution, encore moins d'une Raison jugée trop oppressante et faisant le jeu de tous les pouvoirs, ni même de la conception de progrès historique, mais bel et bien l'articulation entre anciennes et nouvelles luttes dans un mouvement plus général, et cette question, n'en déplaise à l'*E.d.N.*, était bel et bien posée dans les débats de 1968 et des années qui suivirent. Qu'elle ne fut pas résolue, et l'histoire des luttes des années 70 le prouve, voilà un point sur lequel l'*E.d.N.*, si férue de donner des leçons historiques, aurait pu se pencher. Certes, cette résolution ne pouvait être ni les « conseils autonomes de travailleurs », ni le « pouvoir étudiant », ni la « révolution culturelle », mais on ne voit pas non plus comment la seule présence de « révolutionnaires avancés » sur « le terrain des luttes particulières » aurait rendu possible à elle seule une telle résolution, encore moins pourquoi celle-ci aurait dû se traduire en *un front commun de défense des « bonnes vieilles valeurs » !* Il faut dire que l'I.S., en 1972, avait cru trouver la solution en proclamant le mot d'ordre, au fond très abstrait, de « l'exigence de la vie ». L'*E.d.N.*, en 1984, n'en a guère dit plus et a même été en deçà de ce qui était alors sous-entendu dans ce slogan. Finalement, l'échec de 68 reste, pour la conscience situationniste et ceux qui s'en réclament les héritiers, très mystérieux.

Autrement plus judicieux et instructif aurait été de concentrer la réflexion critique sur les réelles faiblesses du mouvement révolutionnaire naissant dont la principale, et non la moindre, pouvait se trouver dans *cette impasse politique* menant à des expériences toujours plus singulières qui caractérisa la grande partie « des nouveaux mouvements sociaux ». On aurait vu ainsi que les causes de la « récupération » ne venaient pas tant de la volonté de changer *totalement et radicalement* le monde et la vie, que de l'incapacité à traduire cette volonté *pratiquement* en une nouvelle politique révolutionnaire. Le mouvement de Mai 68, qui se déclencha à partir de la révolte étudiante (mais dont les causes profondes doivent être cherchées au-delà, dans la contestation éparse de la « société de consommation ») et qui réussit à ébranler temporairement le pouvoir politique en place, en paralysant l'activité sociale « ordinaire » par le biais d'une importante grève générale, était en effet apparu comme un véritable coup de tonnerre, mais disparut tout aussi vite que l'éclair. Jamais l'État ne s'était disloqué aussi rapidement, et jamais ne se reconstitua-t-il, face à une contestation généralisée, avec autant de facilité. Ce qui s'ensuivit n'eut plus guère l'allure que de quelques escarmouches contre l'immensité titanique du plus froid des monstres froids. Si la spontanéité, l'effet de surprise, la remise en question généralisée de tout avaient pu constituer la force du mouvement de 68, tout cela cependant devint vite un inconvénient majeur dans le jeu de la révolution, ne serait-ce que dans l'affrontement avec un pouvoir organisé qui, une fois reconnu le danger, trouvait un adversaire, certes fortement agité, mais nullement menaçant. Les manifestations pourraient continuer de passer devant l'Assemblée nationale sans s'arrêter et les révolutionnaires s'épuiser dans leurs diatribes à Charléty, en Sorbonne, à Billancourt et ailleurs ; tant qu'un contre-pouvoir ne s'instaurait pas et revendiquait la disparition du pouvoir en place, ce dernier pouvait couler des jours tranquilles et effectuer sans problème majeur les opérations de retour à l'ordre[33]. C'est seulement en ce sens qu'on peut affirmer que le mouvement de 68 était utopique, c'est-à-dire qu'il exprimait le désir radical d'une autre société, mais il ne faisait que l'exprimer. Non pas que ce désir était proprement irréalisable ou nécessairement voué à se satisfaire d'un renoncement à la « prétention » révolutionnaire et d'une adhésion au conformisme actuel. C'est proprement la croyance en une révolution spontanée, sans projet, qui ferait s'évaporer l'ordre ancien par le seul fait qu'elle le désire, qui a conduit ce qu'il y avait de plus vivant et de plus neuf en 68 à son intégration comme « révolution des mœurs[34].», qui a conduit à

[33] Cet aspect problématique du mouvement de 68 avait déjà été saisi par d'autres que nous, dès 68 même. Voir, par exemple, cette réflexion de Castoriadis dans son article « La révolution anticipée », dans l'ouvrage *Mai 68 : la brèche* : « Les étudiants révolutionnaires sentent une antinomie entre l'action et la réflexion ; entre la spontanéité et l'organisation ; entre la vérité de l'acte et la cohérence du discours ; entre l'imagination et le projet. C'est la perspective de cette antinomie qui motive, consciemment ou non, leur hésitation.

« Elle est nourrie par toute l'expérience précédente. Comme d'autres perdent des décennies, ils ont vu dans quelques mois ou semaines la réflexion devenir dogme stérile et stérilisant ; l'organisation devenir bureaucratie ou routine inanimée ; le discours se transformer en moulin en paroles mystifiées et mystificatrices ; le projet dégénérer en programme rigide et stéréotypé. Ces carcans, ils les ont fait éclater par leurs actes, leur audace, leur refus des thèses et des plates-formes, leur collectivisation spontanée.

[34] Malgré son échec politique, Mai 68 aurait trouvé sa victoire dans le profond bouleversement des mœurs et des mentalités : éclatement de la famille, reconnaissance des droits des femmes, de l'homosexualité, de l'amour libre, etc. Mais il s'agit plutôt d'une illustration de sa défaite, non dans le fait qu'un ancien ordre moral s'est effondré, que beaucoup aujourd'hui semblent regretter, mais dans la mesure où cette modification a renforcé le processus de privatisation de l'homme moderne et éloigné celui-ci des préoccupations de la vie publique. Cette « révolution des mœurs » s'accomplissait de toute façon dès avant 1968 par l'instauration d'une société de consommateurs. La liberté des mœurs, réclamée en 1968, ne correspondait en aucun cas avec les exigences du conformisme contemporain qui réclame cette liberté individuelle pour étendre le champ de la consommation.

l'épuisement et à la décomposition de sa dimension contestatrice pour aboutir aujourd'hui à une certaine idéologie « associative » et à la *réaction citoyenniste* qui parle de « renouveler la politique démocratique » en nous ressortant le vieux programme du républicanisme bourgeois. Comme le montrèrent de nombreux groupes révolutionnaires dans les années 60 et 70, la critique de la politique devait sans nul doute être effectuée ; il fallait rompre avec l'aliénation politique sous ses aspects les plus divers : de l'État aux organisations bureaucratiques, en passant par le militantisme, la manipulation idéologique, la volonté de domination, etc. Mais, de même que la critique de l'économie politique sait que le capitalisme est une force matérielle réelle qui ne s'évanouira pas par une simple négation idéaliste de l'économie[35], la critique de la politique ne doit pas s'identifier à une évacuation pure et simple des questions politiques que pose tout projet révolutionnaire. Sans entrer dans le détail de ce problème, retenons simplement pour le moment que le refus en 1968 d'affronter ce genre de questions déterminantes pour la transformation de la société, ôta tout moyen au mouvement *pour la réalisation de ses désirs.*

En effet, si l'apparition des « nouveaux mouvements sociaux » dans les années 70 pouvait laisser penser qu'ils allaient supplanter à l'avenir, dans son rôle de force révolutionnaire centrale, le vieux mouvement ouvrier en déclin, mis à part quelques groupuscules gauchistes, tous ceux qui avaient pris la mesure des questions nouvelles concernant le « vivre autrement » crurent avoir dépassé les anciennes questions et s'engagèrent dans la voie des « révolutions moléculaires » où tous les aspects de la vie devenaient « politiques ». Ce qui revenait finalement à dire que la politique n'existait pas et n'était qu'une aliénation idéologique. Il semblait inutile, dans cette mesure, de constituer un mouvement d'ensemble ; il suffisait, pour avoir le sentiment de lutter révolutionnairement contre la société moderne, d'accomplir des gestes « radicaux » et d'adopter des attitudes non moins « radicales » dans chaque aspect particulier de la vie quotidienne[36]. Il ne s'agissait plus de viser « le centre du monde existant », mais de harceler, *comme dans une guérilla,* le système de domination et d'exploitation dans ses divers points « périphériques ». D'autres, encore plus « radicaux », prônaient le retour à la terre et la fuite en Orient, « hors du monde ». La spontanéité révolutionnaire aurait bien fait le reste. On a vu, au contraire, la confusion gagner la multitude de ces « nouveaux mouvements sociaux » qui évoluèrent rapidement vers le réformisme social démocrate, quand ce n'était pas le « néo-libéralisme » – mais on ne voit plus guère, par ailleurs, ce qui différencie aujourd'hui ces deux courants – tandis que les communautés « libres » du Larzac et d'ailleurs se disloquèrent ou se transformèrent en *petites entreprises néo-rurales,* orientées vers la culture « bio ».

Le mouvement révolutionnaire issu de 1968, dont il faudrait faire l'histoire détaillée, ne s'est donc pas décomposé mystérieusement par l'effet conjugué d'on ne sait quelle perte d'intelligence et d'on ne sait quel affaiblissement du désir. Ses « erreurs » ne sont ni « l'abstention », ni « l'identification abstraite au prolétariat », ni une « attente irréaliste dans les luttes ouvrières[37] ». Tout au plus, ce ne sont là que les « erreurs » propres à un certain gauchisme auquel pourraient se rattacher plusieurs « pro-situs ». Au contraire, l'approfondissement considérable de la question révolutionnaire par les « nouveaux mouvements sociaux », autour de la critique généralisée de la vie quotidienne, *apport qui ne saurait être remis en question,* s'est effectué le plus souvent *en dehors des luttes ouvrières,* non seulement parce que le mouvement ouvrier tenait pour suspectes ces revendications d'une « vie autre », libérée du travail, mais aussi parce que « le courant radical des partisans d'une critique sociale moderne » avait rompu délibérément avec le mouvement ouvrier tel qu'il était alors représenté[38]. Mais cette séparation fut fatale dans la mesure où le « mouvement moderne de la révolution » ne put jamais s'articuler par rapport au problème central de la société : le capital et sa reproduction. Il ne s'agissait certes pas pour ce mouvement de se subordonner au mouvement ouvrier, de *s'y établir* pour obtenir la révélation de la vérité révolutionnaire, mais néanmoins de trouver une

[35] Nous n'énumérons pas les multiples théories abracadabrantes qui prétendent qu'il suffit de nier la dimension économique pour abolir la domination de l'économie marchande. Le plus délirant dans le genre fut sans doute le pro-situ Voyer.

[36] Nous noterons combien le citoyennisme actuel hérite de cette façon d'envisager les luttes. C'est avant tout, en effet, sur la responsabilité personnelle de chaque citoyen, sur son attitude dans sa vie privée, que l'on parie dans ce genre d'idéologie ; l'action d'ensemble, l'organisation collective, etc, ressortent en toute logique à des organisations séparées, qui reprennent le même fonctionnement bureaucratique de la division des tâches, du maintien de la hiérarchie, etc.

[37] « Histoire de dix ans ».

[38] Nous n'entendons pas ici que les révolutionnaires de cette époque ne se préoccupèrent pas d'étendre leur influence dans le milieu ouvrier. Pour ne prendre que l'exemple de l'I.S., il y eut un intérêt évident pour les formes « sauvages » de la contestation ouvrière d'alors et Vaneigem alla jusqu'à suggérer un « coup de Strasbourg des usines ». Il faut cependant écarter l'interprétation d'une I.S. portée vers l'ouvriérisme. « Ce ne sont pas tant les situationnistes qui sont conseillistes, ce sont les conseils qui auront à être situationnistes », écrivait alors Debord, rappelant ainsi que la révolution n'était pas à rechercher dans la répétition pure et simple des conseils ouvriers, mais plutôt dans un élargissement et un approfondissement de ce type d'organisation. Il y avait donc rupture avec le mouvement ouvrier dans la mesure où celui-ci, sous la forme organisationnelle de partis et de syndicats, s'était intégré à la société capitaliste moderne, mais aussi dans la mesure où le modèle historique du conseil ouvrier pouvait se révéler insuffisant ; il n'y avait cependant pas rupture avec l'idée que le mouvement ouvrier puisse redevenir révolutionnaire dans son ensemble, mais ceci n'entendait pas, bien entendu, son retour sous sa forme traditionnelle (syndicaliste-révolutionnaire, conseilliste, ou autre), ni qu'il devrait être l'unique solution révolutionnaire.

liaison avec lui, autour d'une critique centrale de la totalité sociale qui prenne en compte le monde du travail et de la production. Le mouvement issu de 1968, morcelé en de multiples luttes « partielles » ou « particulières », n'aura jamais constitué de « *totalité vivante*[39] » et c'est une mystification de prétendre le contraire, mystification ayant pour but de camoufler les impasses dans lesquelles le « parcellaire » avait conduit tant d'individus et de groupes, des féministes aux écologistes en passant par les autonomistes, les partisans d'une révolution essentiellement culturelle, ceux de la révolution sexuelle[40], etc.

Ainsi, pour l'*E.d.N.*, « sauver le possible […] contenu » dans Mai 68 se résume à ne tirer aucune véritable leçon historique et à présenter les faiblesses du nouveau mouvement révolutionnaire comme ses principaux acquis ; et pour cause, *elle est le produit de ces faiblesses.* Comme les gauchistes soixante-huitards qu'elle prétend dénoncer – mais tous les gauchistes se lancent mutuellement la pierre –, elle pleurniche sur « la disparition de l'ancien mouvement ouvrier, écrasé ou intégré ». Elle regrette que « les partisans d'un programme de subversion totale » n'aient pas rejoint les quelques luttes ouvrières où apparaissaient un courant autonome, sans se rendre compte qu'elle répète ici cette « identification abstraite au prolétariat ». Et comme ce genre de révolution ne lui a pas été servie comme sur un plateau, elle se réfugie dans les *mythes politiques* de rechange : la transformation de la société par le retour idéaliste à la nature ou l'attente millénariste du grand chambardement. Elle ne perçoit rien du *caractère moderne* de 68, ni de ses suites, car son rapport à l'histoire des révolutions proches ou lointaines se réduit à celui de la *contemplation résignée.* Elle ne peut donc rien en saisir pour les révolutions à venir et pour les tâches pratiques qu'elles auraient à accomplir. Elle n'est donc pas apparue en 1984-1985 pour trouver un « nouveau départ de la révolution » mais pour fustiger ceux qui voudraient « *refaire 68* », c'est-à-dire ceux qui ne manqueraient pas de mettre au rancart les prétendus héritiers de 68 qui se voulaient, en plus, *propriétaires* de la critique sociale.

***

On peut en convenir : l'*E.d.N.* est apparue dans un contexte historique peu favorable à la critique révolutionnaire. De la décomposition du mouvement des « années 68 » à l'absence de tout mouvement de contestation sociale équivalent, tout concourait, dès les années 1980, à l'entretien d'un scepticisme profond quant aux chances d'un quelconque retour d'une révolution. Aussi les multiples remarques de l'*E.d.N.* sur l'apathie de ses contemporains, sur leur désintérêt extrême pour la critique sociale (« l'idée d'une émancipation ne signifie plus rien pour l'immense majorité[41] »), semblent parfaitement justifiées, d'autant plus qu'elles accompagnent une dénonciation de l'ordre – ou du désordre – actuel des choses comme étant proprement inhumain. Cependant, le discours de l'*E.d.N.* sur son temps ne dépasse guère, en ce sens, les divers discours, devenus aujourd'hui familiers, qui glosent de façon désolée sur « la condition post-moderne », sur la perte généralisée du sens dans l'histoire, sur l'impossibilité radicale d'une transformation révolutionnaire de la société. Ainsi, la participation critique de l'*E.d.N.* à son temps n'est-elle qu'apparente, car la pierre angulaire de toute sa construction soi-disant théorique, qui consiste à justifier, dans un premier temps, le prudent report, puis l'abandon pur et simple d'une perspective révolutionnaire par le fait qu'un « tournant historique » l'aurait rendue inconcevable, se trouve être également celle de cette croyance désormais fort répandue « qu'on en a fini avec cette inquiétante conception, qui avait dominé durant plus de deux cent ans, selon laquelle une société pouvait être critiquable et transformable, réformée ou révolutionnée[42] ». Sans doute, l'*E.d.N.* ne se réfugie pas dans l'apologie du monde existant et ne se place pas dans la pure contemplation de « l'effondrement » qu'elle évoque sans cesse. Cependant, elle escamote l'idée même de révolution en lui substituant des solutions pratiques à la petite semaine qui ne se démarquent guère des conceptions éclectiques du post-modernisme. Elle ne veut *s'en tenir qu'à ce qui est* – son insistance à faire preuve de réalisme qui ressemble plutôt à un programmatisme – *et au possible,* s'adressant uniquement aux individus, renvoyant toujours chacun à sa responsabilité personnelle, elle ne cherche qu'à empêcher que quelques vieilles réalités ne s'évanouissent dans la fuite éperdue du temps, au besoin faire resurgir une « richesse humaine » repêchée dans les sociétés du passé. Rien n'exprime mieux ce rapport étroit avec la misère de la pensée dominante de notre temps que les propos récents de René Riesel, devenu le dernier relais de la pseudo-critique encyclopédiste. « Je sais ce que je dois à Debord, nous explique-t-il fièrement, mais, plutôt que de le relire cent fois, je préfère observer le monde tel qu'il est aujourd'hui[43]. » Il lui aurait peut-être suffi de ne le lire qu'une fois, mais autrement, pour « observer le monde tel qu'il est » d'un point de vue moins stérile que celui qui ne voit d'autre perspective pour la société présente – mais

[39] « Histoire de dix ans ».
[40] Nous parlons ici des impasses d'ordre politique, et non d'une façon absolue. Réévaluer ces différentes revendications « parcellaires » n'est pas prôner un retour à l'ordre moral ; nous le savons, de toute façon, dans l'ordre actuel des choses, celles-ci demeurent insatisfaites et détournées de leur objectif premier de changer la vie réellement.
[41] J. Semprun, *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes.*
[42] G. Debord, *Commentaires sur la société du spectacle.*
[43] Interview de R. Riesel, *Libération du 3-4 février 2001.*

sans trop y croire – qu'un « processus historique de l'humanisation » se réduisant « au réapprentissage et au réinvestissement d'un certain nombre de savoir-faire perdus » ; outre des relents de l'utopie moralisante hippie, amputée néanmoins de sa dimension communautaire, il faut sans doute entendre qu'élever des moutons, par exemple, devrait se révéler une solution enthousiasmante pour les pauvres « barbares » urbains, pris dans « leur nihilisme » et leur « absence de perspectives ». Voilà le genre de programme qui devrait s'offrir comme « nouveau pari de la révolution » ! Pas plus que dans une critique heideggerienne, dans les écoles néo-bouddhiques ou dans les leçons de sociologie bourdieusiennes du *Monde diplomatique*, ce n'est pas dans les vagues plaintes humanistes et anti-industrielles de l'*E.d.N.* que « la volonté de transformer la société existante » pourra trouver un éventuel « point d'appui », ne serait-ce que théorique. Au mieux, trouvera-t-elle seulement un Kaczinsky à la geste désespérée[44].

Tout ceci indique assez clairement que l'*E.d.N.* est une des expressions « post-modernes » de la décomposition culturelle qui caractérise notre société depuis, au moins, le milieu du XXe siècle. C'était justement un des mérites de l'I.S., « dès ses origines », d'avoir cerné ce problème : « L'aboutissement présent de la crise de la culture moderne est la décomposition idéologique. Rien de nouveau ne peut plus se bâtir sur ces ruines, et le simple exercice de l'esprit critique devient impossible, tout jugement se heurtant aux autres, et chacun se référant à des débris de systèmes d'ensemble désaffectés, ou à des impératifs sentimentaux personnels[45]. » C'est à partir de ce contexte qu'elle avait pu définir sa tâche de « réinventer la révolution » comme étant d'abord *une lutte contre la confusion idéologique régnante.* La situation, à ce propos, n'a guère changé dans le fond, si bien que l'on pourrait reprendre mot pour mot ce que l'I.S. énonçait en ces termes il y a quarante ans : « S'il y a quelque chose de dérisoire à parler de révolution, c'est évidemment parce que le mouvement révolutionnaire organisé a disparu depuis longtemps des pays modernes, où sont précisément concentrées les possibilités d'une transformation décisive de la société. Mais *tout le reste* est bien plus dérisoire encore, puisqu'il s'agit de l'existant, et des diverses formes de son acception. Le terme "révolutionnaire" est désamorcé jusqu'à désigner, comme publicité, les moindres changements dans le détail de la production sans cesse modifiée des marchandises, parce que nulle part ne sont plus exprimées les possibilités d'un changement central désirable. Le projet révolutionnaire, de nos jours comparaît en accusé devant l'histoire ; on lui reproche d'avoir échoué, d'avoir apporté une aliénation nouvelle. Ceci revient à constater que la société dominante a su se défendre, à tous les niveaux de la réalité, beaucoup mieux que dans la prévision des révolutionnaires. Non qu'elle est devenue plus acceptable. La révolution est à réinventer, voilà tout[46]. »

Le « tournant historique » évoqué par l'*E.d.N.* n'est donc pas nouveau, preuve en est l'histoire de l'I.S., mais aussi d'autres acteurs, il n'interdit aucunement de saisir l'enjeu réel de l'époque, celle de la crise de la modernité, comme étant bien celui de la « nécessité secrète de la révolution », son « désamorçage » ou sa « réinvention ». Or, depuis 1945, date-symbole chargée de sens apocalyptique avec des événements comme Hiroshima ou la Shoah, les intellectuels révolutionnaires, saisis de doute, opèrent, selon le mot de Breton, un « renversement de signe[47] ». Le désenchantement de l'après-68 auquel participe l'*E.d.N.* ne fait que rejoindre le courant de ce long processus, où l'on aura pu voir aussi bien le pessimisme critique d'Adorno et de Horkheimer, la théorie de la société close et unidimensionnelle de Marcuse, le révisionnisme d'*Arguments*, les diverses déconstructions du marxisme, etc., en constituer les différentes étapes. La disparition du mouvement d'avant-garde culturelle y participe également. Liés historiquement au mouvement révolutionnaire qui secoua la société capitaliste, quand celui-ci se trouva défait, les tenants de cette avant-garde se virent placés devant l'alternative décevante de la dissolution ou de la parodie répétitive d'une gestuelle du scandale. Ce qu'il faut ainsi apercevoir du déclin de mouvements comme le surréalisme après 1945, nous pouvons aussi le comprendre de ce qu'il est advenu du mouvement situationniste après 1968, principalement grâce à l'exemple même de l'*E.d.N.* Chez elle, qui a refusé d'emblée la notion d'avant-garde, il ne peut plus inéluctablement qu'y avoir résignation dans la compréhension du rôle de l'intellectuel révolutionnaire, car « l'avant-garde » n'y est pas dénoncée pour avoir failli à sa tâche (opérer une liaison avec le mouvement révolutionnaire dans la société) mais *pour s'être donnée une telle tâche.* L'*E.d.N.* ne pouvait donc, dans ces conditions, que rejoindre la confusion idéologique présente, s'emparer des valeurs vides et ruinées du passé pour camoufler son propre

[44] Après avoir retraduit Kaczinsky dans un sens plus « encyclopédiste », l'*E.d.N.* peut présenter désormais celui-ci comme le modèle à suivre, non seulement dans la pratique, mais également dans la « théorie ». On reconnaîtra souvent un discours proche des positions de l'*E.d.N.* à ce trait que la référence à Kaczinsky y devient presque obligatoire.

[45] G. Debord, *Rapport sur la construction des situations.*

[46] « Instructions pour une prise d'armes », *I.S.* n° 6.

[47] « Et pourtant, cette fin du monde, je n'éprouverais pas le moindre embarras à dire qu'aujourd'hui nous n'en voulons plus. (...) Nous avons beau nous interroger sur ce qui peut couver dans les boucles du professeur Einstein ou prospérer derrière la brosse dure de l'étrange camarade Staline, non : ce n'est pas vraiment de ce suprême tableau de chasse qu'il s'agissait. Cette fin du monde n'est pas la nôtre. Tant que son éventualité subsiste nous ne voyons aucun obstacle à marquer à ce sujet un revirement total, à procéder délibérément à un renversement de signes. » A. Breton, *La Lampe dans l'horloge* (1948).

vide ; s'installer dans la nullité en dissimulant le néant culturel existant au moyen d'un vocabulaire approprié, puisé dans une *doxa* situationniste. Elle est l'illustration présente que, pour ce qui est des modes persistantes, une forme diluée du situationnisme se rencontre partout, qui a tous les goûts de l'époque situationniste, et aucune de ses idées, et qui trouve son esthétique dans la répétition. L'*E.d.N.*, à ce stade sénile-passéiste, est ainsi incapable aussi bien d'avoir une position idéologique que d'inventer quoi que ce soit : elle cautionne des charlatanismes toujours plus vulgaires, et en demande d'autres.

De là découlent ses sempiternelles hésitations, ses râles et grognements de chien malade, devant l'apparition du moindre mouvement de masse. C'est qu'elle n'a jamais pu *faire son temps.* En 1986, elle saluait tardivement[48] « une lutte qui se (voulait) explicitement sans dirigeants ni vedettes », mais pour y reconnaître des « vérités anti-politiques » qui semblaient la satisfaire. En 1996, faisant part de ses *Remarques sur la paralysie de décembre 1995*[49], elle considérait que ce qui venait de se produire n'était qu'une immense « mise en scène syndicalo-médiatique de l'affrontement », un « Mai virtuel », un « simulacre », pour en conclure, faisant un trait sur la possibilité d'une pratique collective des luttes, « qu'on sait pourtant que dans un monde si désastreusement unifié, on ne peut se sauver tout seul. […] Mais par où commencer ? Disons qu'il faut *commencer* de se sauver tout seul […] ». Disons plutôt que c'est ainsi que tout finit. Enfin, son récent *investissement* dans la lutte contre les O.G.M. ne l'a pas pour autant ramenée dans la sphère de la *praxis* historique. Encore une fois, elle est arrivée après coup sur le terrain de la contestation (après l'action menée à Nérac par R. Riesel et des membres de la Confédération paysanne qui fut suivie de toute une série d'actes « sauvages ») quand une orchestration médiatique a commencé à se faire sentir, et toujours prudemment, à petits pas, avec une ironie voltairienne se raillant de l'incapacité des masses à constituer un front de jardiniers contre la diablerie génétique. En effet, lorsqu'elle a rédigé un premier ouvrage sur la question, elle n'a pas remarqué que toute cette agitation anti-O.G.M. pouvait aboutir à autre chose qu'une simple protestation anti-moderniste. Et, dans la suite, malgré le ralliement d'un Riesel à son cénacle, elle fait toujours triste figure quand il s'agit de trouver *un sens à l'histoire.* Elle reste *à côté* pour vendre quelques livres, sait-on jamais…

Ainsi, dans son désintérêt croissant pour les diverses luttes sociales, l'*E.d.N.* finit-elle par rejoindre ce qu'elle méprisait au départ : elle ne se réfugie peut-être pas « sous la tente de la totalité », mais elle campe tout de même dans ses opinions. Ce qu'elle critique dans la contestation qui surgit en son temps, c'est qu'elle ne s'oriente pas dans la direction qu'elle a toujours indiquée : la critique du progrès. Et comme cette incantation (la critique du progrès, la critique du progrès, la critique du progrès…) lui fait office de « conscience critique », elle ne peut reconnaître aucune vérité dans une histoire qui semble bel et bien poser des questions autrement. Pour l'*E.d.N.*, hormis le retour au jardin, avec sans doute, derrière le potager, un bel abri anti-nucléaire, agrémenté d'une bibliothèque comportant les œuvres complètes de Joseph de Maistre, il n'y a de valable que le terrorisme nihiliste d'un Kaczinsky ou les actes forcément isolés qui reprennent « les accents de la subversion anti-industrielle de cette *révolution inconnue* qui, depuis les Luddistes et les Canuts, court tel un fil secret à travers l'histoire des luttes sociales ». Il est vrai qu'il en est d'autres qui préfèrent attendre le retour du Messie, et pourquoi pas également Th. Münzer, Spartacus ou l'homme de Neandertal ? Et pourtant… les révolutionnaires de demain continueront obstinément à tirer leur poésie du futur.

Il faut s'en remettre à l'incontournable conclusion : l'*E.d.N.* accompagne son temps comme un *situationnisme achevé*, les restes formolisés de ce qui se voulut la critique la plus radicale et la plus subversive de la fin du XXe siècle. À trop vouloir conserver, défendre, sauver, l'*E.d.N.* trahit dans son langage ce qu'elle a toujours voulu soigneusement cacher : son aversion pour le mouvement historique qui dissout l'ordre existant, à savoir la révolution sociale. Elle traduit aussi, par ce biais, les intérêts profondément contradictoires de l'élite intellectuelle contemporaine, partagée entre son désir d'être reconnue par la société et son incapacité réelle à comprendre la société. Ainsi, il est au moins une vérité dont elle peut s'enorgueillir d'avoir trouvé la juste formulation : nous vivons bien *après un effondrement*, mais c'est du sien qu'il s'agit et, au-delà, de toute une conception, devenue rétrograde, de la critique sociale. L'*E.d.N.* ne gagnera pas de lauriers ; elle aura tout au plus une place dans le décor actuel de la décomposition idéologique : les éloges de Finkielkraut, de *Charlie-Hebdo*, du *Figaro* ou du *Monde diplomatique*, qu'importe ! Il lui faudra s'en contenter.

Mais, pour ceux qui n'entendent pas retourner la terre ou se payer de la liberté dans un petit travail indépendant, pour ceux qui se préoccupent encore de la question sociale et qui pensent et veulent « le changement le plus libérateur de la société et de la vie

[48] Par un tract du 10 décembre 1986, c'est-à-dire quelques jours après la fin du mouvement lycéen et étudiant d'alors.

[49] Ouvrage remarqué alors par la critique littéraire de *Charlie-hebdo* qui voyait en *l'E.d.N.* « le seul éditeur dont tous les titres, sans exceptions, sont recommandables ».

où nous nous trouvons enfermés », il faudra *rompre avec un tel milieu et aller plus avant.*

« Tu dis que l'époque est de plus en plus morte. Mais : oui et non. Il nous semble, à beaucoup de signes, que des forces vivantes commencent à se chercher, à surgir derrière les décors officiels (gauche ou droite, cour ou jardin) du lamentable théâtre de l'époque. C'est encore à jouer. »

(Debord, *Correspondance*, lettre à Chtcheglov, avril 1963)

Diabolus ex machina

« Les victoires de la technique semblent être obtenues au prix de la déchéance totale. À mesure que l'humanité se rend maître de la nature, l'homme semble devenir esclave de ses semblables et de sa propre infamie. On dirait même que la pure lumière de la science a besoin, pour resplendir, des ténèbres de l'ignorance et que toutes nos inventions et tous nos progrès n'ont qu'un seul but : doter de vie et d'intelligence les forces matérielles et ravaler la vie humaine à une force matérielle. Ce contraste de l'industrie et de la science modernes d'une part, de la misère et de la dissolution modernes d'autre part – cet antagonisme entre les forces productives et les rapports sociaux de notre époque, c'est un fait d'une évidence écrasante que personne n'oserait nier. »

K. Marx

La remise en cause immédiate de la technique est devenue un lieu commun de la critique sociale. Jusque dans les années 80, cette dernière n'avait certes pas délaissé cette question, mais elle la subordonnait à celle, plus générale et plus concrète selon elle, de l'organisation capitaliste de la société dont les problèmes techniques n'étaient qu'un moment. Dorénavant le choc est frontal. Que l'on identifie simplement capitalisme et technique, que l'on s'emploie à faire du premier l'effet de la seconde, ou que, tout simplement, on ne sache saisir le capitalisme que comme « société industrielle », la technique parvient tant bien que mal à s'identifier à la source de tous nos malheurs. Incarnation de la « déraison dans l'histoire », la technique assume à elle seule ce qui, en des temps encore obscurs, était dévolu à des rapports sociaux spécifiques. Il est vrai aussi que lorsque la critique commune n'en passe pas par la technique pour satisfaire sa quête d'un ennemi évident, elle sait trouver dans le libéralisme, la mondialisation, l'Europe, la perversité des gouvernants, ce qui lui manque. Il appartient à l'*E.d.N.* d'accomplir pour la tradition situationniste cette odyssée qui lui fit quitter le sol familier, et par là trivial, de la critique des rapports sociaux capitalistes, de la perpétuation de la domination capitaliste dans les régimes représentatifs et de la bureaucratie, pour s'enticher de ce « nouvel » horizon et nous y convier.

Si l'on doit s'inquiéter de l'obnubilation technophobe des « encyclopédistes », ce n'est certainement pas en ce qu'elle nous frustrerait de la jouissance des quelques ustensiles auxquels nous pouvons avoir accès, ni même parce que leur lucidité remettrait en cause notre vénération pour une technique associée bêtement à l'idée d'un progrès indéfectiblement orienté vers un bien-être augmenté. Nous laissons sans remords le monopole de la question « pour ou contre la technique » aux professeurs de philosophie. Et nous reprochons bien plutôt à l'*E.d.N.* de s'être engouffrée, bille en tête, toutes plumes dehors, dans des spéculations

dont on ne peut politiquement rien tirer, n'étant bonnes qu'à pisser un peu plus loin que la moyenne de la copie de futur bachelier.

Si donc l'on s'en inquiète, c'est d'abord qu'elle rencontre un succès aussi évident que l'impasse politique à laquelle elle conduit, et dans laquelle tout un chacun, pour peu qu'il aime jardiner, se complaira sans risques. Répartition des rôles éventuels : J.-P. Coffe ou Michel le jardinier pour que la salade ne monte pas en graine, l'*E.d.N.* pour le supplément d'âme. Ensuite, cette impasse est précisément le lieu inoffensif qui est réservé actuellement par l'état de choses dominant aux récalcitrants. Enfin, cette critique abstraite de la technique finit là où elle doit finir : dans l'exaspération moralisante oscillant entre la banalité et le répugnant, entre, par exemple, la critique du surimi et celle de la pilule. Citons : « Car c'est chaque fois de manière à nous dispenser de savoir exactement ce que l'on fait, d'en avoir la pleine intelligence ; en nous fournissant le confort de n'avoir pas à être entièrement conscients de nos actes et d'en éprouver les déterminations contraires : de n'avoir pas, en quelque sorte, à être là en personne. C'est toujours une infantilisation, que ce soit par le voyage instantané en avion ou le paiement avec une carte de crédit, le récepteur d'image à domicile ou la lecture assistée par ordinateur ; par la contraception hormonale ou l'accouchement de confort sous péridurale[50]. » Ce serait une injure faite à la subtilité manifeste des « encyclopédistes » que d'évoquer le sempiternel éclairage à la bougie, mais, par contre, nous serions curieux de les entendre se prononcer par exemple sur le forceps. Dans sa capacité à rendre la femme présente à elle-même et tout à fait consciente de ses actes, ce dernier offre sans doute à leurs yeux cet avantage de contrebalancer de façon acceptable le « confort » procuré par la péridurale à des femmes aliénées qui ne supportent plus d'accoucher dans d'atroces et bibliques souffrances…

Si ce n'est le tourmenté Finkielkraut, il n'y a que les caboches ouvertes à tous les vents médiatiques pour fournir de pareilles collisions : cartes de crédits, pilule, voyage en avion, péridurale. Sur la table d'opération de l'*E.d.N.*, on ne marie pas simplement carpe et lapin, on célèbre les noces de papier des vieux situs mal lunés et des nouveaux prêtres de la régénération morale de l'humanité. Les anciens porte-flingues de la vérité debordienne de l'histoire trempent leurs plumes dans les eaux usées de la Vie qui ne ment pas ; ils plastronnent encore sur la scène du situationnisme déclinant, tout simplement parce qu'ayant eu deux ou trois idées saugrenues – qu'en des temps plus politisés personne n'aurait songé à leur disputer –, ils ont su les pousser à leurs plus absurdes conséquences sans en démordre une seconde. Parmi ces trouvailles excentriques, plusieurs concernent la technique. C'est d'elles dont il va être question maintenant.

[50] Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces. L'amour de la liberté et de la responsabilité des « encyclopédistes » ressemble fort à ce que désignait Nietzsche dans le Crépuscule des idoles comme « le plus suspect des tours de passe-passe des théologiens, aux fins de rendre l'humanité "responsable" au sens où ils l'entendent, c'est-à-dire de la rendre plus dépendante des théologiens… […] Chaque fois que l'on cherche à "établir les responsabilités" c'est habituellement l'instinct de vouloir punir et juger qui est à l'œuvre. »

***

L'*E.d.N.* croit avoir décelé dans la technique le centre même du monde existant, et elle le déclare mauvais. Mais, en 1984, comme aujourd'hui, peu semblent réellement s'indigner d'une telle découverte, moins encore en être stupéfaits. Elle n'inquiète définitivement pas la société dominante qui ne se sent guère mise à nue par ces vieux garçons. En faisant ainsi l'hypothèse de la centralité sans partage de la technique, elle marquait seulement une avance de quelques années sur ce qui devint le *leitmotiv* des lamentos dépressifs du consommateur qui croit être à ce qu'il fait et se découvre malmené dans son activité principale. L'*E.d.N.* ne se distingue pas du discours alternativement anti et pro-technique par le fait qu'elle estime être entrée la première de son milieu dans cette voie sans issue, mais surtout par le raffinement qu'elle met à décorer son impasse.

Auparavant déterminée par l'emploi qu'en avait l'humanité selon des formes qui, en dernière instance, dépendaient des rapports sociaux en cours, la technique se serait aujourd'hui inféodée la réalité sociale tout entière, classes dominantes comprises. Entre les deux, le temps est sorti de ses gonds et, dans cet interrègne, la technique s'est vue alors dotée des pleins pouvoirs, ce qui en a modifié tous les traits. L'*E.d.N.* se propose de nous affranchir de la teneur ce « tournant historique » :

« Le tournant historique devant lequel nous nous trouvons peut être défini en disant qu'aujourd'hui non seulement "tout développement d'une nouvelle force productive est en même temps une arme contre les ouvriers" (Marx), mais il est avant tout, et presque uniquement une machine de guerre contre le projet révolutionnaire du prolétariat : ce n'est plus seulement que la sélection parmi toutes les inventions techniques applicables est faite en fonction des nécessités du pouvoir de classe, ni que leur organisation d'ensemble, la forme donnée à ces techniques, sont déterminées par l'impératif du secret bureaucratique, pour perpétuer le monopole de leur emploi, mais que les fameuses "forces productives" sont maintenant mobilisées par les classes propriétaires et leurs États pour rendre irréversible l'expropriation de la vie et ravager le monde jusqu'à en faire quelque chose que plus personne ne puisse plus songer à leur disputer[51]. »

[51] « Discours préliminaire ».

La technique aurait donc pour *programme*[52] de rendre le monde indétournable. N'importe qui conviendra que l'ambition de toute domination soit de se perpétuer indéfiniment, ceci passant banalement par la prévention de tout risque de détournement. Mais le génie encyclopédiste ne s'abaisse pas à s'en tenir là. La petite touche d'excentricité vient de ce que la technique, à qui la domination actuelle délègue l'intégralité de l'exécutif, est programmée pour rendre le monde à ce point invivable qu'il en deviendrait indétournable. Aujourd'hui la technique se retirerait donc non seulement sous les pieds de ceux qui tendaient historiquement à se l'approprier, mais elle serait encore délibérément animée dans son contenu et dans ses formes contre tout projet de renversement de l'état des choses existant. L'actuelle fonction de la technique ne résiderait plus dans l'augmentation de la productivité et la réduction du pouvoir des travailleurs à travers l'incorporation de leur savoir-faire au sein d'un système machine, ni même dans le renforcement bureaucratique du contrôle social, mais dans le *projet de destruction de l'univers*[53]. Cette affirmation audacieuse, loin d'être une simple incontinence littéraire de vieux plumitifs, se trouve confirmée jusque dans l'un des derniers écrits de l'*E.d.N.*, *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée et la dégradation des espèces.* Dans cet ouvrage, où l'exaspération moralisante des « encyclopédistes » est à son comble, on nous décrit, avec force détails, les conséquences de « l'apparition de cette inconnue qu'est l'existence d'un système technique pour lequel la précipitation de la catastrophe, loin d'être un signal d'alarme invitant à prendre des mesures de prudence[54], constitue au contraire l'occasion merveilleuse de réaliser sous la pression des événements son projet de substitution définitive d'un univers entièrement artificiel à l'ancien monde de la nature humanisée », celui où les vaches, au sortir de la grisaille, retrouvent leur petit nom pour se faire égorger en toute amitié.

Empoisonné et enlaidi, le monde doit être matériellement si irrécupérable et si indésirable que la dialectique révolutionnaire en reste objectivement et subjectivement interdite. Comment s'effectua, aux yeux des « encyclopédistes », ce vilain tour ? Au cours du XIXe et du XXe siècles, le développement démesuré des forces productives avait produit des nuisances sans précédent qui mettaient en péril jusqu'aux conditions de reproduction biologique de l'humanité. Mais, en répondant à ces maux par des remèdes de même farine, les mêmes moyens s'offrant comme réponse aux résultats catastrophiques de leur propre développement, la domination est parvenue à enfermer l'humanité entière dans son cercle diabolique. La force de cette manœuvre est d'avoir transformé ce qui pouvait constituer un motif de discrédit indiscutable en arme destinée à se rendre indispensable à ses ennemis mêmes. Finalement, la ronde des maux et des remèdes dans laquelle nous sommes contraints de danser n'est pas le résultat de l'imprévision du capitalisme, mais l'ultime moyen de nous imposer un nouvel ordre définitivement expurgé de toute alternative révolutionnaire. En atteignant par les nuisances les conditions mêmes de la survie, la domination *via* la technique autonome entend se rendre irremplaçable et s'attache à le faire savoir. C'est aux conditions d'avoir nuit à tout et de détenir le monopole des bases matérielles de la survie que la société dominante devient inattaquable : « Et cette société malade doit donc admettre qu'elle ne peut plus survivre qu'ainsi, soumise à la machinerie qui fait battre le cœur d'un monde sans cœur, et en tout point semblable à ces réussites de la médecine moderne grâce auxquelles l'organisme humain n'est plus lui-même qu'une prothèse de ses prothèses[55]. »

Pour que l'histoire puisse enfanter pareil monstre froid, il fallait au moins une conspiration associant les principaux agents de la domination. L'*E.d.N.*, en effet, ne soutient pas seulement la thèse du nihilisme foncier de la technique, mais aussi le caractère délibéré, intentionnel, de cette dynamique destructrice. Selon les « encyclopédistes », le capitalisme, plutôt que de passer la main dans les années 30[56], a préféré lâcher sur le monde, décidément trop récalcitrant, la technique ; il a déchaîné Prométhée. Une conception volontariste et surtout complotiste de l'histoire sous-tend constamment leurs analyses. Toute une batterie de termes (« programme », « projet », etc.) implique qu'une unité stratégique présiderait magiquement à l'affaire. En effet, de la même manière qu'elle déprécie de façon systématique toute opposition qui ne réalise ni ne prétend réaliser l'art et la philosophie en trois jours, l'*E.d.N.* trouve son imagination plus à l'aise quand elle a évacué toute forme d'antagonisme interne à la domination. Le capitalisme est pourtant incompréhensible dans sa dynamique historique si, outre la lutte des classes opposant les travailleurs aux capitalistes et les résistances libertaires à l'État, on ne tient pas compte également de ce qui oppose les différentes formes de capitaux (industriels, bancaires, financiers) d'abord, les capitaux particuliers entre eux ensuite, et les États nationaux entre eux enfin. Ces dernières formes d'antagonismes interdisent toute possibilité d'unité durable entre les différents agents de la domination ; et si des saintes alliances se mettent temporairement en place lorsque des commotions

[52] L'*E.d.N.* connaîtrait même l'algorithme du logiciel…

[53] Rien que cela et pas moins !

[54] Aux vues de la radicalité sans cesse opposée par l'E.d.N. à l'écologisme qui sommeille en elle, il faut comprendre que la mesure de prudence en question n'est autre que la révolution, on comprend dès lors aisément que cette idée ne visite pas le premier bureaucrate venu.

[55] « Histoire de dix ans ».

[56] Ou dans les années 60, à moins que ce ne soit dans les années 80.

populaires apparaissent dangereuses pour leurs intérêts respectifs, dès que le cours des choses redevient paisible, les propriétaires retournent à leurs intérêts particuliers. Cependant, la dimension épique de sa farce paranoïaque ne suffisant plus, l'*E.d.N.* devait aller plus loin encore en prêtant à cette camarilla improbable la psychologie immature d'un enfant qui préfère s'immoler avec ses jouets plutôt que de les partager avec son frère cadet, « […] pour que continue l'histoire économique des choses, les classes propriétaires se condamnent de bon cœur avec les prolétaires [au] néant historique[57].». Sans cette licence poétique, pas une page de l'« encyclopédie » n'aurait vu le jour.

La technique est devenue le hochet principal de l'E.D.N. parce qu'elle ne sut définir son caractère évidemment politique qu'en la rapportant immédiatement et exclusivement à la production des nuisances. C'est pourquoi, chez elle, technique et nuisance se répondent immédiatement. Que l'on parte des nuisances particulières pour remonter à la technique comme leur point d'unification ou, inversement, que l'on descende de la technique vers ses productions particulières, les nuisances, ce sont là les deux sens possibles de circulation dans un même raisonnement. En Sysiphe appliqué, l'*E.d.N.* les aura inlassablement parcourus, montrant, suivant le sens de la marche, que derrière chaque nuisance se cache une aliénation technique, et qu'au bout de chaque technique se trouve une nuisance. Au moyen de ce cercle infernal, et afin d'élever la lutte contre les nuisances à la hauteur d'une question sociale[58], l'*E.d.N.* espérait enfin détenir là l'arme du ravage lui assurant de « pénétrer en ennemi sur le terrain des écologistes ». Désormais, on ne pourrait plus s'en prendre impunément aux nuisances sans s'en prendre à l'État et à l'économie, ni même s'égarer dans l'éparpillement sans fin des luttes particulières. La technique était la clé que l'*E.d.N.* serrait jalousement entre ses mains pour ouvrir la voie prophétique de l'unification et parvenir au renversement du monde.

Embrasser l'hybris spéculative de l'*E.d.N.* exigeait cependant d'entendre sous le terme de nuisance beaucoup plus que ce que l'époque veut bien désigner comme tel, et beaucoup plus que ce qu'il signifiait dans l'ouvrage de Debord et Sanguinetti d'où il fut extrait pieusement. Pour ces derniers, comme pour le reste du monde, les nuisances désignent la pollution dans un sens qui, aussi élargi soit-il, n'atteint jamais l'extension exorbitante que lui donne l'*E.d.N.* Avec elle, les nuisances ne recouvrent pas seulement les altérations irréversibles introduites par la technique dans son assaut contre la nature, mais aussi la ruine des conditions de tout jugement et de toute conscience possible. Ici, c'est un monde abîmé qui s'impose ; là, l'accès direct aux choses qui nous permettrait de juger nous serait définitivement barré. Aussi, dire la vérité sur les nuisances pour un « encyclopédiste » consiste à montrer comment la science et la technique nous ont, par un procès continu, enfermés dans leur propre cercle en nous dépossédant d'un ancien rapport supposé direct au monde : « Le monde des perceptions communes qui n'avait jusque-là été mis en doute que par quelques philosophes a été cette fois universellement et pratiquement récusé par le développement scientifique et technique[59]. »

Que l'on prenne la réalité par un bout ou par un autre, à chaque fois un drame identique se joue où l'homme, devenu débile, n'est plus chez lui dans son expérience immédiate. En tant que médiations artificielles et opaques, science et technique travaillent insidieusement à dérouter et à annihiler notre connaissance pratique de la réalité par une diffusion sans relâche de leurs poisons menée au profit d'une falsification globale. De la tomate retournée par un gène de poisson à la bière qui n'est plus celle d'hier[60], laquelle déjà n'était plus celle d'avant-hier, en passant par la crasse dont on nous assure que l'authenticité subit une chute vertigineuse[61] (*sic*), l'homme moderne erre parmi une série de faux jetons et, dans cette réalité toute nominale, se trouve pris dans le mystère de la technique chaque fois qu'il s'apprête à se saisir d'une chose. Fini le bon vieux temps du XVIIIe siècle *où la falsification n'était pas elle-même falsifiée* et où, la tromperie du boulanger sur la farine pouvant s'authentifier immédiatement par la présence de sciure de bois, on était en mesure d'aller le pendre directement. Entre l'homme et l'authentique crabe, il y a

[57] « Discours préliminaire ».

[58] Les « encyclopédistes » avaient les meilleures raisons de penser que le terrain contre les nuisances est « le seul terrain pratique où l'existence sociale revient en discussion », étant assurés que « les écologistes sont sur le terrain de la lutte contre les nuisances ce qu'étaient, sur celui des luttes ouvrières, les syndicalistes : des intermédiaires intéressés à conserver les contradictions dont ils assurent la régulation ». Mais quelle crédulité saurait résister au cri de guerre lancé par les « encyclopédistes » ? « Le mouvement contre les nuisances triomphera comme mouvement d'émancipation anti-économique et anti-étatique ou ne triomphera pas. » *E.d.N.*, n° 3.

[59] On se demande toujours quand et comment, historiquement, il a pu exister chez les peuples et les civilisations anciennes, un rapport direct au monde. Les tristes rejetons de Diderot et d'Alembert semblent ignorer que pour imposer la raison des Lumières, les vrais encyclopédistes durent combattre avec autrement plus de force et de courage une ennemie alors accusée d'avoir perverti l'ensemble des mœurs et du jugement humain : la religion. Comme le montrait également M. Bloch, la mentalité collective des paysans de l'époque médiévale et de l'Ancien Régime leur faisait souvent voir dans le ciel un quelconque saint protecteur ou les foudres de la divinité vengeresse plutôt qu'un strict cumulo-nimbus.

[60] Pour juger combien nous exagérons à peine, il faut lire la réadaptation de *Bouvard et Pécuchet* à laquelle se livre Emma Semprun à travers le *Dialogue sur l'achèvement des temps modernes.*

[61] Un « encyclopédiste » perplexe sur le fait que la merde ne soit plus de la merde : « Il est vrai qu'entre-temps le développement économique, à côté de bien d'autres transformations, a aussi changé la nature de la saleté, qui, de la composition chimique de l'ordure jusqu'à la consistance de la crasse, n'a justement plus grand-chose de naturel », *E.d.N.* n° 10.

dorénavant le surimi, et la capacité révolutionnaire recule à proportion… Mais la science n'est pas diabolique par la seule puissance pratique qu'elle occasionnerait. De façon plus native, la mise en déroute de notre certitude sensible a commencé lorsqu'elle nous a projetés dans un monde agencé en lois abstraites et mathématisées que nous ne pouvons ni toucher, ni renifler, et mordre encore moins. Car selon l'*E.d.N.*, définitivement assise sur toute pensée conceptuelle, le monde aurait commencé à trembler sur ses bases lorsque le télescope de Galilée pointa le bout de son nez[62]. Si on ne pouvait déjà plus marcher d'un pas aussi assuré sur la terre, les choses se sont depuis lors salement aggravées. Il n'est désormais pas un promeneur du dimanche qui, pris de panique sous un ciel d'été trop généreux, ne prenne ses jambes à son cou pour échapper à ce terrible facteur cancérigène qu'est le soleil. De même, depuis que la science et ses instruments nous firent savoir que le verre dans lequel nous buvions était composé d'atomes séparés par du vide, on ne compte plus les ivrognes qui ne parviennent plus à s'en saisir aussi gaillardement qu'autrefois sans s'en mettre partout. La technique moderne, parce qu'elle est en passe de remédier à la sensibilité de l'homme dans toutes ses relations immédiates, sape toute base sûre et évidente sur lesquelles il pourrait fourbir le jugement expéditif qui sanctionnerait un si mauvais monde. L'homme, ce rêveur définitif, s'oublie dans la drogue ou le Walkman, confond réel et virtuel dans des songes électroniques[63], perd l'usage de ses sens par le biais de toute une série de filtres malfaisants intercédant en sa défaveur. L'*E.d.N.* va noyer ainsi son chagrin dans le souvenir éventé des liqueurs qu'elle a pris plaisir à boire au temps jadis et ne se lasse plus de décrire sur un même pied les falsifications alimentaires, l'usage intempérant de gadgets, la saturation de la vie quotidienne par des équipements de plus en plus complexes, les risques du nucléaire, les transformations de la sphère productive, etc. Et à tout cela, elle n'hésite pas à donner une commune mesure : à chaque fois l'homme est séparé de lui-même ou de la nature amie. Mal étreindre est la seule voie que l'*E.d.N.* a trouvé pour tout embrasser. Aussi, la belle construction intellectuelle dont on nous promettait des allures cyclopéennes, la promenade phénoménologique dont on nous assurait qu'elle nous tirerait du marécage pour nous hisser du sentiment immédiat des nuisances à leur production sociale n'a pas bougé de la première station tant ces soupirants ont mis un soin zélé à emporter toute la réalité sociale dans le gouffre de leur expérience immédiate. Comme catégorie adéquate à tout, donc à rien, la notion de nuisance pouvait dès lors se remplir à vive allure : embrassant tour à tour les nuisances particulières engendrées par les forces productives, les forces productives elles-mêmes mystérieusement réduites au développement techno-scientifique, puis l'État, elle devait finir par englober la société dans son ensemble, « puisque la production sociale des nuisances est elle-même une nuisance ». Vache qui rit, stalinien, walkman, gauchiste, télévision, syndicat, pokémon, exploitation, pyralène, État, apparaissent ainsi comme autant de nuisances révélant de façon exotérique les forces essentielles de la domination, et de la même manière que l'on nous nuit effectivement quand on pollue l'environnement, l'on nous nuit lorsqu'on nous exploite et assujettit.

Avec l'assurance de cette intuition, le concept de nuisance devient dès lors chez l'*E.d.N.* la clé magique d'une pensée embrumée où le capitalisme n'est plus saisi comme une accumulation de moyens de production en vue du profit, mais comme une vaste accumulation de moyens *en vue de nuire*[64]. Tout compte fait, la raison d'être de notre monde serait de produire des nuisances comme celle d'une usine serait de dégager de la fumée[65]. L'*E.d.N.* désirait sans doute avec ces trois syllabes marquer à tout prix et au plus vite d'un mot son époque, comme l'I.S. le fit de la sienne avec le « spectacle », croyant le trouver tout forgé dans l'ultime ouvrage de cette organisation : « La pollution et le prolétariat sont aujourd'hui les deux côtés concrets de la critique de l'économie politique. » Dans cette précipitation fébrile à arracher de l'agonie de l'I.S. le talisman qui lui garantirait à coup sûr un succès semblable, l'*E.d.N.* oubliait cependant que sans le prolétariat qu'elle répute socialement mort, sa critique, ne s'appuyant plus que sur le seul côté des nuisances, devait nécessairement devenir bancale et finir par tourner en rond[66]. Reprenant un élément critique isolé, rendu partiel et

[62] À cet endroit l'*E.d.N.* propose une lecture décoiffante de Arendt. Quand cette dernière pose le problème d'un éloignement croissant entre l'objet de la connaissance scientifique et l'objet de l'expérience immédiate, l'E.d.N. s'entiche d'une autre séparation : formules et idées ne peuvent pas être saisies avec les mains, voilà leur tort.

[63] Comme si, par exemple, l'onaniste moyen, consommateur d'Internet, ne savait pas qu'il pollue une icône et non quelque déesse. Est-ce que le joueur d'échec est suspect de manigancer un putsch contre la couronne d'Angleterre ? Ils n'ont pas lâché la proie pour l'ombre, ils jouent un jeu moins coûteux.

[64] Un « encyclopédiste » abusé : « L'économie a pour moteur la production de ces contradictions », *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée.*

[65] Assenant cela, l'*E.d.N.* se pose comme une forme particulièrement aberrante d'écologisme. L'erreur théorique des écologistes, du point de vue fantasmagorique de l'*E.d.N.*, est de ne pas voir que la destruction de la nature n'est pas le simple effet d'un mode de production, mais le motif même de la domination, la cause qu'elle défend. Mais ce qui, au fond, ne fait que porter au carré l'illusion écologiste est aussi une négation plus ou moins exprimée de l'anticapitalisme classique. Tandis que le Vert ne voit que l'effet sans en chercher la raison, l'anticapitaliste traditionnel ne comprend pas que l'effet est la cause, lui qui s'obstine dans une ontologie devenue désuète à voir bêtement dans la recherche du profit, la myopie désastreuse du capital et dans la bureaucratie des explications encore satisfaisantes des désastres écologiques.

[66] Ta mère, elle n'a qu'un bras et elle fait des ronds dans la piscine !

abstrait par l'abandon de toute perspective révolutionnaire, elle opère à la manière de ces récupérateurs jadis stigmatisés par un Semprun qui s'avérait, pour cette occasion, lucide : « […] la récupération procède en isolant un aspect de la critique révolutionnaire propre à être figé en nouveau système d'analyse (Lefèbvre lança la technique avec la critique de l'urbanisme) ; mais même comme fragment coupé de la relation dialectique à la totalité, le récupérateur ne sait pas utiliser ce qu'il récupère : ces gens pour qui tout objet doit servir d'exercice de style public aboutissent bien sûr par une activité formelle à un contenu inversé[67] […] » L'*E.d.N.* fait de même, à ceci près que l'abstraction théorique sur laquelle elle brode joliment se voit accorder un statut d'événement récent : l'abstraction est une marque nouvelle de la réalité historique. Par l'incapacité de substituer au rêve prolétarien, non pas un nouveau démiurge, mais une ou plusieurs autres instances qui auraient pu devenir à leurs yeux les négations pleines d'avenir de la société, elle devait nous accabler, prenant le contre-pied des Lumières, d'« un dictionnaire de la déraison des sciences, des arts et des métiers comme progression de la dégradation[68].». Si ce n'est l'application opiniâtre mise à répertorier les nuisances, ce dictionnaire semblait le fait de Martiens ahuris rendant visite au capitalisme. De ce point de vue extraterrestre où seul « l'infâme » a changé de nom, tout heurte nos auteurs, tout leur semble identiquement exotique et odieux, sidération poussive et ulcération feinte traversent les tableaux qu'ils dressent et, par conséquent, n'importe quoi leur paraît signaler au même titre la singularité calamiteuse de cette planète. Afin de pallier le point de fuite qui manque désespérément à sa perspective, la « critique contre-journalistique » juxtapose ainsi à l'infini toutes les nuisances qu'une sensibilité préservée de la barbarie et une lecture avide de la presse lui révèlent. Mais impuissante à rejoindre pratiquement et théoriquement la totalité à partir de la somme des nuisances particulières, elle devait donc devenir identique à « ce lamentable relevé de la carte du territoire de l'aliénation », « naturellement effectué à la manière dont a été construit le territoire lui-même : par secteurs séparés[69].».

***

Depuis que la mise en spectacle de la technique constitue l'ordinaire de la réalité, cette dernière devient obsédante et donc déterminante ; tandis que la rationalité technique semble s'emparer de toute vie pratique, le possible paraît se confiner au pur fonctionnement ; on s'imagine que la technique règne, on en veut à la technique. Bien avant que l'*E.d.N.* s'éprenne de cette apparence mystificatrice, on faisait déjà foin, dans les années 70, de la civilisation technicienne, d'un peuple de machines asservissant la nature, et il ne manquait pas d'un Ellul ou d'un Marcuse pour nous assurer que la technologie, née des entrailles du capitalisme, s'était subordonnée la totalité des rapports sociaux afin d'assurer son règne déterminant et autonome. Ce tour idéaliste est pourtant aujourd'hui bien éculé. Que l'on parte de la base technologique propre à notre période, dont le développement, la diffusion et l'inertie assurent certes une présence obsédante, et un seul pas suffit pour, la traitant comme une instance homogène et séparée, lui prêter une logique immanente de développement, puis, finalement, une intention et un programme propres. En ce cas, il importe peu au bout du compte que la critique s'adresse à l'idée abstraite de la technique moderne ou qu'elle travaille à sa personnification car, à assurer quelques fondements à la première, on finira toujours dans les ornières de la seconde. L'*E.d.N.* n'est-elle pas conduite à traiter la technique comme un sujet actif dont le mystère de ses intentions lui serait à elle seule accessible, parce qu'elle a estimé loisible d'affirmer conjointement sa non-neutralité et sa plus parfaite autonomie ? À partir de là, son seul embarras réside dans la fixation de ce fameux « tournant historique » qui, se promenant comme un curseur affolé sur l'échelle du temps, stationnera indifféremment à quelques dates du XXe siècle, à une période pré-capitaliste, à la naissance de la science moderne ou bien encore à celle de la philosophie. Outre son indécision chronologique, l'*E.d.N.* se distingue aussi par le raffinement farfelu et idéaliste qui lui permet, d'un côté, de tenir l'autonomie pour un trait congénital de la technique, et de la présenter, de l'autre, comme une réalité absolument nouvelle et inédite : la technique aurait fini aujourd'hui par égaler son concept ! Mais ceci importe peu quand on entend bien se cramponner à une lubie principale : la critique du système technique et de la rationalité instrumentale conçus comme l'arme ultime de la domination, dont le projet et le déploiement rendraient compte de la misère de l'époque. Pour ce faire, on mariera sans peine Ellul aux vieilles lunes de l'école de Francfort rajeunies par Habermas. Et en effet, une fois que l'on a, sous la forme d'un mauvais jeu de mots, écrit comme Adorno que la « raison est totalitaire » et que la poésie n'est plus possible après Auschwitz, tout peut aisément s'expliquer : les totalitarismes seraient les enfants déchaînés de l'Aufklärung, du désir aveugle

[67] *Précis de récupération* (1976). Le savoir-faire de la récupération dont il est question n'est donc pas resté lettre morte, on aura simplement substitué la technique moderne à l'urbanisme de Lefebvre.
[68] Le choix de la forme encyclopédique des débuts était déjà en soi un aveu d'impuissance.
[69] La Véritable Scission dans l'Internationale.

de la raison de tout mesurer et finalement de ne rien laisser hors de son pouvoir. Le pauvre Heidegger, entre deux pitreries étymologiques, attribuait bien au même moment l'extermination des Juifs à la rationalité technique occidentale[70].

La domination bourgeoise n'aurait pu rêver d'un autoportrait si plaisant, elle qui a toujours voulu se faire reconnaître comme le simple agent d'une rationalité instrumentale tout en présentant le capitalisme comme le résultat d'un processus technique autonome. Division du travail, machinisme, organisation du marché, tout ce qui opprimait ceux qui en subissaient immédiatement les conséquences reçut *ad hoc* la justification d'une nécessité technique. Hormis l'hypothèse historique de l'autonomisation récente de la technique et le jugement négatif qu'elle suscite, l'*E.d.N.* accepte du marxisme orthodoxe et du discours ordinaire la centralité déterminante de la technique pour tous les aspects de la vie sociale. Cette dernière est pareillement conçue comme n'obéissant qu'à ses propres lois de développement et d'organisation, les rapports sociaux subissant inéluctablement le joug de ce Destin qui va si bien au stoïcisme et qui, après tant d'années d'incubation, a fini par se déclarer enfin publiquement. Simplement, le développement autonome de la sphère technique n'est plus en charge d'apporter sur un mode positiviste la garantie nécessaire de l'abondance et de la liberté, mais, en miroir inversé, celle de la décadence et de la barbarie. En cela, l'*E.d.N.* se fait gloire d'une appréciation morale strictement inverse : ce que la domination décrète techniquement bon, elle le critiquera comme mauvais, parce que technique. L'*E.d.N.* est la critique idéale de cette société puisque la technique qu'elle tient pour le centre du monde est le leurre que la domination agite actuellement au nez de ses meilleurs ennemis. Il y aurait par exemple sous les activités de Monsanto un simple délire technique, de même sous la domination contemporaine se cacherait le fantasme d'une maîtrise totale de la nature. Si, comme le note l'*E.d.N.* la domination « a toujours été théocratique », il lui prend la fantaisie de discuter théologiquement de ses actes ; il n'est plus question alors d'une science et d'une technique de la domination mais de la domination de la science et de la technique. Enferrée dans cette querelle byzantine, sa critique ajoute à un moralisme stérile[71] l'exploit de s'effectuer dans la langue même de l'ennemi. D'un côté comme de l'autre, il y a la même affirmation de la nécessité, on se dispute simplement sur la question de savoir si la technique est grosse du paradis ou de l'enfer.

Victime d'un véritable fétichisme, l'*E.d.N.* accorde à la technique le statut d'une substance automatique douée d'une vie et d'une volonté propres, le rapport social qui se manifeste en elle passe maintenant de façon fantastique pour la propriété naturelle et objective de celle-ci. Mais la société spectaculaire n'est pas ce produit nécessaire du développement technique regardé comme un développement naturel, elle est au contraire la forme qui détermine son propre contenu technique. L'apparence fétichiste de pure objectivité dans la domination des moyens cache leur caractère central de relation entre hommes et entre classes, une seconde nature paraissant dominer notre environnement de ses lois fatales. Si les forces productives semblent séparées des rapports sociaux au point de s'apparenter à un monde indépendant et détaché des individus, cela ne signifie pas que la technique est devenue autonome mais que les rapports sociaux se sont autonomisés, c'est-à-dire « qu'ils régissent l'homme au lieu d'être régis par lui[72] ». De ce procès social, dont l'intelligence seule peut conduire au mouvement historique des choses, l'*E.d.N.* n'a cure, tout attachée qu'elle est à traiter le déchaînement apparemment autonome des forces productives comme le fondement des rapports sociaux et non l'autonomisation *de ces derniers* comme le fondement de celui-ci. Quitter cette purée d'abstractions aurait exigé d'articuler la technique aux pratiques sociales effectives – et non à leur parodie spectaculaire – pour faire de ses formes concrètes des moments fixant matériellement des rapports sociaux toujours susceptibles de renversement. Il arrive certes que, par bouffées, des échos de la totalité estropiée par l'*E.d.N.* se fassent entendre çà où là, mais étouffés par de tels poncifs que ces saillies prolétariennes pourraient n'être que des atavismes d'avant le déluge, du temps de la toute puissance de l'I.S. La critique du capitalisme retrouve à ces instants un droit de cité assez spécial, comme une chose acquise qui retournera, en cette qualité, plus aisément au placard pour se faire oublier. Les « encyclopédistes », rassurés, retournent promptement s'adonner à leur démon comme si de rien n'avait été. Et la machine infernale des technocrates de s'épanouir de nouveau dans la plus totale solitude sans autre ennemi que la solide

[70] Mais il devait faire oublier ses récentes turpitudes qui n'avaient, quant à elles, exigé que peu d'équipements.

[71] Il n'y a pas lieu de présumer de la stérilité de tout souci éthique, excepté quand la perspective morale est destinée principalement à étayer la condamnation à la catastrophe de l'ensemble de l'humanité pour cause d'imbécillité.

[72] « La puissance sociale, c'est-à-dire la force productive multipliée qui naît de l'action commune des divers individus et que conditionne la division du travail, apparaît à ces individus, parce que l'action collective elle-même n'est pas volontaire, mais naturelle, non comme leur puissance propre associée, mais comme une force étrangère, extérieure à eux, dont ils ne connaissent ni l'origine, ni la direction, qu'ils ne peuvent donc plus dominer, qui est au contraire une force propre, indépendante du vouloir et du développement humain. » Marx.

conscience de soi des « encyclopédistes[73] ». Il est notable, à cet endroit, que l'*E.d.N.* n'ait jamais saisi le développement des forces productives que sous l'aspect restreint des moyens techniques, c'est-à-dire dans sa manifestation à la fois la plus *écrasante* et la plus *superficielle.* Cela lui permit essentiellement deux choses. D'une part, en traitant abstraitement la technique comme une simple valeur d'usage matérielle, elle put à son aise renvoyer immédiatement la totalité des nuisances, dont elle entendait faire le morne décompte, au pouvoir d'une chose. D'autre part, elle put superbement ignorer le fait que, comme le notait Mumford après Marx, le mode d'organisation et de collaboration sociales du travail est, sans aucun doute, la plus grande force productive dont peut aujourd'hui se prévaloir la société. Cela est pourtant du plus grand intérêt à un moment où la division technique, accompagnant la division sociale du travail, touche la totalité de la société et où, des bureaux aux laboratoires, chacun, rivé à sa spécialisation, ne maîtrise plus les déterminations finales de son activité, celles-ci se trouvant en dehors d'eux dans la logique de l'économie et dans la sphère bureaucratique de direction de l'ensemble de la société. L'absurdité d'un travail devenu chaque jour plus spécialisé et hiérarchisé entre en contradiction avec la nécessité d'obtenir l'adhésion des hommes. La science, désormais entièrement intégrée au fonctionnement d'ensemble du capitalisme et à sa division parcellaire propre, se découvre comme force pratique et instrument de la domination ; tandis que son savoir spécialisé l'empêche de penser la totalité, c'est avec beaucoup de mal qu'elle peut encore produire l'illusion de sa pratique. L'expropriation de la vie pratique des individus par des secteurs séparés de la connaissance et de l'administration, se révèle à chacun dans le contrôle social qui s'organise à grande échelle… Comme le notait en son temps l'I.S. : « *Quelle que soit la force matérielle possédée par la société,* le problème réside dans les formes modernes de la hiérarchie et du pouvoir, c'est-à-dire le contraire de la souveraineté des hommes sur leur entourage et leur histoire. » Aussi, si le vieux schéma de la contradiction entre forces productives et rapports sociaux a encore un sens, celui-ci n'est pas à comprendre comme une condamnation automatique à court terme de la production capitaliste qui deviendrait incapable de continuer son développement, mais doit plutôt se lire comme la condamnation d'un développement à la fois misérable et dangereux que se ménage l'autorégulation de cette production, en regard de tout autre développement possible.

[73] Il ne s'agit pas ici d'ergoter sur la fréquence d'un *schibboleth* assurant d'être bien en présence de compatriotes. Le problème réside au contraire dans la qualité de *mot de passe-passe* de ces références impromptues à la critique du capitalisme, manières d'hommages à d'anciennes idylles. On sait pourtant bien de nos jours que rien n'est moins acquis que ce simple terme de capitalisme. Il suffit pour en juger de regarder les contorsions des tartuffes anti-mondialisation.

***

Les arguties de l'*E.d.N.* sur la technique n'auraient cependant aucun intérêt si elles ne remplissaient pas une fonction politique précise : rendre compte de l'absence de relève révolutionnaire au mouvement de Mai 68. Si tout paraît bloqué, c'est que le capitalisme a réussi à s'immuniser contre la menace qui parut en 68. La technique incarne et entretient ce blocage. Elle est la domination en acte du capitalisme, une domination telle qu'elle n'implique même plus directement les capitalistes. Elle est en fin de compte *la domination automatisée :* « On comprend donc son impatience à proclamer l'abolition de la nature au profit de ses biotechnologies, comme autrefois l'idéologie bourgeoise celle du prolétariat par l'automation généralisée. Et c'est là une contradiction insoluble où s'est enfermée la domination (*avec nous dedans*) et qui causera sa ruine (*avec nous dessous*) : non seulement la Nature existe […] mais nous en avons instamment besoin[74]. »

Dedans, puis finalement dessous, l'*E.d.N.* ne reconnaît plus rien qui, étant de cette société, puisse en même temps tendre à sa négation ou incarner un dépassement, rien qui puisse authentiquement s'affirmer contre elle. La division et le conflit propres aux rapports sociaux se résorbent dans l'unité d'une humanité qui n'est plus considérée que comme une victime, souvent consentante, comme un corps souffrant, abusé, empoisonné, saturé de toute part par l'industrie chimique[75]. *L'homme, objet de toutes les nuisances, n'est plus le sujet d'aucune puissance.*

Marx notait déjà dans sa critique de l'économie politique que l'idéologie dominante tient seulement à exprimer la domination des forces objectives. L'*E.d.N.* ne fait rien d'autre. Peu de critiques dites radicales ne se sont à ce point acharnées à renforcer l'expérience d'une objectivité hostile, anonyme, réifiée et, la rendant par là inaccessible, à jouer le jeu de l'aliénation dénoncée par ailleurs. Pour ce sens commun porté

[74] Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée.

[75] La purée de pois est le milieu naturel de « l'encyclopédiste ». Après avoir noirci des centaines de pages pour nous indiquer comment l'industrie nous empoisonne, perturbe nos hormones, participe à notre dégénération de sorte que nous sommes devenus incapables de « connaître notre physiologie normale », il constate avec toute l'innocence qui sied à un enfant de chœur que cette société elle-même, pour assurer « la survie militarisée », en appelle « […] à la mobilisation permanente contre un ennemi interne omniprésent, puissance obscure dont les agents comme autant de transformateurs au pyralène, peuvent à chaque instant déclencher l'offensive et propager leur poison indestructible », *E.d.N.* n° 8. Du côté de la papauté, comme du côté hérétique, on a beau habiller le mal sous des oripeaux différents, on ne cesse de croire en la puissance du diable…

à son point d'ébullition, la réification n'est plus le phénomène par lequel les rapports sociaux s'autonomisent jusqu'à disparaître dans le mouvement *apparemment extérieur* des choses, elle devient la substance *réelle* de ce monde. Aussi, il ne s'agit plus pour l'*E.d.N.* de briser la positivité apparente du donné en dégageant de la rigidité cadavérique des apparences la prose vivante des rapports sociaux, bref de rétablir l'homme dans ses possibilités, mais de fermer définitivement le livre de l'histoire. Après un tel procédé, les « encyclopédistes » peuvent à leur aise jouer les vierges effarouchées devant le monstre rigoureux qui ne cesse plus de hanter leur sommeil : un monde où les hommes se sont faits chose et où la technique s'est personnifiée. Pour faire valoir leur idée d'une aliénation technique généralisée à l'échelle de la société, les « encyclopédistes » n'hésitent pas à poser ce jugement infini : l'homme est une machine. Outre le fait que le concept d'aliénation s'applique à tout indistinctement, il n'est pas indifférent de noter que les « encyclopédistes » le débarrassent des présupposés philosophiques et politiques qui conditionnent un tel usage. L'aliénation n'est plus conçue comme une perte de l'essence humaine dans une objectivité extérieure et hostile dont l'analyse se ferait du point de vue d'une réappropriation possible, mais son procès se trouve entièrement démembré au point que la perte se trouve fixée à titre d'état définitif. Dans cet usage abstrait, la perte se saisit sous l'aspect extérieur d'une déchéance ou d'une décadence dont aucune expérience vécue ne pourrait rendre compte et faire valoir comme moment contradictoire. Pour les « encyclopédistes », les individus sont au mieux chez eux dans leur aliénation et au pire objet d'une aliénation redoublée par le fait même qu'ils ont été réduits à l'état de quasi-chose. De là découle leur représentation tout aussi abstraite de la subjectivité. Parce qu'ils sont incapables de saisir le rapport dialectique des individus à leurs conditions de vie, leur discours est un perpétuel renversement immédiat d'un pôle en son contraire : soit les individus sont saisis comme une pure chose que les conditions techniques façonnent, adaptent et modèlent à volonté, soit on en appelle à leur conscience souveraine parce qu'ils sont libres et tout en intériorité[76].

En somme, dans cette vision orwellienne[77], tandis que tous collaborent subjectivement, tout matériellement conspire à une fin qui ne saurait être différée plus longtemps encore ; et ce qui, dans cette société, n'indique pas délibérément un désastre n'est que passivité. Les rapports sociaux sont devenus stériles de toute histoire, ils ne contiennent plus en germes des antagonismes qui laissent ouverts d'autres dénouements. Seule brille à présent, dans son éclat post-historique, la contradiction qui oppose à la nature prolétarisée une société prise comme un tout où se trouvent embarqués bourreaux inconscients et victimes muettes. Au règne autocratique de la domination technique, il fallait donc pouvoir opposer un autre absolu. Il était tout trouvé : seule la Nature, adversaire métaphysique intraitable de la technique, était à même de faire sauter le verrou. Dans la langue de tartufe des « encyclopédistes » cela donnera un récit à haute teneur épique : l'assaut de la technique contre « la nature extérieure » et « la nature en l'homme ». La virulence criminelle de leur critique est tout entière dédiée à la dénonciation de la profanation de l'ordre immuable de la nature. Cet outrage soulève tellement le cœur endurci des « encyclopédistes » qu'à partir de cette horreur sacrée, ils peuvent déployer le théâtre où nature vierge et technique entreprenante radotent leur éternelle scène de ménage. Ils pouvaient alors glisser à vive allure vers les formes les plus baroques de l'écologisme radical pour partager avec ce dernier une même façon de concevoir le cours des choses et la contradiction centrale qui l'affecte : l'opposition fondamentale de notre temps réside dans les limites que la nature offre aux activités productives des sociétés humaines. Le caractère historique, transitoire, de ces sociétés est suspendu à leur strict rapport à la nature. Il faut en conséquence attendre de l'effondrement des conditions biologiques de l'espèce humaine la levée de l'hypothèque que la technique fait peser sur l'avenir. « Les limites de la croûte-terrestre » constituent la butée réellement déterminante du développement autonome de la domination technique[78]. C'est également dans cette perspective qu'une constellation d'universitaires en appelle à la relégation de la vieille question sociale, la lutte contre la destruction de la nature demeurant aujourd'hui le seul horizon radical raisonnable. Tel un Salomon qui, dans *Le Destin technologique*, nous annonce que la maîtrise sociale de la technologie est enfin devenue possible grâce à des « groupes post-matérialistes » – nos classes moyennes éclairées à bac + 15. Tel cet âne de Hans Jonas qui, quant à lui, nous assure qu'une éthique de la peur peut nous amener à faire de la nature un nouvel objet de responsabilité, « la société sans classes (n'occupant) plus alors la place de l'accomplissement d'un rêve de l'humanité, mais très prosaïquement celle d'une

[76] C'est par un tel jeu de bascule que l'*E.d.N.* peut en appeler à la raison comme Mandosio au « se connaître soi-même » tout en posant la clôture de ce monde.

[77] Il semblerait à ce trait que l'*E.d.N.* ait pris la littérature de science-fiction pour l'analyse prophétique de la société moderne. Que Zamiatine, Brunner, Dick, etc., puissent faire réfléchir, on le conçoit ; qu'on prenne *stricto sensu* leurs récits pour des critiques révolutionnaires, voilà par contre une confusion qui est bien de son époque.

[78] Dans l'*Opus alchymicum* « encyclopédiste », la nature n'apparaît pas seulement comme une limite négative à l'activité industrielle, on lui prête encore des qualités toutes positives puisqu'on reste ébahi devant « la résistance et l'insoumission de la nature prolétarisée à son exploitation indéfinie ». La Nature serait-elle le dernier sujet historique qui nous resterait ?

condition de conservation de l'humanité dans une époque de crise imminente[79] ». En attendant le déluge, l'*E.d.N.* prépare elle aussi son arche et inventorie les dernières graines d'authentiques tomates : « C'est la conservation, et chaque jour davantage la restauration, des bases biologiques de l'histoire humaine qui est désormais le programme obligé de toute organisation humaine quelle qu'en soit sa forme[80]. » Solidarité de tous pour assurer la survie de l'espèce, voilà le cri d'une époque décidément bien fatiguée.

Grisée par ses accès de bile, enlisée dans son fétichisme, l'*E.d.N.* parvient au triste exploit de faire de l'utopie capitaliste ce songe où le procès du capital est enfin épuré de toute scorie humaine. Mais le « tournant historique », dont l'*E.d.N.* trouve la clé mystique dans la technique, n'incarne pas seulement un blocage révolutionnaire, il n'est pas seulement ce seuil qualitatif dans le développement des forces productives qui interdirait toute perspective révolutionnaire, il désigne aussi ce moment où le mouvement révolutionnaire passé, apparaissant enfin dans sa vérité, peut rencontrer son jugement historique. La sanction est sans appel : à l'exception du luddisme, le mouvement révolutionnaire aurait commis l'erreur fatale d'entrevoir un dépassement possible du capitalisme en reconnaissant comme positives certaines de ses déterminations, en particulier la libération des forces productives. Parce qu'il a globalement procédé à une « identification unilatérale des possibilités de liberté à un développement des forces productives conçu sur le triste modèle du progrès bourgeois », il s'est rendu complice de ce qu'il entendait combattre[81]. De là découleraient la tendance massive d'une conception mécaniciste du procès révolutionnaire, son échec global et l'enfermement technique dont nous serions aujourd'hui victimes. Si la forme assez spéciale de table rase à laquelle se livre l'*E.d.N.* conduit nécessairement à embaumer l'ancien mouvement révolutionnaire, elle trahit surtout la position politique qu'elle entend aujourd'hui défendre, celle d'un « conservatisme révolutionnaire ». C'est pourquoi les insurrections luddistes constituent le seul antécédent historique que l'*E.d.N.* puisse se reconnaître. Parce qu'elles auraient su saisir immédiatement dans la technique le mal absolu et *défendre* un mode de vie en passe d'être détruit, elles constituent la seule forme de résistance réelle au capitalisme et inaugurent, à ce titre, la « subversion anti-industrielle » qui « court tel un fil secret à travers l'histoire des luttes sociales[82] ».

Le point remarquable de cette lecture historique, c'est la totale confusion qui règne sur la nature du chef d'inculpation motivant la relégation aux oubliettes de tout ce qui, à part le luddisme, a pu précéder les « encyclopédistes ». On ne sait pas si le mouvement révolutionnaire s'est rendu complice d'un développement illimité des forces productives sur le mode capitaliste ni s'il s'est laissé abuser sur la nature capitaliste de la technique, ni même encore s'il acceptait de défendre une technique différente dont l'emploi aurait pu être approprié à une société émancipée. L'*E.d.N.* met tous ces traits sur un même plan et s'attache à les confondre. Il est une chose pourtant de penser que le développement des forces productives constitue d'un point de vue politique et social, une détermination positive pour la lutte révolutionnaire, c'en est une autre de concevoir les formes et le contenu que la bourgeoisie lui imprime comme quelque chose de non seulement désirable mais encore de plus adéquat sous les auspices prolétariens. Fâché avec le pluriel dès lors qu'il nuit à son intelligence romanesque, « l'encyclopédiste » met un soin particulier à englober toute la diversité propre au mouvement ouvrier du XIXe, Marx, le socialisme bureaucratique du XXe, l'I.S, etc., dans un même bloc monolithique. Pour autant, le luddisme n'échappe pas lui non plus à ce mépris de la différenciation historique : hormis le fait que les canuts se voient transformés en luddistes par on ne sait quel mystère de l'analyse historique, on serait heureux de savoir pourquoi les luddistes eux-mêmes, dans leur rage anti-techniciste, ont osé laisser intactes non seulement les machines utilisées de façon associée par les artisans mais aussi celles qui, dans les manufactures, n'occasionnaient pas de baisse « dans les tarifs jugés normaux et statutaires ». Thompson rappelle opportunément que pour les luddistes la machine *cristallisait* tout un basculement social et n'avait jamais été visée qu'en ce sens. Leur lutte était dirigée essentiellement contre les prix (et donc la qualité) des produits qui entraînait la ruine des artisans indépendants : « Ils ne brisaient que les métiers de ceux qui avaient diminué le prix de la

[79] Selon ces auteurs, l'ancienne question sociale se vautrait dans un matérialisme vulgaire, le bien-être matériel étant la présupposition de la liberté recherchée. C'est afin de nous libérer de cet affreux matérialisme qu'ils donnent la conservation de l'humanité pour seul objet sérieux de lutte ! La vieille crainte bourgeoise de la mort, parfaitement exprimée par Hobbes, retrouve ici un éclat nouveau.

[80] *E.d.N.* n° 13. L'« encyclopédiste » est assailli par des angoisses toutes particulières : mourir empoisonné. C'est pourquoi un « véritable biftek » est devenu pour lui la « question révolutionnaire » par excellence.

[81] En 1984, l'*E.d.N.* était un peu plus nuancée, quoique déjà totalement confuse : « Encore faut-il dialectiser l'appréciation de ce qui se révèle aujourd'hui comme illusion : d'une part, l'idée selon laquelle le développement même des forces matérielles, dans le cadre de la société bourgeoise, *facilitait leur réappropriation révolutionnaire et les rendait plus adaptées à l'usage qu'en aurait une société libre*, cette idée n'était pas une erreur de la théorie qu'il faudrait maintenant corriger, mais l'expression d'une possibilité historique effectivement présente qu'il fallait alors tenter de saisir ; expression malheureusement mystifiée dès lors que s'oubliait l'activité consciente qui devait imposer cette possibilité, contre toutes les autres. D'autre part, l'idée de *réappropriation réalisable*, devenue idéologie dans l'abandon contemplatif au cours économique des choses, a elle-même joué un rôle dans le fait que les choses continuent leur cours autonome, a constitué au stade suivant un facteur contre-révolutionnaire décisif. » « Discours préliminaire ».

[82] Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée.

main-d'œuvre[83]. » Encore moins que le luddisme, la révolte des canuts n'a constitué un mouvement proprement anti-techniciste. Les seules machines détruites l'ont été pour récupérer le plomb nécessaire à l'affrontement armé contre les forces de répression. Si le soulèvement des ouvriers lyonnais prit une telle importance historique, c'est parce que, pour la première fois, s'est organisée une solidarité de lutte entre maîtres-artisans, compagnons et apprentis qui impliquait à la fois un dépassement des particularismes anciens et une remise en cause générale des rapports capitalistes. La falsification confortable à laquelle se livre l'*E.d.N.* non seulement rend parfaitement inintelligible la signification générale du mouvement prolétarien et de ses limites, mais amorce un tour anachronique où le bon sens historique est bien en peine de reconnaître quoi que ce soit de ce qui y était alors désiré. Que l'on demande qui, c'est-à-dire quelles tendances, quelles organisations furent porteuses de cet enthousiasme technophile ? Que l'on demande encore quand la pointe du possible offert au mouvement révolutionnaire par l'état du développement technique s'est brisée – la manufacture, la fabrique, le taylorisme, le fordisme ? Que l'on demande tout cela et le charme fragile de la dialecti-que « encyclopédiste » est rompu.

Reste donc l'apparente vraisemblance dont s'auréole la définition « encyclopédiste » du mouvement prolétarien. Elle fait écho à quelques formules marxiennes affadies et constituées en poncifs par les différentes bureaucraties syndicales et partisanes de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. En somme, c'est à ce qui traversa le carafon de cette bureaucratie naissante que l'*E.d.N.* réduit d'un trait de plume l'ancien mouvement ouvrier. Les étourderies et l'anachronisme de l'*E.d.N.* ne conduisent pas seulement à négliger la diversité propre à l'ancien mouvement, elles relèvent d'une fonction dramaturgique précise : établir idéologiquement à tout prix une ancienne technophilie afin de rendre légitime leur propre diabolisation de la technique.

En le poussant à sa caricature outrancière, le « tournant historique » des « encyclopédistes » a lui-même ceci de cocasse que ce qu'ils feignent de découvrir comme une nouveauté a été un trait constant du capitalisme : les forces productives n'ont pas plus été favorables aux ouvriers qu'elles ne l'ont été au projet révolutionnaire. Bien plus, les formes concrètes selon lesquelles se sont développées les forces productives ont toujours eu une motivation et une fonction politique. Sans cesse confronté à une résistance ouvrière qui pouvait, entre autres, s'appuyer sur la maîtrise du métier, le capitalisme n'a eu de cesse, depuis la naissance de la manufacture, de placer le procès du travail sous son contrôle, mobilisant à cet effet les innovations techniques. Outre la recherche d'une plus forte productivité, le machinisme et les procès de l'automation qui se poursuivent jusqu'à nos jours répondent essentiellement de cette exigence de contrôle d'une main d'œuvre indocile. Ainsi, après l'usine à vapeur, l'usine fordiste axée sur la chaîne de production ne fut pas l'enfant prodigue de quelque coït entre entrepreneurs innovants et inventeurs dégourdis, mais la résultante des nouvelles formes prises par les conflits sociaux et les nécessités du contrôle social. De même, la nouvelle organisation sociale du travail qui se met aujourd'hui en place avec ses matérialisations techniques ne peut se comprendre sans les luttes des années 1960-1970. Au moins ces dernières avaient le mérite d'établir les éléments nécessaires d'une analyse critique des techniques productives s'opposant au positivisme commun des idéologies bourgeoises et staliniennes. La situation présente n'a pas changé, et il est aussi sot de déclarer la situation techniquement close qu'il aurait été de l'affirmer lors de l'émergence du taylorisme et du fordisme ; à chaque fois le même défaitisme s'épanche complaisamment sur la fin des possibilités de résistances. Il n'y a ni autonomie de la technique, ni tendance de la technique vers un développement autonome, cette dernière étant au contraire inscrite dans la totalité concrète de la vie sociale et historique comme l'un de ses moments particuliers, nullement isolables quant à sa signification[84]. Au sein du procès de production, les conflits sociaux et politiques entourent et traversent le moment technique. Et si le rêve capitaliste est d'éliminer autant qu'il se peut les hommes du processus de production afin de ne dépendre que des machines, le projet de réduire l'activité des salariés à une stricte fonction exécutante et donc à faire des hommes le simple appendice d'un

[83] E. Thompson, *La Formation de la classe ouvrière anglaise*. Il faut ici préciser deux choses sur le supposé antitechnicisme des artisans. D'une part, de nombreuses inventions furent le fait d'artisans, et destinées à ces artisans (la mule jenny par exemple). Elles furent récupérées, adaptées et retournées par les fabricants comme arme contre les artisans. Des machines pouvaient d'ailleurs être utilisées de façon associée par des artisans (à Birmingham par exemple ou même le long du canal Saint-Martin). C'est ici un autre usage social de la technique que les artisans ne remettaient pas en cause. D'autre part, les artisans n'ont pas eu besoin d'attendre la fabrique avec son machinisme pour voir leur sort basculer. Dès le système façonnier ou le développement des manufactures, les artisans avaient globalement perdu leur autonomie. Le mode d'exploitation en grands établissements à gestion centralisée ne nécessitait pas d'innovation technique particulière sinon un hangar.

[84] « Dans les sociétés contemporaines, l'élargissement continu de la gamme des possibilités techniques et l'action permanente de la société sur ses méthodes de travail, de communication, de guerre, etc., réfute définitivement l'idée de l'autonomie du facteur technique et rend absolument explicite la relation réciproque, le renvoi circulaire ininterrompu des méthodes de production à l'organisation sociale et au contenu total de la culture. » C. Castoriadis, *in Socialisme ou Barbarie*.

système machine est illusoire. Car non seulement la réalisation de cette utopie capitaliste conduirait à une paralysie totale tant l'initiative des salariés est requise du point de vue même du capital pour le bon fonctionnement de la production (que l'on pense à la constitution désespérée d'une culture d'entreprise !), mais, même réduits à leur plus simple expression, les hommes gardent, sous des formes renouvelées, leur pouvoir de sabotage[85]. Ce qui est vrai du monde du travail l'est également de tous les secteurs de la vie. Aussi, le gigantisme des capacités productives dont disposait la société et qu'elle sut mettre en place sur une grande échelle à l'issue de Mai 68 ne saurait constituer un démenti pour les perspectives révolutionnaires. Pour que continue l'histoire économique des choses et que reste indiscutable tout autre usage possible de notre vie, la mise en spectacle de cette puissance objective, et à tous les points de vue menaçante, n'est que le chantage par lequel la domination s'accorde le privilège de pouvoir seule en répondre.

Dès lors que la technique est saisie comme le fétiche d'un déclin, on se rend incapable de rompre la continuité historique d'une décadence pour analyser la société dans sa forme déterminée et envisager son bouleversement. La technique demeure, dans son aspect le plus abstrait et donc le plus faux, le sujet pratique conduisant à la dépossession générale des hommes et à l'altération d'une réalité supposée originaire. Ici, non seulement la réalité sociale a glissé dans le fonctionnel au point que la réification des rapports humains ne laisse plus rien filtrer de ces derniers, mais la critique des nuisances, qui doit servir à l'inculpation immédiate de la technique, a pour seul but d'exprimer la perte progressive de l'« authentique ». Au bout du compte dans ce procès où, du vin au mobilier, chaque chose existante s'est définitivement séparée de son concept, où le bon goût et la sensation cultivée sont allés à vau-l'eau, la considération de l'existence ne quitte pas le point de vue du pur consommateur. C'est un cadre de vie dont on accuse la perte. Si ce point de vue réfléchit le mouvement issu des années 70 qui s'est progressivement orienté vers la revendication de la valeur d'usage contre le cours indifférencié de la standardisation industrielle, il reste enfermé dans ses limites par son incapacité à passer de l'aliénation globale de l'usage à celui même de la vie qui est fait dans ce monde. Certes la critique « encyclopédiste » contient en soi cette vérité que la science et la technique s'opposent aujourd'hui massivement aux individus mais elle reste unilatérale par le fait même qu'elle s'opère dans une séparation positiviste entre le rapport à la nature et le rapport social. Tandis que la science et la technique sont finalement conçus comme étant en soi réifiants, le mythe d'une unité immédiate de l'homme et du monde retrouve toute sa force d'attraction. L'illusoire retour en arrière, le rétablissement formel des métiers et des savoir-faire, le tri abstrait dans les techniques restent alors le seul horizon pour ceux qui, cramponnés à ce qui a été perdu sans même pouvoir s'en faire une représentation claire, ne peuvent libérer l'avenir de ce qui aujourd'hui le défigure. Finalement on assiste là à une véritable régression par rapport à ce que l'I.S. notamment avait su poser en son temps et qui demeure encore aujourd'hui une question essentielle : l'usage émancipé d'un temps libéré du travail[86]. Entre un monde où les pouvoirs matériels se multiplient sans emploi et la nostalgie du travail sous ses formes anciennes, le projet révolutionnaire n'a pas à choisir ; il vise à la suppression et au dépassement des deux. Une libération matérielle envisagée dans le cadre d'une libération de l'histoire humaine est toujours ce qui reste à conquérir.

[85] Il arrive par exemple que des salariés sans grande compétence informatique parviennent à saborder sans aucune difficulté – la manœuvre est à la portée d'un « encyclopédiste » – leur outil de travail par « maladresse », gagnant plusieurs heures de travail immméritées. D'autres, à peine plus savants, réussissent à perruquer allégrement comme au bon vieux temps. L'*E.d.N.* peut nier les formes de résistance et d'autonomie existantes en les débaptisant arbitrairement, elles continuent cependant, indifférentes à ses falsifications.

[86] Amoros développe au moins avec plus de conséquences les implications du discours « encyclopédiste » : « La fin du travail salarié ne peut signifier l'abolition du travail, car la technologie qui supprime et automatise le travail nécessaire est seulement possible dans le règne de l'économie. » Autre façon de dire qu'avec l'abolition du travail salarié, le travail redeviendra réellement le centre de la vie.

L'avant-garde de l'absence

« Tous les hommes louent le passé et blâment le présent, et souvent sans raison. Ils sont tellement férus de ce qui a existé autrefois, que non seulement ils vantent les temps qu'ils ne connaissent que par les écrivains du passé, mais que, devenus vieux, on les entend prôner encore ce qu'ils se souviennent d'avoir vu dans leur jeunesse. […]

« Le jugement que portent des vieillards sur ce qu'ils ont vu dans leur jeunesse, et qu'ils ont bien observé, bien connu, semblerait n'être pas également sujet à erreur. Cette remarque serait juste si les hommes à toutes les époques de leur vie, conservaient la même force de jugement et les mêmes appétits ; mais ils changent ; et quoique les temps ne changent pas réellement, ils ne peuvent paraître les mêmes à des hommes qui ont d'autres appétits, d'autres plaisirs et une autre manière de voir. Nous perdons beaucoup de nos forces physiques en vieillissant ; et nous gagnons en jugement et en prudence ; ce qui nous paraissait supportable ou bon dans notre jeunesse, nous paraît mauvais et insupportable : nous devrions n'accuser de ce changement que notre jugement ; nous en accusons les temps. »

Machiavel

La mélancolie devant les feuilles sèches et la vie qui se fige ne nous retient pas. Le passage de l'*E.d.N.* d'un engagement prétendument révolutionnaire à une forme renouvelée du conservatisme aristocratique exprime en pleine lumière sa misère plaintive, ses accents spengleriens, une complainte rejouée des illusions perdues où la maigre force encore active ne sait plus que s'agripper au désir d'une humanité régénérée, enfin purgée des purulences sécrétées par le monde industriel. Ce qui fut annoncé en 1984 comme l'entreprise critique la plus importante de cette fin de siècle se meurt aujourd'hui au salon littéraire, dans le radotage infini de perruques éclairées, cernées de toute part par les ténèbres de la barbarie technologique.

Contenu en germe dès le « Discours préliminaire », ce positionnement idéologique ne fut ni hasardeux, ni réellement choisi, d'où, dans leurs derniers écrits, la difficulté des « encyclopédistes » à assumer pleinement le caractère réactionnaire de leurs positions sans dévaloriser l'extraction radicale plus haute (celle de l'I.S.) dont ils s'imaginent être les héritiers théoriques et politiques les plus conséquents. S'il est pourtant une vérité du situationnisme dont les « encyclopédistes » peuvent à coup sûr se réclamer entièrement, c'est celle qui n'a jamais pu envisager l'activité politique sans autre but que de finir dans une galerie de portraits, là où les vérités de l'engagement sont priées de faire place nette aux tours de plumes et aux cancans des glorieuses familles irrémédiablement repliées sur elles-mêmes par le poids des souvenirs et de la poussière.

La galipette conservatrice de l'*E.d.N.* fut ainsi le produit mêlé d'une impasse politique et d'une aigreur toujours plus aiguisée. Le monde, de 1984 à 1992, était somme toute resté indifférent aux analyses critiques

répétées jusqu'à l'ennui par la revue, et l'on se demandait alors pourquoi, avec la seule arme d'une rhétorique garantie par le modèle fétichisé de l'I.S., on n'avait pas vu surgir à nouveau l'événement majeur permettant la sacralisation révolutionnaire d'une histoire de huit ans.

***

Le marigot théorique dans lequel barbotait à ses débuts l'*E.d.N.* demeure ici central pour saisir à quel point les prémisses idéologiques posées en 1984 conduisaient sans gloire au ravalement de façade actuel.

À ce moment, si les « encyclopédistes » admettaient encore que « la société de classes contient (recèle et refoule) la possibilité historique de son dépassement », ils affirmaient parallèlement, en un renversement absolu, que « le programme explicite » de la société présente était de produire tendanciellement « un monde indétournable », le progrès prenant aujourd'hui la forme d'une *« expropriation irréversible de la vie »*. Par haute pénétration des intentions cachées du capitalisme, et comme naufragés lucides des tempêtes sociales issues de Mai 68, les « encyclopédistes » s'estimaient en effet débarqués au centre d'un « tournant historique » sans nul autre pareil. À leurs yeux, le capitalisme contemporain possédait désormais les moyens matériels d'une domination intégrale, devenant ainsi conforme à son propre fantasme de puissance absolue par l'instauration d'une situation de paralysie historique totale : « […] ce ne sera plus seulement dans son idéologie économique, mais dans les faits, que la bourgeoisie aura réussi à faire qu'il y ait eu de l'histoire et qu'il n'y en ait plus. »

Une telle fumisterie sophistique, apanage autrefois des économistes bourgeois brocardés par Marx, n'avait d'allure que sous le vernis de l'artifice littéraire. D'un côté, le dépassement révolutionnaire était inscrit dans l'organisation sociale du monde présent, de l'autre, par une programmation définitive de l'avenir, le « Big Brother » capitaliste le rendait rigoureusement impossible. Si les « encyclopédistes » notèrent un moment l'absurdité de cette dernière assertion, ce fut malgré tout pour renforcer la vision d'un monde devenu définitivement inébranlable, engageant alors les forces radicales « à lutter pour défendre le présent, pour y conserver ouvertes toutes les autres possibilités de changement », ceci au nom de la résistance à l'égard d'une domination « qui se donne pour tâche de créer enfin *la situation qui rende impossible tout retour en arrière* […] ». Gribouille, qui se jette à l'eau pour ne pas être mouillé par la pluie, n'aurait pas raisonné autrement…

On comprend pourquoi l'issue radicale recherchée dans le trou noir d'une alternative si déchirante relevait difficilement d'un dépassement dialectique quelconque. Ainsi, durant huit années, les « encyclopédistes », balancés entre l'emportement d'une pure phraséologie révolutionnaire et la réelle nostalgie d'un passé jugé préférable à la vie présente, ne savaient plus comment rompre une oscillation pendulaire devenue au fil des numéros de la revue aussi pesante que ridicule. La mort de la revue et la fondation d'une maison d'édition en 1992 eurent enfin raison de l'hésitation. Par le biais des *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes* de Jaime Semprun, l'*E.d.N.* prenait dès lors clairement parti pour l'immobilisme, sacralisant, à rebours des quelques élans « radicaux » précédents, son propre échec par la promotion d'un néo-monachisme érudit destiné à sauver de la décadence générale les trésors savants d'un passé détruit.

Pour qui avait su lire les « encyclopédistes » justement, un tel aboutissement idéologique ne relevait en définitive d'aucun mystère particulier. Pour les autres, épigones et lecteurs assidus, soupirants malheureux d'une I.S. dont ils désespéraient de ne jamais connaître l'aventure, il fallait encore offrir la recette d'une mystification « dialectique » nouvelle. Durant toute l'histoire de la revue, les « encyclopédistes » n'avaient jamais cessé en effet d'en appeler à Hegel, sainteté philosophique priée de résoudre magiquement l'implacable contradiction désignée plus haut. L'avenir du projet en dépendait, la paternité situationniste l'impliquait. Aussi, régulièrement, par sermon assuré et rassurant, on signifiait par exemple que l'entreprise « encyclopédiste », « par son appropriation effective de la réalité des faits » (*sic*), ne saurait manquer le chemin menant « vers son renversement en projet positif de transformation du monde. Franchir ce passage obscur, faire face aux menaces de régression (vers l'arbitraire des marottes théoriciennes, par exemple), implique de se montrer sans complaisance aucune envers la routine, la confusion et le bavardage inepte[87]. » Ceci, comme la suite le prouva, n'ayant de valeur que comme incantation rituelle, incantation destinée essentiellement à libérer l'*E.d.N.*, par exorcisme « dialectique », de l'impasse dans laquelle elle se trouvait emprisonnée.

En 1992, malgré un choix politique qui démentait en lui-même toute velléité de dépassement et consacrait plutôt une régression dans la défense passionnée des temps jadis et des valeurs perdues, les « encyclopédistes », plumes et bouches encore pleines du *sésame* hégélien, entendaient donc devant leur public faire preuve une dernière fois de synthèse savante. Soutenir en bloc le retour en arrière sans passer pour de simples réactionnaires au goût du sens commun politique semblait acquis. À l'opposé, affirmer qu'un conservatisme doctement pesé constituerait désormais le fondement solide de toute critique révolutionnaire – ceci toujours en vertu de l'idée que

[87] « Pourquoi je prends la direction de l'E.d.N. », J. Semprun, *E.d.N.* n° 7.

l'avenir était devenu la propriété exclusive du capitalisme –, viendrait sans nul doute à bout de toute résistance logique : « […] au point que l'on se dit aujourd'hui que des réactionnaires conséquents, s'ils existaient, ne pourraient qu'apparaître comme des révolutionnaires[88]. » Pour mieux la dénoncer dans sa version stalinienne, Orwell avait lui aussi donné dans *1984* la recette d'une telle foudre idéologique : « La guerre c'est la paix, la liberté c'est l'esclavage, l'ignorance c'est la force », affirmait la propagande du ministère de la Vérité. Satisfaits néanmoins de ce rebond sémantique, les « encyclopédistes » voulaient bien soutenir à leur tour que deux et deux ne font plus quatre. Relevons donc simplement que si nous sommes plongés depuis maintenant cinquante années dans une époque où les mots perdent leur vertu et s'usent plus vite qu'à toute autre, un avilissement si rapide n'épargne pas plus les domaines de la critique sociale et politique qu'il n'exonère ses franges autodésignées comme les plus radicales, là où pourtant, il y a quelques décennies encore, on mettait sur la question des mots et de leurs pouvoirs un point d'honneur élevé à demeurer tout aussi attentif que tranchant[89].

La nouvelle ligne de front tracée, d'étonnantes nouvelles ont été dès lors délivrées à l'attention éveillée de la vieille Océania situationniste : « Avez-vous remarqué combien d'excellentes vérités sur la société moderne ont d'abord été dites par des réactionnaires ? » De fait, la connaissance des conceptions politiques des deux siècles écoulés étant devenue d'un intérêt négligeable, on découvrit avec ravissement que, du côté de Burke, de De Maistre, de Chateaubriand, plus proche de nous de Bloy ou de Bernanos pour ne citer que ceux-là, on exécrait avec une égale ardeur le monde déspiritualisé et mécanique des sociétés industrielles. Rien ne semblait maintenant mieux approprié pour réduire à néant l'optimisme béat des Lumières et les avatars progressistes de la philosophie hegéliano-marxiste, critiques largement brassées par l'*E.d.N.* dans une condamnation sans appel de toute idée de progrès. Que « les excellentes vérités » des réactionnaires pointent juste à quelques endroits surprenait d'autant mieux que l'on se refusait absolument à considérer par ailleurs le contexte socio-historique ainsi que les motivations politiques qui les sous-tendaient : visions déchaînées d'une décadence absolue depuis 1789 ; retour au rôle supérieur de l'Église et de la religion comme ciment de sociétés moralement délabrées et sans âme ; conception organique et naturaliste de la société et nostalgie des communautés traditionnelles ; appel incessant au retour à l'ordre contre le chaos diabolique d'une décomposition apocalyptique… En vérité, peu importait. Au prix d'une nouvelle mystification théorique, l'*E.d.N.* pouvait continuer à jouer l'estafette la mieux informée de la critique radicale.

Sur cette route, les « encyclopédistes » ne faisaient pas pour autant figures de pionniers. Leur désenchantement historique, avec tout ce qui coule en lui de sénilité rancunière, rejoignait les soupirs tardifs d'Horkheimer et d'Adorno. Avec ceux-ci, principaux théoriciens de l'école de Francfort, ils se découvraient alors des alliés théoriques de poids. En faisant élogieusement référence, dans les *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes,* aux « réactionnaires conséquents », les « encyclopédistes » répétaient en effet avec trente ans d'écart la grandiose découverte du « conservatisme authentique » par Horkheimer en avril 68 : « Quelque argument que l'on invoque, prêter à la marche envahissante de la bureaucratie totalitaire l'aide de forces de gauche est un comportement pseudo-révolutionnaire, et la tentation du terrorisme de droite une attitude pseudo-conservatrice. Ainsi que l'atteste l'histoire la plus récente, ces deux attitudes se ressemblent plus qu'elles n'ont de rapport avec les idées dont elles se réclament. D'autre part le conservatisme authentique, celui qui prend vraiment au sérieux les acquis de la tradition culturelle, est plus proche d'une mentalité révolutionnaire qui ne se renie pas purement et simplement mais sait se dépasser elle-même, que du radicalisme de droite qui prépare la destruction de tout ce qui n'est pas lui-même[90]. »

Horkheimer tentait alors maladroitement de légitimer de façon définitive la dérive réactionnaire contenue dans les travaux de l'école depuis la fin de la Seconde guerre mondiale. Quoique pour des raisons qui appartiennent aux désastres politiques récents de l'histoire allemande, il est remarquable de noter que ce positionnement idéologique se refusait toujours à considérer l'existence d'une gauche, politique ou artistique, libertaire, foncièrement anti-totalitaire. Dans le cas même de l'histoire allemande, ni la révolution spartakiste ni certains écrits de Rosa Luxembourg sur les dérives totalitaires de la révolution russe ou sur la démocratie des conseils ne semblaient mériter l'intérêt de maîtres jugés par toute une intelligentsia révolutionnaire comme redoutablement vigilants. De Marx même, on ne retenait tout au

[88] *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes.* Tout aussi affirmatif, J.-C. Michéa, confusionniste permanent, tire de ses lectures d'Orwell et de ses ruminations philosophiques, des conclusions similaires : « […] L'adoption déculpabilisée d'un certain conservatisme critique est désormais l'un des fondements nécessaires de toute critique radicale de la surmodernité et des formes de vies synthétiques qu'elle prétend aménager. » *Comment peut-on être anticapitaliste ?* « Révolte et conservatisme : les leçons de 1984 ». Que les papiers amers de Michéa dévoilent depuis longtemps un conservatisme critique certain est une chose acquise. À l'opposé, on se demande bien de quelle culpabilité ce pourfendeur de l'ignorance moderne et ses tristes admirateurs ont-ils tant besoin de se délivrer… ?

[89] Nous pensons par exemple ici aux deux articles de l'I.S. : « All The Kings'Men » et « Les Mots captifs ».

[90] Préface à une réédition de l'ouvrage *Théorie traditionnelle et Théorie critique.*

plus que le philosophe ou le sociologue, réduisant le révolutionnaire au simple rôle de brillant théoricien. Implicitement, on ne savait plus qu'invoquer, comme seule alternative, la restauration abstraite d'une figure bourgeoise morte, figure sociale pour laquelle Horkheimer et Adorno avaient toujours éprouvé une douloureuse nostalgie et qui par son origine, sa tenue et sa culture semblait constituer à leurs yeux un rempart efficace contre la barbarie moderne des sociétés de masses.

Les théoriciens de l'école n'eurent pas trop à patienter pour éprouver la véracité politique du « conservatisme authentique ». Pris à partie, avec une violence où il entrait de la déception, par les camarades de R. Dutschke en 68-69, les deux saucisses, effrayées des méthodes employées par les contestataires, s'en remirent aux soins de la police pour résoudre radicalement une situation que ne garantissait plus aucun confort de chaire. Soulagé, Horkheimer pouvait par la suite déclarer tranquillement que justice et liberté étaient antagonistes, affirmation qui renversait du tout au tout ses proclamations antérieures et rendait absurde toute politique[91].

Malgré des affinités évidentes, l'*E.d.N.*, petit doigt retroussé oblige, se devait de marquer une distance prononcée à l'égard d'individus jugés par trop professoraux. De l'école de Francfort, et malgré de réels mérites critiques, on décréta finalement qu'ils « savaient ce qu'ils voulaient défendre, et contre qui, mais ils ne savaient pas comment. On peut donc dire qu'ils ne savaient même pas vraiment ce qu'ils voulaient défendre. Ils ont manqué d'esprit pratique dans la théorie, ils n'ont été ni de bons théoriciens ni de bons praticiens. Barricadés dans leur culture, ils se choisissaient pour lecteurs, avec leur style pédant, ceux qui allaient édulcorer leur critique dans l'Université, et ils écartaient ceux qui auraient pu en faire quelque chose de mieux et être leurs alliés[92]. » Mauvais théoriciens et mauvais praticiens, voilà des reproches que personne n'oserait plus porter contre les « encyclopédistes » qui avaient en ces domaines remarquablement fait leurs preuves. Le style pédant leur était également bien connu pour qu'ils puissent le mesurer en connaisseurs établis. Perçait alors seulement le regret qu'avec des armes conceptuelles identiques à celles de leurs prédécesseurs, les « encyclopédistes », certitude au bec, auraient su faire une démonstration exemplaire de pertinence subversive. Pareille sentence ne pouvait donc s'achever sans la pointe finale de la formule assassine, exemple parfait du génie comique propre à l'esprit de salon dont les textes « encyclopédistes » n'ont, quant à eux, jamais été dépourvu : « Pour revenir aux intellectuels allemands que nous évoquions, le plus frappant c'est tout de même leur extraordinaire manque d'humour… ».

Sans aucune prise pratique réelle, l'*E.d.N.*, en renversant dans le même élan de naïveté extrême le spontanéisme exalté des mouvements post-soixante-huitards, redécouvrait ainsi par des chemins historiques autrement moins tragiques le pessimisme foncier et sans issue d'Adorno et de Horkheimer. Définissant en 1984 sa marche comme possédant « un caractère transitoirement défensif », elle ne sut envisager à aucun moment le passage et la possibilité dans le temps d'une reprise offensive possible. Par-là, elle dissimulait de plus en plus mal le flou théorique dans lequel elle se trouvait emprisonnée depuis le début même de son entreprise ; et de n'avoir pas pu, ni même voulu ce dépassement – excepté sur le plan mensonger d'une chimère théorique (thèse-antithèse-prothèse) –, elle se condamna alors à partager dans les faits un des caractères centraux de toute pensée réactionnaire : celui de n'avoir en permanence qu'une fonction *transitoire* et *défensive*. La seule description d'une époque indéfiniment crépusculaire plaça ainsi les « encyclopédistes » sur les cimes solitaires de

[91] On ne saurait trop souligner à quel point les troubles étudiants de 1968 en Allemagne furent perçus par Horkheimer et Adorno dans la plus grande des confusions politiques. Comme pour la France, c'est encore l'un des mérites de Mai 68 d'avoir révélé les dérives idéologiques de toute une intelligentsia universitaire dite « critique ». Marcuse lui-même, dans les deux lettres qui suivent, dut raisonner Adorno lorsque ce dernier qualifia l'occupation de l'institut par les étudiants en janvier 1969 de méthode relevant d'un « fascisme de gauche » : « […] je crois que si j'acceptais l'invitation de l'institut sans discuter aussi avec les étudiants, je m'identifierais (ou on m'identifierait) à une position qui n'est pas la mienne politiquement… Nous ne pouvons pas effacer le fait que ces étudiants sont influencés par nous (et certainement pas le moins par toi)… Nous savons (et ils savent) que la situation n'est pas révolutionnaire, ni même prérévolutionnaire. Mais cette situation est si horrible, si étouffante et dégradante que la rébellion contre elle contraint à une réaction biologique, physiologique : on ne peut plus le tolérer, ou étouffer et il faut se donner de l'air. Et cet air frais n'est pas celui d'un « fascisme de gauche » (*contradictio in adjecto !*), c'est l'air que nous (au moins moi) aimerions respirer ne fut-ce qu'une fois, et qui n'est sûrement pas l'air de l'*etablishment*… » Marcuse à Adorno, le 5 avril 1969.
Deux mois plus tard, une seconde lettre de Marcuse à Adorno montre à nouveau dans quel jus aigre marinait depuis un moment déjà le principal théoricien de l'école : « Tu parles des « intérêts de l'institut », en y ajoutant cette note emphatique, "notre vieil institut, Herbert". Non, Teddy, ce n'est pas notre vieil institut que les étudiants ont investi. Tu sais aussi bien que moi qu'il existe une différence essentielle entre le travail de l'institut dans les années 30 et son travail dans l'Allemagne d'aujourd'hui. […] Tu sais que nous sommes d'accord pour refuser la politisation de la théorie sans médiation. Mais notre (vieille) théorie a un contenu interne politique, une dynamique interne politique qui aujourd'hui plus que jamais pousse à prendre une position politique concrète. Cela ne veut pas dire donner des « conseils pratiques », comme tu me l'imputes à tort dans ton interview du *Spiegel.* Je ne l'ai jamais fait. Comme toi, je considère qu'il serait irresponsable de conseiller du haut de mon bureau l'action à ceux qui sont prêts en pleine conscience à se faire casser la tête pour leur affaire. Mais, à mon sens, cela veut dire que pour continuer à être notre "vieil institut", nous devons écrire et agir aujourd'hui autrement que dans les années 30. Tu écris, pour introduire ton idée de la "froideur", qu'à l'époque nous aurions aussi supporté l'extermination des Juifs sans passer à la praxis "pour la simple raison que celle-ci nous était barrée". Oui, et justement aujourd'hui elle ne nous est pas barrée. La différence des deux situations est celle qui sépare le fascisme de la démocratie bourgeoise… » Marcuse à Adorno, le 4 juin 1969.
[92] Dialogues sur l'achèvement des temps modernes.

l'amertume, de la résignation et du ressentiment. En définitive, on voyait se développer et pourrir ce qui était contenu en germe dès le début même de leur entreprise : la volonté de conserver l'image mythique de l'I.S. Ce qui avait néanmoins été cherché dans les années 60 – la nécessité de reprendre la critique d'un capitalisme modernisé au moyen d'une pratique et d'un projet nouveau –, se voyait ravalé ici à une lamentation infinie sur l'esclavage technologique ; la colère combative contre la domination se transformait en ironie impuissante, supérieure, dédaigneuse ; enfin, le jeu déterminé et le style tranchant utilisant l'humour comme arme critique disparurent au profit d'une prose triste et sentencieuse qui semble autant saisir sa propre mort qu'elle exprime et épouse celle qui recouvre l'époque présente.

Et qui ne reconnaît ici les traits caractéristiques d'une révolte morte ? Ce ne fut que d'être régulièrement déçus qui rend maintenant les nuisants si sévères à l'égard du monde. Nichée au sein de la critique, et bien au-delà des contradictions qu'elle recèle, cette mort fut la conclusion déterminante de la faillite « encyclopédiste ».

L'anémie critique de la pensée révolutionnaire actuelle serait le seul résultat d'une absence complète de conflits sociaux inscrits dans une perspective radicale. La perte du sujet historique à travers sa figure ouvrière traditionnelle a été perçue comme une catastrophe par l'ensemble du mouvement révolutionnaire. Être prométhéen lentement revêtu au cours des deux siècles écoulés de toutes les qualités propres à abattre l'abomination capitaliste, le prolétariat ouvrier se voit aujourd'hui dépouillé de tous ses attributs magiques antérieurs, jugé platement réaliste, corporatiste, uniquement soucieux d'intégration réussie dans l'horizon restreint des promesses marchandes. Omniprésent encore en 68 dans tous les discours appelant à un renversement total du monde, ce sujet ne fut jamais alors, pour la majorité des sectes marxistes et autres, qu'un alibi théorique confortable, le pivot central d'une histoire déroulée mécaniquement vers l'avènement social du paradis terrestre. Il n'est même plus aujourd'hui « le Dieu caché » de ces militants et intellectuels en peine de consolation fantasmatique mais une idole vaincue, morte, le Grand Pan moderne sur lequel on crache avec ressentiment parce qu'il n'a pas su mener à leur terme les promesses extraordinaires qu'on lui prêtait il y a peu encore.

Ce constat n'annule évidemment en rien la division en classes des sociétés passées et présentes, et donc, par-là, la réalité des affrontements que cette division entraîne inéluctablement. Du côté des ersatz gauchistes issus de Mai 68 comme du côté « encyclopédiste », on analyse cependant le caractère centralement réformiste et étatiste des mouvements sociaux actuels comme le signe consacré d'une déroute définitive. « La » révolution est morte avec ceux qui devaient la conduire, trompés simultanément par le stalinisme et leurs désirs d'intégration aliénés. En faisant peser ainsi sur les héros d'hier l'échec de ses espoirs révolutionnaires, ce discours ne dévoile pas seulement l'extériorité hautaine de ses auteurs mais encore l'impuissance dans laquelle ils sont de corriger leur propre méprise. Par le passage d'un optimisme naïf et débridé à une désillusion intégrale, il révèle surtout un manque de jugement historique, manque fréquent et connu de toute période contre-révolutionnaire fatalement conduite à s'épancher sur la clôture du monde et la fin de l'histoire.

On ne comprendrait pas sans cela l'insistance avec laquelle l'*E.d.N.* cherche à faire de l'artisan ou du paysan les figures centrales de sa perspective politique. Il n'est même plus question pour elle d'un échec révolutionnaire du XXe siècle, mais d'une grossière erreur de jugement, celle qui a consisté à attendre d'une réalité prolétarienne, déqualifiée et intégrée, une quelconque capacité révolutionnaire. Il faut ici mesurer l'audace inattendue dont font preuve les « encyclopédistes » pour se débarrasser d'une si mauvaise réalité : elle ne consiste à rien de moins qu'exhumer dans l'aristocratie ouvrière du XIXe siècle la seule figure sociale qui ait fait ses preuves comme sujet révolutionnaire et dont le rétablissement *conditionne* toute perspective à venir. Les trois quarts des individus de ce pays travaillant dans les services n'ont qu'à se sentir morveux : pas de capacité révolutionnaire sans dignité ouvrière et pas de dignité ouvrière sans le rétablissement de l'unité perdue du travail. L'histoire des révolutions se trouve donc suspendue à la figure du travailleur honnête qui, sous le triple aspect du rapport authentique à la nécessité, de l'ouvrage bien fait et du travail nourricier, a le mérite d'offrir une image irréprochable. Par un mystère étonnant de l'histoire, la pratique révolutionnaire serait subordonnée à la morale répugnante des vertus accordées au travail bien fait. Le peuple n'étant plus à la hauteur des attentes souveraines de ces veilleurs de nuit, il fallait alors s'acharner à exorciser la présence maléfique de la triste et vulgaire réalité prolétarienne du XXe siècle. Car on le sait désormais, à défaut de ses contemporains, l'*E.d.N.* aime les spectres, particulièrement ceux habillés en côte de velours…

Du travailleur d'usine à l'employé déqualifié du tertiaire qu'aucune communauté morale du travail n'enserre plus, il n'est pour elle question que d'êtres dépossédés, débiles, tout juste aptes à « bousiller » leur travail, tant il évident que ce dernier, dans son indifférence propre, ne saurait désormais faire l'objet d'un sabotage[93] ! Avec de tels représentants, si nuls

[93] Dans l'article « Abrenuntio » (*E.d.N.* n°15), les « encyclopédistes » se lamentent sur une « société de travailleurs privés de la seule activité qui leur restait ». Avec la suppression du « labeur »,

professionnellement, la révolution promise ne pouvait être qu'affreusement corrompue et trahie. Ce tableau de l'avilissement généralisé serait incomplet si le monde des banlieues, particulièrement les jeunes qualifiés de « barbares », ne venait pas sans aucune surprise achever l'image d'un peuple méprisé qui, alliant les stigmates de la misère à ceux de la jouissance consommatrice, se voit logiquement ravalé au rang de l'animalité[94].

Misérable regard consistant à identifier les effets de la misère aux marques du vice et à faire d'une humiliation générale une manifestation supplémentaire de la dépravation. Regard accablant porté également sur l'histoire qui saisit l'acte révolutionnaire non pas dans l'arrachement aux fonctions dans lesquelles nous tient cette société, mais à faire de celles-ci le lieu même d'une vertu. Car bien sûr, dans leur vision mortifère, les « encyclopédistes » ne retiennent pas la dignité ouvrière au sens précis des ouvriers en lutte, mais une dignité rabattue sur la simple fierté du métier, sur l'image du travailleur exemplaire portant à la perfection son habileté manuelle et son intelligence technique. C'est un regard de borgne placé du seul point de vue de l'état social, fatalement conduit, d'une part, à mésestimer les rapports coercitifs et bornés qui présidaient à l'existence de l'artisanat, incapable, de l'autre, de se placer *du point de vue de la lutte* qu'engageaient ces mêmes artisans pour s'arracher des limites d'une identité fixée par les rapports sociaux dominants. Le temps volé par ces artisans à la succession du travail et du repos, ces nuits de rêves, de discussions, d'écritures et de combats, lancées contre le cauchemar quotidien d'une réalité misérable, n'étaient pas en effet destinées à l'acquisition avide d'une plus forte maîtrise du métier face au développement industriel, mais bien pour envisager les formes futures d'une égalité sociale et les forces capables de développer des transformations émancipatrices. Tous ces artisans qui savaient mieux que quiconque l'impossibilité d'exister librement dans le simple exercice du métier, se voient pourtant aujourd'hui reconnus aux yeux des « encyclopédistes » par ce contre quoi ils s'étaient élevés en tant que révolutionnaires, *à savoir leur condition de classes*[95]. Fonder une capacité révolutionnaire sur la fierté du métier, voilà la dernière trouvaille que l'*E.d.N.* n'aura pas su nous épargner.

Dans ce soin méticuleux mis à extraire la bonne identité révolutionnaire, d'échanger un sujet historique contre un autre, l'*E.d.N.* montre qu'elle n'a tiré aucune leçon des mouvements du XXe siècle. Car, fondamentalement, la disparition de l'ouvrier en tant que figure centrale du projet révolutionnaire n'est pas seulement une perte, elle est aussi une chance. Avec cette figure est morte l'immanence révolutionnaire attachée à un groupe social particulier, sans que soit infirmé le fait qu'exploités et dominés ont toujours les meilleures raisons et le plus fort intérêt à se délivrer de leurs chaînes. Morte également l'idée de ravaler la communauté des hommes au règne omnipotent du travail producteur. Les mouvements sociaux du XXe siècle ont pour l'essentiel engagé leur critique dans une dépendance stricte à l'égard de la société capitaliste. Ils partageaient avec elle le principe général par lequel cette dernière avait historiquement annoncé son règne : le fait que le travail soit placé au centre de la vie, que l'universalité de la condition humaine se révèle *dans* et *par* le travail. La domination de l'économie perdait la spécificité historique qui la rattachait à l'avènement du capitalisme pour prendre des allures d'éternité. D'une façon générale, la règle de vie de l'ouvrier était devenue la raison du discours. Et il n'était pas besoin d'être maoïste pour défendre cela, quand la majorité avait abandonné l'idée même de suppression de la classe ouvrière au profit du renforcement de sa position de classe par l'obtention *à pas de tortue* de quelques conquêtes sociales. Pourtant, au moment où le capitalisme, au

c'est au « bousillage systématique de la valetaille moderne que l'on assiste ». Étant bien entendu qu'à « la différence du sabotage, le bousillage ne trouble pas le fonctionnement du mécanisme social ». Sans commentaire…

[94] Il est des revirements éclairants. Si, au temps de la revue (E.d.N. n° 6, « Abâtardissement »), on affirmait encore : « Là où certains ne voient que rebut, nous apercevons ce réservoir d'illégitimité qui préserve les peuples de la déchéance », dans *L'abîme se repeuple*, on y aperçoit le façonnement d'un nouveau « type humain », « aussi loin de la nature que de la raison ». Aucune métaphore biologique n'est économisée ici pour nous assurer que les jeunes des banlieues sont « effectivement des barbares » (Cf. pp. 37-45). Cette « peinture » sociale et les réflexes apeurés qu'elle traduit n'est pas sans rappeler la manière dont, jusqu'en 1848, on a ordinairement résumé les aspects de la condition ouvrière en les ramenant à des traits biologiques et à des caractères physiques. Comme le rappelle L. Chevalier dans *Classes laborieuses et Classes dangereuses*, bien avant que le terme de prolétariat ne s'impose plus largement, « non seulement la condition ouvrière et le genre de vie sont décrits par analogie avec la condition sauvage, mais les divers aspects de la révolte ouvrière et les conflits de classe sont exposés en termes de race ».

[95] Le mouvement ouvrier français du XIXe siècle est bien sûr divers et conflictuel. Il n'est pas inutile pourtant d'insister sur le fait que ce sont les saint-simoniens et une large partie des proudhoniens qui ont le plus insisté pour fixer les prolétaires dans la « bonne identité » du travailleur artisan. Même un socialiste chrétien comme Corbon, à ce titre peu suspect d'extrémisme, dut admettre alors ce que les « encyclopédistes » ne comprendront jamais : « J'ai eu la naïveté dit-il d'emboîter le pas des moralistes et de morigéner cet ouvrier type dont l'esprit vagabond ne veut pas demeurer dans le terre-à-terre de l'atelier et s'absorber dans la confection d'un bâton de chaise, ou d'un revêtement de chapeau, ou d'un paquet de composition, ou d'un soulier, ou de n'importe quelle division ou subdivision du travail… Je n'avais pas encore saisi son secret. J'étais dans une disposition à ne pas me rendre compte de ce grand et légitime besoin de vie extérieure qui caractérise l'ouvrier de Paris […]. Le travail quotidien n'est […] pour notre ouvrier que la corvée de chaque jour ; et n'ayant généralement point d'amour sérieux et durable pour son travail, il n'y consacre que la moindre partie de sa valeur intellectuelle. Les produits qui font le plus honneur à l'atelier parisien sont loin encore d'attester l'emploi de toutes ses facultés de travailleurs […]. Si cet ouvrier avait pu se faire tel que je le voulais, il n'y serait parvenu très probablement que par l'étouffement de ses grandes aspirations et serait descendu dans la troisième catégorie de la classe moyenne du peuple, à moins qu'il n'eût pris rang dans la bourgeoisie, ce qui, à notre point de vue, revient au même. Quand par exception l'ouvrier type est résolu à faire ses affaires, il est bien rare que ses généreuses aspirations persistent. » Corbon, *La Voix du peuple*, Paris, 1850.

moyen d'une division toujours accrue des tâches, rendait effectivement le travail pauvre et indifférent, il devenait difficile de défendre dans celui-ci la finalité de l'œuvre artisanale. Ne restait en revanche que sa pure nécessité abstraite comme fondement moral : sous la forme d'une mobilisation collective dans la production matérielle, de l'intégration sociale et, en définitive, d'une pure contrainte intériorisée du devoir, le travail constituait à lui seul l'essence de toute pratique sociale. Seuls quelques-uns, avec les surréalistes et les situationnistes, ont su s'opposer d'une façon résolue au devenir ouvrier du monde et saper la base morale qu'on entendait accorder alors sans reste au travail. Et il faut être encore bien aveugle pour n'apercevoir aujourd'hui dans le « Ne travaillez jamais » de ces derniers qu'une négation abstraite du travail au profit d'un parasitisme généralisé, ou, pire encore, l'une des sources de la déliquescence des rapports sociaux actuels. Moralistes poussiéreux et idéologues du travail sont encore les derniers à baver sur les vertus de l'effort et de la contrainte autrefois offertes en privilège par l'atelier du faubourg Saint-Antoine, les usines Ford ou la belle place d'employé chez I.B.M. On sait malheureusement trop bien pourquoi. Exercé au nom des strictes nécessités productives, le chantage trimestriel à la mobilisation laborieuse est dans le capitalisme la négation même de tout début d'action libre. La liberté ne commence jamais qu'au-delà, dans des activités dont la lutte révolutionnaire demeure, primordialement, la démonstration en acte.

Ce détour n'est pas sans importance à un moment où, d'un côté, la vieille vision marxiste, prisonnière de son économisme, trouve sa forme renouvelée dans des mouvements tel A.T.T.A.C. et où, de l'autre, on tente une nouvelle fois de présenter le travail, avec la famille, comme les ultimes remparts moraux aptes à endiguer la dissolution généralisée des anciens rapports sociaux. Cernée par la décadence mais douée en maçonnerie, l'*E.d.N.* accroche à ces murailles l'étendard du travail de qualité comme fondement de la liberté perdue. Pour mener à bien la riposte, ses appels déchirants à la reprise généralisée des savoir-faire détruits caressent ainsi le rêve d'un univers fraternel où chaque monotechnicien du métier se trouve à sa place, consacre sa vie à l'apprentissage interminable de son art. Ce « Larzac de l'artisanat » la livrait alors lamentablement dans sa version folklorique au chantage qu'exerce sur nous le cours actuel du capitalisme : dissoudre la question de la liberté dans le seul problème de la production matérielle, et, en définitive, *réduire la question de la vie à celle de la survie.*

Orpheline d'un « sujet révolutionnaire », la critique sociale s'est ainsi réduite depuis plus de trente ans à une analyse platement positiviste. Si elle opère la critique de l'organisation sociale existante, faute d'une perspective révolutionnaire, elle ne peut dépasser le point de vue de la science dominante. Par là, le point de vue pratique de la transformation est abandonné. D'une certaine façon, cette critique s'est entièrement laissé dominer par le mouvement de professionnalisation et de bureaucratisation qui, dans les années 60, avait trouvé son point d'irradiation dans un département d'État commis à l'analyse des êtres humains. Le marxisme, devenu science de l'intégration réussie, s'est diffusé, dans la société, sous la forme impuissante d'une critique vidée de tout contenu révolutionnaire. Le rapport contemplatif au monde a dès lors d'emblée refusé l'histoire, « c'est-à-dire la lutte réelle en cours aussi bien que le mouvement du temps au-delà de la perfection immuable de la domination[96]».

S'il est donc un mérite qu'il faut reconnaître à l'*E.d.N.*, c'est d'avoir mené cette puissance impuissante à son expression réfléchie ; avec elle, on a à la fois la critique de ce qui existe et la démonstration savante de l'impossibilité de sa dissolution. Comme le notait il y a peu R. Riesel, chaussant maladroitement les cotillons des nuisants, « il fallait analyser pourquoi les conditions de la société rendent si difficile l'opposition », c'est-à-dire montrer que « la domination fonctionne essentiellement à la soumission et la soumission à l'industrialisation, à l'emprise du système technique », autrement dit à la domination. Forts d'une telle tautologie, ces docteurs ès soumission pouvaient répondre à la question qui les taraudait de façon lancinante : « Qu'est-ce qu'on peut faire des idées révolutionnaires quand il n'y a pas de classe révolutionnaire agissante[97] ? » Tant que le nouvel acteur n'est pas là, il faut opérer par procuration, remplacer le héros absent et tenir le temps d'attente en analysant de façon impassible les conditions objectives qui produisent l'assujettissement des hommes et rendent par-là impossible toute conscience révolutionnaire. Au nom d'une lucidité retrouvée, le désabusement passe alors à la moulinette du pessimisme clairvoyant les manques d'une époque qui crève toujours de ne vivre qu'en gris. À la traîne du négatif, l'*E.d.N.* s'évertue à décrire avec toujours plus de précision anatomique l'impuissance générale pour rehausser ses analyses au sommet d'une pureté préservée. Tandis qu'elle s'assure, d'un côté, de « l'enfermement de l'homme » dans les mailles d'un système technique toujours plus puissant, elle vérifie, de l'autre, « l'effondrement intérieur des hommes » dans la perte de toutes les facultés humaines. Ces dernières, en matière de raison, d'usage de la langue, de goût ou de savoir-vivre se seraient en effet miraculeusement concentrées *comme perfection de l'espèce* chez les

[96] G. Debord, *La Société du spectacle.*
[97] J. Semprun, *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes.*

seuls « encyclopédistes ». Ne faisant l'économie d'aucun argument pour fossiliser un peu plus les conditions d'une humanité jugée comme définitivement perdue, ils pourraient s'écrier avec un véritable calme olympien : « Les circonstances font l'inhumanité de l'homme et son inhumanité même le rend incapable de les transformer ! » Depuis longtemps, on n'avait pas pris autant de satisfaction littéraire à participer au spectacle d'une exécution capitale, à contempler dans la force inébranlable de la domination la force de son propre renoncement.

À travers cette mise en congé du projet révolutionnaire, c'est la dimension politique des hommes elle-même qui disparaît. Jouant sur *l'évidence* que l'absence de contestation et d'imagination révolutionnaires équivaut à une absence de luttes et de conflits réels, elle postule, par traits de plumes, la clôture du monde. La société est proclamée exactement identique au discours qu'elle tient sur elle-même, l'existant fait toute la réalité de ce monde, les individus intériorisent sans reste leurs conditions de vie et on accepte sans frémir qu'on ne peut plus *être dans* la société sans *être de* la société. Dans cette loi d'identité, nul écart, nulle différence de la société à elle-même où puissent se produire des conflits, la politique étant elle-même entièrement réduite à la figure unitaire de la domination. Que les « encyclopédistes », à l'instar du conservatisme authentique, retrouvent sur ce point les conclusions idéologiques de l'école de Francfort n'a une fois de plus rien de miraculeux. Exploitant l'ambiguïté du statut du politique chez Marx entre ses travaux économiques et ses écrits historico-politiques, Horkheimer et Adorno avaient développé de façon unilatérale une vue de l'histoire ramenée au seul procès d'une domination toujours plus perfectionnée de l'homme et du monde, domination s'exerçant au cours des siècles par le biais d'une étatisation globale et d'une rationalisation technologique sans cesse développée. La philosophie hégélienne de l'histoire est si bien reprise que la domination devient, en lieu et place de la raison, le nouveau et seul objet d'une marche historique désastreuse où les hommes sont réduits à l'état de pur objet de passivité, de servitude et de souffrance : les individus sont la matière que façonne un conditionnement généralisé, les victimes ne réagissent jamais, les oppresseurs ne se divisent pas… Selon cette vision, nature et différences des régimes sociopolitiques n'ont centralement plus aucun intérêt ; les conflits internes propres aux divers systèmes dominants de l'histoire ne servent jamais que la finalité d'un contrôle absolu ; les individus, rabaissés au même niveau que la nature, ne sont appréhendés que sous l'aspect de leur maîtrise et de leur domestication achevées. La compréhension de la lutte se retourne en contemplation de la loi en sorte qu'histoire et projet d'émancipation collectif sont alors définitivement séparés. La société étant mauvaise intégralement, la seule solution est d'en sortir autant que possible, à la manière des grands intellectuels qui jouissaient, il y a peu encore, d'un statut social particulier. La rupture à l'égard des conditions d'asservissement ne passant plus par l'action collective des hommes, elle retombe alors dans l'attente hypothétique d'une réflexion de l'humanité souffrante sur elle-même.

La dépendance du discours « encyclopédiste » à la parole spectaculaire explique dès lors pourquoi promesses du pire et vues crépusculaires du monde sont inlassablement opposées aux intérêts aveugles du modernisme marchand. Ne restent dans ce cadre que la peur et l'effroi, ces *passions antipolitiques* par excellence, comme agents de rassemblement et d'opposition. L'unité d'une communauté humaine différente ne se rapporte plus à une tâche à réaliser au-devant de nous, mais à la représentation pointilleuse et maintenue des abîmes d'archaïsmes, de barbarie et de désolation qui nous menacent de tous côtés. Aussi, en tant que représentants idéaux d'un milieu épuisé où se professent de bon ton des sentences qui rejoignent dans un désabusement intégral la même sommation à l'immobilisme et au retrait, les « encyclopédistes » ont endossé tranquillement les défroques de « pères du désert » ou de « derniers hommes » afin de réciter la prose entendue du catastrophisme stérile[98]. Mêlant de la sorte leurs plaintes aux voix de la pétrification dominante, ils ne renforçaient pas seulement le sentiment d'une impossibilité pour les hommes de se délivrer du joug qui les oppresse, mais, comme le relevait justement H. Arendt à propos du totalitarisme, renforçaient également la paralysie nécessaire à tout système de domination et d'exploitation : « Nos conditions d'existence aujourd'hui dans le domaine de la politique sont assurément menacées par ces tempêtes de sables dévastatrices. Le danger n'est pas qu'elle puisse instituer un monde permanent. La domination totalitaire, comme la tyrannie, porte les germes de sa propre destruction. De même que la peur et l'impuissance qui l'engendrent sont des principes antipolitiques qui précipitent les hommes dans une situation contraire à toute action politique, de même la désolation et la déduction logico-idéologique du pire qu'elle

[98] L'indignation née d'une mauvaise lecture indiquerait immédiatement que la stérilité invoquée ici se moque avec cynisme du chaos social, économique et écologique produit par l'époque. Par stérilité, nous n'entendons que la paralysie politique que ce catastrophisme engage malgré lui. Tout occupés à leur grandiose sauvetage universel, les « encyclopédistes » ont vite oublié que la conscience malheureuse de la catastrophe commence *encore et toujours* par le constat de l'impuissance, puis n'en bouge plus. Comme elle n'est pas très attrayante, elle ne manquera en effet jamais d'occasions de se plaindre du peu d'écho que suscitent ses avertissements. Ajoutons qu'à bout de ressources, cette paralysie finit souvent par se muer en un désir de la catastrophe elle-même pour obtenir au moins la satisfaction de ne pas s'être laissé abuser sur ses nouvelles prémisses apocalyptiques.

engendre, représentent une situation antisociale et recèlent un principe qui détruit toute communauté humaine[99]. »

L'inscription de la politique comme simple objet d'une naturalité oppressive ne peut ainsi que dénier les aspects émancipateurs que portent dans l'histoire les divers projets révolutionnaires. Si cette pensée accorde tant d'intérêt à la révolte individuelle et à la résignation de masse, c'est qu'elle demeure centralement incapable d'envisager l'action et la praxis. Dans cette optique, de l'invention de la démocratie en Grèce jusqu'à la Révolution française, des soulèvements prolétariens du XIXe siècle jusqu'à Mai 68, rien ne semble s'opposer, ni sans cesse se rejouer, contre les visées d'asservissements des puissances de l'histoire. Dans ce dédain de toutes les luttes sociales concrètes, manipulations et passivité se coordonnent parfaitement. À l'instar de Mai 68 tel que ce mouvement est présenté par les divers discours réactionnaires à la mode, ces événements, ruse de la raison, concourraient même centralement au renforcement d'un crépuscule catastrophique inscrit dans le destin totalitaire de l'humanité.

Subjuguée par la présence écrasante du discours spectaculaire, l'*E.d.N.* s'est mise à combattre cette société avec son propre langage. De fait elle lui a tout accordé : elle a accepté que chaque moment de la vie soit nommé par lui sans que s'engage derrière le sens dominant des mots un conflit sur la chose même. Et rien ne donne mieux la mesure de son renoncement que l'idée de décadence humaine au nom de laquelle elle mène sa croisade. Car c'est ici accepter que les multiples divisions travaillant cette société se sont résorbées dans l'indistinction d'un destin collectif et que, finalement, toute la réalité a été emportée dans la glaciation de l'existant. Il n'y aurait plus dès lors deux mondes logés en un seul et voués à se combattre mais la solidarité de tous emportés dans un bateau dont il faudrait décrire *ad nauseam* la dérive. De même, la perspective révolutionnaire ne consisterait plus à proclamer ouvertement tout ce qui se trouve nié dans ce monde, mais à rejeter en bloc toute la réalité, parce que laissée à la seule définition des rapports existants. Du côté de cette secte austère, on n'engage donc plus à briser le monopole spectaculaire de l'apparence pour y configurer un espace propre, mais à sortir tranquillement de la société pour retrouver « une expérience sensible authentique » et « non manipulée ». Mais le bouleversement du vieux monde ne se fera pas avec pour tout savoir-faire la culture du poireau ou l'élaboration d'une chaise. Il en est un autre, bien plus urgent à reconquérir, celui qui consiste dans un premier temps à mener la division. Il n'est plus temps d'aller herboriser du côté de Ménilmontant…

[99] H. Arendt, Les Origines du totalitarisme – Le Système totalitaire.

Art de la vie en commun, la politique révolutionnaire a toujours été saisie, par ceux que la division sociale reléguait dans l'inexistence, comme projet de liberté démocratique et d'émancipation sociale. Le fait que tout conflit soit d'abord pour l'immense majorité un conflit sur la possibilité d'avoir une prise réelle et concrète sur le monde, d'accéder en somme à la vie politique même, indique suffisamment que cette dernière ne se réduit pas au développement autonome de la domination. L'appropriation de la liberté a pu justement commencer lorsque la logique supposée naturelle de la domination était renvoyée à la contingence historique de tout ordre social. Et contrairement à ce qu'affirme l'*E.d.N.*, les perspectives révolutionnaires ne dépendent pas d'un renversement immédiat de la société existante. Si le mouvement révolutionnaire a été anéanti au point de perdre lui aussi, dans la passivité générale, toute pensée et toute perspective autonome, il reste que cette société, dans son scandale même, continue de produire ses ennemis. La révolution demeure un projet.

Expression d'un profond désenchantement historique, la réalité perçue par l'*E.d.N.* comme lieu d'une soumission généralisée reprend logiquement à son compte, *en une cure de jouvence radicale*, le rapport réactionnaire au temps. Certes, dans des époques qui ne trouvent en elles que ruines, effacements et égarements, le passé offrira sans cesse aux hommes l'image d'une harmonie profonde et d'un déroulement glorieux.

Les idéologies conservatrices trouvent évidemment le meilleur profit à revendre ces poussées nostalgiques sous des emballages modernisés. Ici réside d'ailleurs l'une de leurs forces d'attraction majeure depuis deux siècles : « Dans une société sans postérité », le futur étant perdu et le présent devenant précaire, le passé peut toujours être repeint en rose. Pour ce faire, dans l'ignorance satisfaite de tout souci historique minimal, il suffit d'offrir aux hommes la vision factice d'une quelconque unité perdue, cette soupe consolatrice…

La restauration d'un passé particulier présentée comme seule perspective révolutionnaire possible n'a pas fini d'éblouir à son tour la cause « encyclopédiste ». Lui manquaient encore la force et l'audace d'un apport digne d'un lectorat versé depuis lors dans toutes sortes d'âneries : avançons dans le futur à reculons[100].! On ne saurait trop souligner ce qu'une telle conception peut avoir de désastreuse. Derrière une prétendue sauvegarde du passé, ce n'est pas seulement l'avenir qui se voit condamné en tant que champ stérile et épuisé, c'est la relation au passé elle-même qui se trouve brutalement appauvrie.

[100] « Dans ce mouvement perpétuel, il faut savoir ne pas bouger pour garder une direction, s'accrocher au passé pour le jeter à la tête du présent. » *Dialogues sur l'achèvement des temps modernes.*

Vérité banale : les révolutions se sont de tout temps référées au passé, celui-ci nourrissant de manière indispensable l'imaginaire collectif des grandes insurrections, mais, comme le relevait Marx, pesant également d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants lorsque « le langage emprunté » vient obscurcir les intérêts réels en cause et la nécessité de trouver des solutions n'appartenant qu'au présent. Ainsi, il s'agit alors pour les révolutionnaires, non d'invoquer *les spectres* des soulèvements antérieurs, mais d'en ranimer *l'esprit.* Si les souvenirs invoqués à ce propos par l'*E.d.N.* sont hésitants, c'est qu'elle s'attache avant tout à regretter par le biais d'un *tri sélectif confortable* les conditions socio-historiques dans lesquelles étaient nées les grandes insurrections passées, très rarement le désir et les nécessités d'émancipation qu'elles pouvaient porter. Images d'Épinal ramassées en quelques peintures idylliques, ces souvenirs soupirent côté ville sur les rapports équilibrés de la production artisanale, côté campagne sur le mythe d'une union franche où l'homme et la nature coexistaient en un « rapport amical » (*sic*). À l'enthousiasme pour les modes toujours renouvelées de la modernité marchande, les « encyclopédistes » brandissent donc le miroir inversé des formes sociales précapitalistes qui lui auraient été à tout point de vue supérieures. Aussi, « quand être absolument moderne est devenu une loi spéciale proclamée par le tyran », ce dont ils s'enorgueillissent le plus, c'est d'apparaître comme irréductiblement passéistes. On brode alors sur les vieux thèmes chers à tout « réactionnaire conséquent » : la sociabilité immédiate qu'auraient engagée les rapports familiaux ; le sens du métier ; l'éthique traditionnelle du travail, garante ultime de stabilité et d'ordre ; le bon sens de l'expérience non manipulée et « l'authenticité » avérée par le temps des rapports coutumiers… Avec ce sérieux de hibou qui la caractérise, l'*E.d.N.* en vient donc à conclure logiquement qu'une « société traditionnelle offrait sans doute de meilleures conditions de réalisation de soi-même que n'en offre aujourd'hui cette société partiellement historique […] » ou encore que « la domination moderne, qui avait besoin de serviteurs interchangeables, a justement détruit – c'est peut-être là sa principale réussite – les conditions générales, le milieu social et familial, les rapports nécessaires à la formation d'une personnalité autonome[101] ». Dans cette pure négation abstraite de la réalité existante, le passé de l'humanité, imparfait et même exécrable pour l'essentiel, devient non seulement un moindre mal mais un mérite au regard de la confusion actuelle : « […] nous choisissons sans hésitation la voie de l'arriération : du moins la vie y conserve-t-elle quelques traits d'humanité[102]. »

[101] J. Semprun, *L'abîme se repeuple.*
[102] *Remarques sur la paralysie de décembre 1995.*

Pour soutenir une justification pseudo-historique à de telles visées idéologiques, une notion similaire au « tournant historique », celle du « point d'appui », garantissait aux « encyclopédistes » la force d'un diagnostic sans faille : la destruction du monde a été menée si loin qu'il n'existerait plus aujourd'hui aucune base véritable pour la révolte, les hommes (les vrais, durs et tatoués, sans doute ?) n'ayant eux-mêmes plus aucune consistance individuelle : « Il devient impossible de raisonner en termes de classes quand ce sont les individus eux-mêmes qui ont disparu[103]. »

La notion de « point d'appui » ne fait que déplorer la perte des repères anciens du mouvement ouvrier. Ceux-ci s'étaient lentement constitués au cours du XIXe siècle dans le cadre d'une industrialisation et d'une urbanisation progressive. Appliquée aux milliers d'esclaves manufacturiers victimes de la première révolution industrielle constituant un prolétariat nouveau grossi par les couches déclassées de la paysannerie, cette notion n'a pour autant pas plus de sens qu'elle n'en a au regard de la société d'aujourd'hui. S'il a pu jouer en effet un rôle dans la lente construction des défenses ouvrières, le souvenir mythifié de l'autonomie très limitée des communautés rurales n'avait jamais été ce lingot d'or miraculeusement préservé par on ne sait quels « passeurs » à la Chateaubriand que chacun aurait pu aller consulter en sage dans l'attente de jours meilleurs. Tout au contraire, c'est parce que ce prolétariat était plongé dans un chaos inédit et réduit à l'isolement le plus noir, que les premières formes de résistances ouvrières furent dans la nécessité de puiser par elles-mêmes dans le passé les possibilités d'un regroupement solidaire ; et ceci non pour le restaurer dans sa forme rurale détruite, mais comme condition d'une exigence imposée par un contexte socio-économique nouveau[104]. On aura compris que ce qui constitue aux yeux des « encyclopédistes » une absolue nouveauté historique – la perte de toute référence traditionnelle nécessaire à la reprise d'une opposition radicale au capitalisme –, est avant tout destiné à nous convaincre d'un arrêt irrémédiable du temps : « Notre époque est sans doute la première dans l'histoire qui se trouve

[103] J. Semprun, *L'abîme se repeuple.*
[104] L'exemple connu du mouvement néo-babouviste français dans les années 1840 offre une bonne illustration de ce processus : « Les conceptions et les descriptions de la société communiste que les néo-babouvistes veulent édifier font référence à des formes de sociabilité anciennes […], mais elles ne font pas pour autant disparaître les nouveaux modes de relations qui supposent un processus d'individualisation avancée. Les communistes égalitaires de cette époque aspirent à une république universelle ; ils ne souhaitent pas vivre dans des petites communautés, familiales ou villageoises, plus ou moins repliées sur elles-mêmes. […] “Ils” veulent détruire la famille traditionnelle, légaliser le divorce et l'union libre, faire participer les femmes et les jeunes à la vie publique […]. “Ils” imaginent pour leur part des citoyens voyageant dans le monde entier : sans doute pour combattre la monotonie de la vie casanière, l'esprit de clocher, et acquérir des dispositions cosmopolitiques et universalistes. » A. Maillard, *La Communauté des égaux.*

tout aussi incapable de transmettre authentiquement une tradition que de faire naître des chances de renouvellement. » Lorsque le spectacle instaure la folie d'un « présent perpétuel », *cette fausse conscience du temps*, l'*E.d.N.*, en pôle inversé, surenchérit donc dans un jugement non moins faux et délirant : l'immobilité apparente est le signe d'une clôture définitive. Il y avait de l'histoire, il n'y en a plus…

Nos perruques savantes semblent ignorer également que quelques moments isolés sortis avec exemplarité du passé ne possèdent aucun fondement autonome. Ceux-ci n'acquièrent jamais leur signification pleine que rapportés à une totalité concrète. Comment expliquer par exemple que la famille, dans son cadre trivialement bourgeois, n'a cessé de se désagréger et de se voir contestée comme structure sociale castratrice depuis deux siècles dès lors que se posait en son sein la question de l'émancipation personnelle ? Identiquement, comment expliquer la fureur paysanne de 1789 à l'encontre des injustices séculaires de la seigneurie féodale si, pour mettre en valeur la pleine « humanité » de la civilisation rurale face au monde industriel, on se borne à vanter les mérites sociaux et économiques des communaux[105] ? On façonne de la sorte une fausse unité des sociétés passées sans voir ce qui, dans ce « bon vieux temps », se déchirait en des lignes de conflits et de scissions insupportables. À un présent existant, on substitue un passé existant, sans rendre compte de ce qui alors, dans ce même passé, demeurait inaccompli, en souffrance, ce qui, comme aujourd'hui, cherche toujours à se réaliser. C'est la poursuite d'une chasse aux fausses richesses dans le temps, chasse ouverte au XIXe siècle par l'idéologie réactionnaire et les lamentations d'un certain romantisme ; elle vise à annexer le passé, non par l'émancipation de l'humanité permettant d'envisager sa propre histoire avec une présence d'esprit accrue et d'y découvrir des indications toujours nouvelles, mais par l'imitation, l'acquisition avide de toutes les œuvres des peuples et époques disparues. Le mort a saisi le vif et l'on ne s'étonnera pas de voir l'*E.d.N.* rejoindre à nouveau la représentation historique du discours dominant : celle d'un passé stérilisé exposé dans une intention muséographique au moyen de quelques rappels folkloriques et d'un assèchement commémoratif.

Nous tirons pour notre part d'autres leçons des siècles écoulés. Nous ne croyons pas en effet que le vieux monde puisse être bouleversé en tentant derrière son dos l'expérience limitée de quelques économies monacales. Nous ne pensons pas non plus que le rétablissement abstrait d'une réalité positive du passé avec son bon compte d'outils et de techniques triées ait quelque force critique contre ce dernier : vanter aujourd'hui les mérites de la traction animale et de la charrue relève qu'on le veuille ou non de la pure édification[106]. Il nous suffit de désirer que les rapports humains retrouvent prise sur le travail concret exercé, sur les valeurs d'usage produites, et sur les limites mêmes de la production matérielle, contre la logique abstraite du capitalisme : « Quant à savoir quels désirs ne seront que modifiés, et quels seront résorbés…, on ne peut en juger que dans la pratique, par la modification des désirs réels pratiques, non par comparaison avec d'autres structures historiques antérieures[107]. »

Il y a trois siècles, Pascal pouvait noter que « le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin ». Les pouvoirs dominants ont constamment occupé le terrain de l'histoire en intégrant cette nécessité, mais pour leurs seuls intérêts : assurer le mensonge d'une légitimité éternelle en présentant comme définitivement mortes toutes les promesses émancipatrices contenues dans le passé. Voilà en tout cas le seul lien interne et véritable avec le temps que le capitalisme ne se disposera jamais lui non plus à accepter ; voilà ce qui, sur ce terrain brûlant, hante ses cauchemars et provoque son affairement idéologique et publicitaire : la faculté du présent à libérer le passé, non pour le rétablir illusoirement, mais pour ouvrir l'avenir.

Le repli des « encyclopédistes » et de leurs épigones sur quelques éléments triés du passé représente ainsi cette volonté politique malheureuse ne trouvant jamais son point d'inscription dans une réalité toujours plus imparfaite. Les faits, vulgaires, ne se hissent jamais à hauteur de l'idée ; l'image d'une soumission achevée de l'humanité désigne le devenir-esclave du monde où la prolétarisation croissante se pose comme sanction historique d'une clôture définitive. Faute d'avoir pu choisir sa période,

[105] On passe simplement à la trappe la réalité des rapports sociaux : « Quand les paysans dévastent les châteaux et brûlent tous les papiers qui s'y trouvent, c'est parce que la misère de leurs parents, de leurs grands-parents, et de tant d'autres, se trouve inscrite dans ces grands livres de l'esclavage. » C. Mettra, *Présentation à l'Histoire de la Révolution française de Michelet.*

[106] Le dernier ouvrage de l'hilarant Baudouin De Bodinat, *La Vie sur terre II*, promet ainsi le retour fracassant de la traction animale sous « un ciel entièrement nouveau ». Notons que l'auteur, habité par une forme aiguë de sénilité précoce, semble plus ici faire allusion aux carrosses qu'aux labours à bras ou à charrues. De toutes les manières, ce vieux paternalisme seigneurial ne manquera jamais de charmes pour tous ceux qui goûtent les travaux urbains ou ruraux par la seule nostalgie des longs voyages européens de la noblesse et de la bourgeoisie lettrées des trois siècles écoulés. Mais c'est aussi le regret plus « simple » de la vieille tournée du maître sur ses terres, gonflé d'admiration pour le lent et patient travail de ses « braves paysans ». Rentré chez soi, cul sur coussins, quelles admirables mélopées bucoliques ne pourrions-nous pas chanter à nouveau à la gloire de cette profonde harmonie sociale ? Commentant l'ouvrage, c'est cela sans doute qu'un journaliste de *France-Culture* appelle aujourd'hui, sans bouffonnerie aucune, avoir « un regard lucide et courageux sur notre réalité ».

[107] K. Marx, *L'Idéologie allemande.*

l'*E.d.N.* se perd alors en plaintes incessantes sur les imperfections d'une époque incapable d'accueillir comme il se doit les enseignements de sa mission pieuse. Le retour prôné aux communautés restreintes ou le néo-stoïcisme affiché (prisonnier dans ses chaînes, mais libre en esprit), deviennent les îles désertes de ses robinsonnades amères. Voilà pourquoi la puissance de son discours ne peut-être, en définitive, que la justification de sa propre impuissance. On retrouve également chez elle ce procédé jeune hégélien consistant à s'assurer de la grisaille de la réalité pour rehausser en couleur la pureté de ses aspirations ; tandis que la liberté exemplaire vit du contraste d'une humanité abrutie, la solitude édifiante s'éclaire au moyen d'une distance soignée à l'égard d'une réalité massifiée. On ne compte pourtant plus aujourd'hui le nombre d'individus qui, exhibant les fonds de culottes de leur personnalité, rivalisent entre eux pour le titre d'Unique.

Au sens le plus vulgaire du terme, l'époque est devenue en effet furieusement stirnerienne. Les effets conjoints au XXe siècle d'une bureaucratisation étatique croissante, de la disparition de tout espace public réel, de l'intégration relative mais continue de la classe ouvrière, ayant trouvé leur point culminant dans le développement d'un capitalisme axé sur la consommation de masse, ont assuré le succès d'une dépolitisation générale[108]. Confortant en Occident une tendance générale depuis l'après-guerre au désir de confort et à la sécurité privée, le modèle étendu à tous des valeurs de la classe moyenne masque cependant de plus en plus péniblement les nouvelles avancées destructrices du capitalisme contemporain. Incapable dans ce cadre d'entrevoir la réalisation de soi en dehors d'une pure existence atomisée, le pauvre moi déchiré de l'individu oscille entre les affres d'un désespoir aigu et d'une surpuissance narcissique. Plongé dans une fuite et un retrait permanent au nom de l'idée qu'il faille avant tout penser à soi sans se rapporter au monde et aux autres, la relation dialectique entre le « je » et le « nous », entre individu et communauté, se détruit au profit d'un renforcement global de l'atomisation sociale. En guise de consolation ont pu renaître ainsi sur un terrain si favorable les vieilles morales individualistes, pas seulement celles issues du libéralisme ancien, mais aussi, du point de vue radical, celles offrant les garanties subversives du subjectivisme intégral. Ce dernier, à travers notamment les écrits de Vaneigem, avait pu jusqu'en 1968 apparaître comme une attaque efficace contre la société fermée et sclérosée du capitalisme patriarcal de la France de De Gaulle, ainsi que contre la mainmise bureaucratique des syndicats et du P.C. sur l'ensemble du vieux mouvement ouvrier. Très vite cependant, il fallut admettre que ce subjectivisme, loin de desservir centralement les intérêts d'un capitalisme avancé, pouvait s'adapter, sans forcer dans la récupération, aux exigences nouvelles de l'hédonisme marchand. À l'instar du surréalisme apercevant dans l'inconscient l'idée d'une richesse infinie de l'imagination, la spontanéité saisie par Vaneigem comme réservoir poétique infini de la créativité individuelle s'est à son tour avérée assez pauvre. Devenue *à la suite de la défaite de Mai 68* le mot d'ordre de la pédagogie *manageriale* et publicitaire, cette spontanéité avait déjà rencontrée sa limite la plus flagrante au moment clef de la révolution, précisément lorsque *la question du pouvoir*, face au vide de l'État, ne pouvait plus à l'évidence être écartée par personne. À quelques exceptions près, celles par exemple du conseil de Nantes et du conseil pour le maintien des occupations, une forme d'impuissance politique majeure avait gagné alors le mouvement. Celle-ci fut notamment flagrante dans le déroulement des diverses assemblées étudiantes qui, s'érigeant très vite comme modèles radicaux du mouvement en cours, furent par la suite dans l'incapacité foncière de dépasser les volontés sincères mais dispersées de leurs membres. On a pu avancer l'hypothèse que l'incapacité de ces assemblées à se définir plus avant, c'est-à-dire à se donner une réelle légitimité politique, provenait d'une composition sociale dominée par le poids écrasant des étudiants[109]. Cette remarque n'est pas dénuée de fondements, mais elle oublie cependant que pour une écrasante majorité des individus alors engagés dans le mouvement, la nécessité de trouver dans l'urgence des moyens et des buts politiques propres s'assimilait confusément à un retour aux vieilles formes honnies des pratiques organisationnelles du stalinisme et de l'extrême gauche[110]. Dès lors, si la récusation spontanée et libertaire des organes qui encadraient les puissances réelles du pays donnèrent dans un premier temps aux acteurs de Mai 68 forces et avantages, ils devaient néanmoins découvrir par la suite que la lucidité théorique et le refus à l'encontre de « la

[108] Comme l'avaient justement vu dans les années 60 *Socialisme ou Barbarie*, l'*I.S.* ou bien encore H. Lefebvre.

[109] « Le Commencement d'une époque », *I.S.* n° 12.

[110] Nous ne sommes évidemment pas si naïfs pour croire qu'une réussite des assemblées étudiantes ou autres en ce domaine aurait suffi à faire pencher inéluctablement le cours du mouvement révolutionnaire. Il ne faut pas oublier, comme le rappela en 1969 l'*I.S.*, que le mouvement révolutionnaire de 1968 « […] revenait d'un demi-siècle d'écrasement, et trouvait devant lui tous ses vainqueurs encore bien en place, bureaucrates et bourgeois ». S'y ajoutaient « […] les conséquences naturelles de l'ignorance et de l'improvisation, comme du poids mort du passé ».

On doit pourtant signaler que cette faiblesse politique alimente encore durablement les tentatives du camp radical, ainsi, en 1998, lors du « mouvement » des chômeurs à l'assemblée parisienne de Jussieu. Malgré de réels mérites critiques et pratiques, l'assemblée, par méfiance et ignorance, refusa obstinément de se donner des moyens décisionnels, laissant alors légitimement chacun de ses membres s'exprimer librement sans qu'aucun choix ou qu'aucune remarque ne puissent trouver pour autant une expression politique collective réelle, si ce n'est *par défaut*. En voulant ainsi se protéger de toute dérive bureaucratique et de toute récupération, l'assemblée de Jussieu fit, après bien d'autres, l'amère expérience de la confusion et de l'impuissance.

société spectaculaire marchande » laissaient entière la question des moyens d'action, n'analysaient pas assez les forces en jeu, et répondaient encore moins à l'usage *collectif* qu'ils pouvaient faire de *leur propre pouvoir.*

Avant d'être définitivement consacrée par l'éthique « néo-libérale » des années 80, cette forte tendance individualiste, aggravée par les effets de l'échec de Mai, atteint dans les années 70 un sommet de tragédie bouffonne. Tirant profit d'une situation somme toute favorable, il y eut ainsi l'ensemble des individus qui, à peu de frais, touchèrent et touchent encore les dividendes d'une promotion personnelle calculée. Pour d'autres, à travers les expériences communautaires les plus diverses, il apparaissait qu'un repli provisoire ou définitif permettrait d'élaborer pour un avenir proche de nouvelles formes d'émancipation. Ce fort désir communautaire se voulait ainsi une réponse en acte à deux problèmes centraux : d'une part, le mythe d'une sociabililité supérieure attachée « naturellement » aux communautés traditionnelles détruites par le capitalisme offrait l'illusion qu'un regroupement social restreint, solidaire, harmonieux, fusionnel et pleinement transparent, serait à même de lutter efficacement contre le mouvement général d'atomisation ; d'autre part, perçue comme un laboratoire d'expérimentations sociales nouvelles, cette alternative devait assurer sous le mode de la désertion et du retrait la reprise politique perdue depuis 68 dans l'attente d'un retour proche de la révolution.

L'espoir d'un regroupement fraternel absolu rencontra d'emblée ses limites les plus évidentes. En accordant aux communautés immédiates, traditionnelles ou primitives, les vertus d'un fonctionnement social « plus humain », les tentatives nostalgiques et utopiques du communautarisme des années 70 faisaient délibérément l'impasse sur les caractères bornés qui s'attachaient également à ces anciennes entités sociales. Ce faisant, elles redécouvraient également que, si ces formes communautaires assuraient à leur membres attaches identitaires et solidarités sociales, ce n'était jamais qu'au prix d'une domination interdisant toute forme d'affirmation individuelle. Certes, le fait de rejoindre une communauté quelconque dans les années 70 ne pouvait s'assimiler en propre à la simple reproduction des vieilles communautés traditionnelles, et ce tout simplement parce que la possibilité d'appartenir, de définir ou de choisir les règles d'un fonctionnement collectif, relevait bien au départ d'une décision individuelle. Mais, que l'on cherchât par exemple à retrouver à travers une image fortement idéalisée de la nature un rapport supposé authentique de l'homme à son environnement détruit par la lèpre urbaine et industrielle, ou que l'on s'attachât plutôt ici à faire le bilan des conduites aliénées pour mieux s'en émanciper (condition alors jugée indispensable pour un engagement révolutionnaire conséquent[111]), ce n'était, en une simple inversion et aux prix des pires désillusions, que retomber par d'autres voies sur un résultat identique à celui que l'on croyait combattre. Individualisme et retour prôné depuis deux siècles à une quelconque forme de micro-société isolée sont en effet les deux pôles inversés d'un même mouvement : celui travaillant depuis la Révolution française à la négation même de l'individu[112]. Ce qui constituait l'un des apports majeurs des révolutions bourgeoises depuis le XVIIe siècle, la reconnaissance en droit[113] pour chacun de pouvoir se définir en tant qu'individu, de ne pas réduire ainsi sa vie entière à celle de la communauté, se voyait nié en une inversion aussi pauvre que l'individualisme lui-même. Aussi, en prêtant idéologiquement à des entités sociales bornées une supériorité sociale inexistante, le communautarisme post-soixante-huitard réduisait la nécessité d'une émancipation radicale, indissociablement individuelle et collective, à la seule valorisation d'une cohésion collective sans faille, tribale, et, dans de nombreux cas, sectaire.

L'espoir fraternel et foncièrement égalitaire recherché dans ces nouvelles formes communautaires se retournait alors en son contraire abhorré : la question du pouvoir qu'on croyait dépasser naïvement à la suite de 68 par l'assurance de quelques visées égalitaires et un mépris circonstancié, pouvait s'exercer de nouveau sous la forme concentrée de structures étouffantes et oppressives. Ici se trouve d'ailleurs la seconde limite de ce mouvement : dans un contexte confus de dislocation et de prétention révolutionnaire, le retrait communautaire des années 70 apparut pour beaucoup comme la solution d'attente la plus adaptée ; ce non seulement parce qu'il traduisait en pratique le reflux provoqué par la défaite de 68 mais surtout parce qu'il s'offrait, dans sa nature même, comme le meilleur outil critique du terrain politique déjà si mal apprécié durant la révolution. Un élément particulier renforça en outre cette illusion. Si, comme toutes les défaites passées du mouvement révolutionnaire, l'échec de 68 produisit l'éclatement rapide des forces radicales présentes, cet éclatement ne fut pas aggravé en France par le produit d'une répression féroce et aveugle de la part du pouvoir, mais le résultat principal de la défaite elle-même[114].

[111] Condition qui s'est souvent réalisée dans les faits sous le mode de l'intimidation et de la culpabilité.

[112] Sans s'en rendre compte nécessairement, les expériences communautaires des années 70 ont retrouvé les limites des nombreuses expérimentations du socialisme sectaire et dogmatique du XIXe siècle. Du « communisme de caserne » des cabétiens aux sectes fouriéristes et saint-simoniennes, c'est le même enthousiasme de départ, les mêmes désarrois à l'arrivée…

[113] En droit, et seulement en droit, comme le montrera Marx pour souligner immédiatement les limites de ce progrès bourgeois.

[114] Cela ne signifie nullement que le pouvoir, sorti vainqueur de l'affrontement, ne prit pas un certain nombre de mesures répressives. Si

Toute une génération venue au combat politique par 68 put dès lors poursuivre des objectifs radicaux dans un contexte de reflux ; contexte paradoxal interdisant dans l'immédiat de voir s'opérer à nouveau l'affrontement central qu'avait produit la révolution, mais offrant toutefois l'illusion générale que celle-ci n'était jamais que le premier acte d'une pièce à l'épilogue imminent. C'est seulement à partir du milieu des années 70 que l'espoir d'une suite révolutionnaire inaugurée en 68 qu'il aurait suffi simplement de poursuivre et d'achever, apparut pour ce qu'il était vraiment : le paravent idéologique d'une décomposition générale née de l'échec de la révolution elle-même.

En attendant, le choix de la désertion sous une forme communautaire ne pouvait que renforcer cette tendance générale à l'éclatement. Comme le releva très vite M. De Certeau, il ne suffisait pas « de prendre une position de retrait qui, sous la forme d'un maquis mental, serait encore un renoncement. Il n'est pas possible, sans ruiner cela même qu'on veut défendre, de s'en tenir à cette assurance du dedans qui fait dire, au nom d'une expérience imprenable : "Le pouvoir ne peut plus entrer en nous. Nous n'avons plus de respect. Nous ne donnons plus prise à l'autorité." Et de n'avoir pas pu s'inscrire stratégiquement dès 68 sur le terrain des forces concrètes pour changer *effectivement* un système, "cette revendication de la conscience ne fut ensuite ni réformiste, ni révolutionnaire", mais s'épuisa en départ vers l'étranger, en exils intérieurs, pour finir par se réfugier "dans une émigration vagabonde ou dans une résistance idéologique et impuissante[115] ". »

Il semble que ces limites flagrantes et somme toute banales du communautarisme des années 70 ne méritent cependant toujours pas les faveurs critiques de la profonde sagacité historique des « encyclopédistes ». Tout au contraire, trente années plus tard, c'est à la constitution vivement encouragée de « communautés restreintes, donc libres[116].» qu'il faille à nouveau s'en remettre pour retrouver le cours perdu de la vie pleine ; vie évidemment ignorée par une humanité soumise et abrutie, centralement incapable, dans sa médiocrité laborieuse et roturière, de s'éloigner « du vacarme et de l'affairement hystérique des mégapoles, tranquillement », comme le ferait une « "classe de loisir" ayant l'éternité devant elle[117] ». Une telle foutaise de plume n'est certes que l'expression d'un sentiment aristocratique hautement carbonisé, elle n'en témoigne pas moins du désir de fuite et de l'apolitisme confus, maintenant habillés à la romaine, dont hérite l'ensemble de la doctrine « encyclopédiste ».

Pour notre part, sous le terme de « communauté » nous entendons n'avoir qu'à soutenir et réinventer toutes celles qui, depuis la révolution athénienne, font du politique le centre démocratique de leur fonctionnement et de leur existence. Parce qu'elle inventa le clivage entre vie publique et vie privée, la cité fut en effet la première communauté politique de l'histoire dont les membres ne furent pas seulement membres d'une communauté mais aussi des individus librement, expressément et rationnellement associés. La communauté politique porte sans doute la nécessité impérative d'une vie active, mais précisément parce qu'elle assigne aux individus l'exigence d'une prise sur les affaires de tous, elle les protège des soupirs et de la fuite contemplative des époques asservies. Entre un « je » écrasé et un « nous » inexistant, c'est toujours de cette redécouverte-là que partent les époques révolutionnaires.

Les limites de Mai 68 et les suites radicales décomposées des années 70 sous ses formes communautaires ont remis ainsi la question politique au centre même du projet révolutionnaire. L'engagement politique ne peut plus être pour autant considéré comme simple moyen d'accès au paradis communiste, celui-ci s'assurant ensuite de sa dissolution dans l'harmonie égalitaire d'une nouvelle composition sociale. Animé de l'idéal « merveilleux » d'un monde sans heurts ni conflits, le vieux mouvement social a trop souvent cru que la question même du pouvoir, de son organisation et de sa distribution, se résorberait d'elle-même une fois le vieux monde abattu. Au mieux, elle se ramenait simplement, selon la phrase terrifiante de Saint-Simon, à « une simple administration des choses ». Mais si l'on a souvent accusé ce dernier d'avoir énoncé l'illusion secrète du rêve bourgeois d'une fin de l'histoire à travers sa forme industrielle et technocratique, on n'a pas assez souligné à quel point ce mythe a pu également travailler avec force le mouvement révolutionnaire depuis deux siècles. La « réconciliation finale » réalisée à travers l'avènement du prolétariat devenu sujet universel partageait ainsi pour son propre compte l'espoir illusoire d'en terminer définitivement avec toute vie politique et historique, de fixer pour toujours ce qui, par excellence, donne à chaque époque son caractère transitoire, unique, irréversible… Dès lors, si l'histoire n'a plus à devenir le pendant laïque du paradis chrétien, il demeure toujours l'exigence que l'accession à la vie pleine du temps historique et de l'activité politique ne soit plus le privilège des maîtres passés et actuels mais

dures que fussent certaines d'entre elles, il n'y a pas de comparaison possible avec les épisodes sanglants de la Commune de Paris, pour ne citer que cet exemple…

[115] M. de Certeau, *La Prise de parole et autres écrits politiques.*

[116] *Au nom de la raison*. Selon les interprétations vulgaires du néo-rousseauisme ambiant, le lien entre communauté réduite et liberté s'agence évidemment ici en une mécanique parfaitement huilée…

[117] *Remarques sur l'agriculture génétiquement modifiée*. Sous les allures lassées du patriciat romain, il faudrait ainsi singer la désertion urbaine des ive et ve siècles pour poursuivre, dans on ne sait quelle villae d'un genre nouveau, l'otium savant et radical que les « encyclopédistes », depuis plus de quinze ans, s'efforcent sans grand succès de nous donner en exemple.

constitue pour chacun, donc pour tous, la possibilité de se livrer « aux véritables divisions et aux affrontements sans fin de la vie historique[118] ». Ce projet démocratique d'« auto-institution explicite de la société[119] », est tout sauf utopique. Il s'appuie sur cette révolution *devenue* inconnue qui, entre la découverte de la liberté politique à Athènes en passant par les communes bourgeoises médiévales, entre certaines jacqueries et soulèvements hérétiques, entre la Révolution française et toutes les révoltes et révolutions sociales des deux siècles écoulés jusqu'à Mai 68, court souterrainement à travers l'histoire comme exigence sans cesse rejouée d'une émancipation universelle. Ce retour de la question politique n'exclut ainsi nullement les nécessités impérieuses de l'égalité et de l'émancipation sociales. La séparation des deux domaines, quand elle n'entre pas dans un simple usage de démonstration théorique, sert toujours les intérêts des pouvoirs en place, comme elle justifia, par exemple, le réformisme du marxisme professoral de la seconde Internationale et son intégration confortable aux rouages politiques des démocraties bourgeoises. Il est acquis de longue date que le mouvement social n'exclut pas le mouvement politique comme « Il n'y a jamais de mouvement politique qui ne soit social en même temps[120].».

Au regard de la misère actuelle, nous n'idéalisons ainsi pas plus le retour à une quelconque forme de société traditionnelle, à la promotion inconditionnelle d'un temps cyclique, ce temps sans conflit où « pour rester dans l'humain, les hommes doivent rester les mêmes[121].», que nous ne souhaitons le retour d'une pratique révolutionnaire ayant pour modèle achevé la Commune de Paris, les conseils ouvriers, l'Espagne de 36 ou le situationnisme des années 60. Nous pensons également que la reprise des quelques principes fondamentaux propres à tout projet révolutionnaire exposés dans ces pages n'a pas à se défendre contre le chantage des arguments accablés que porte l'époque sur elle-même et dont l'*E.d.N.*, dans son milieu, a su si bien se faire l'écho. Parce qu'il est une lutte, *un pari* nécessaire et toujours rejoué qui ne trouve sa légitimité que dans les objectifs d'émancipation qu'il aura su se donner, ce projet n'a pas plus à se justifier de la perte du sujet historique qu'il n'a à évaluer ses succès à la mesure des simples existences individuelles. Nous refusons ainsi toute forme d'incantation historique, que celle-ci se présente sous les propos rassis de n'importe quel conservatisme ou sous les oripeaux progressistes de la domination en place. Notre recours à l'histoire n'est ni une assurance sur l'avenir, ni une défense du passé. Il nous *donne simplement la mesure* de l'air de liberté que tout mouvement futur souhaitera retrouver par ses propres moyens pour accomplir justement ce qui ne l'a jamais été. Ce recours n'en est pas moins partisan et passionné. Il se place du côté de l'ensemble des mouvements et des hommes qui, en tous temps et en tous lieux, ont su porter et sauront porter encore à leur plus haut degré cette exigence démocratique et sociale dans une lutte incessante contre toute forme d'exploitation économique et contre toute domination d'État. C'est le seul fil historique qu'il importe de redécouvrir ; celui contre lequel, en lien direct avec la perte de toute connaissance historique, cette société mène une guerre impitoyable pour le maintenir dans un oubli permanent. Il faut être mortifié par sa propre déchéance pour n'apercevoir dans la réalité présente que les symptômes avant-coureurs d'une apocalypse programmée. Nous savons que cette réalité, dans ses aspects contradictoires, confus, imperceptibles, porte toujours le désir d'une quête plus profonde en cherchant à s'arracher des diktats plombés de la survie. Çà et là, loin des barrages, rejaillissent ces sources souterraines dans lesquelles les révolutions renaissent qui jamais ne tarissent.

[118] G. Debord, *Préface à la 4e édition italienne de la Société du spectacle*. Nous partageons effectivement avec Debord, Marx et Hegel, ce postulat politique fondamental découvert par Machiavel qui veut que liberté politique et émancipation sociale ne naissent jamais que des tumultes et des conflits.
[119] L'expression renvoie aux réflexions de C. Castoriadis.
[120] K. Marx, *Misère de la philosophie.*
[121] Guy Debord, *La Société du spectacle.*